



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

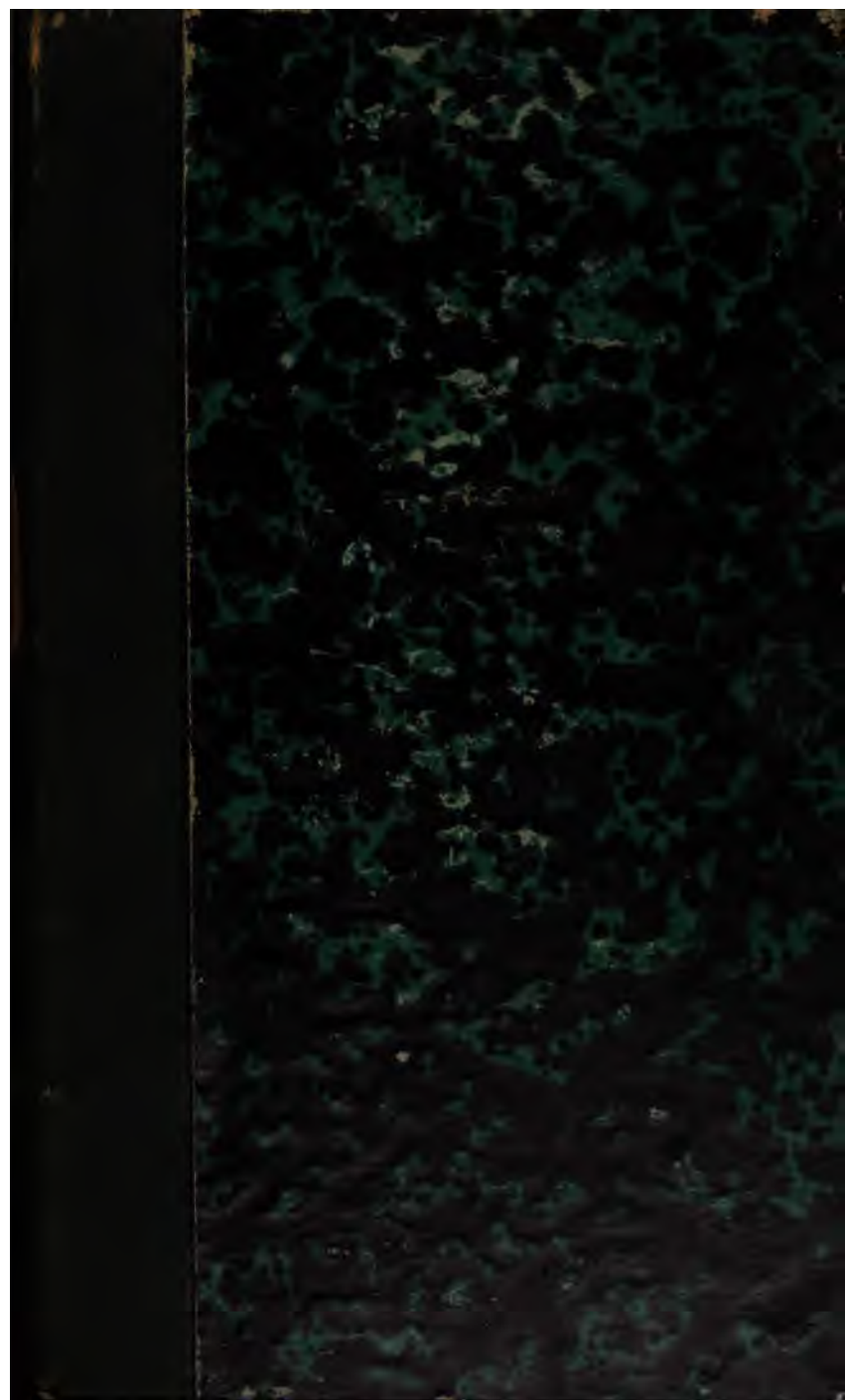
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

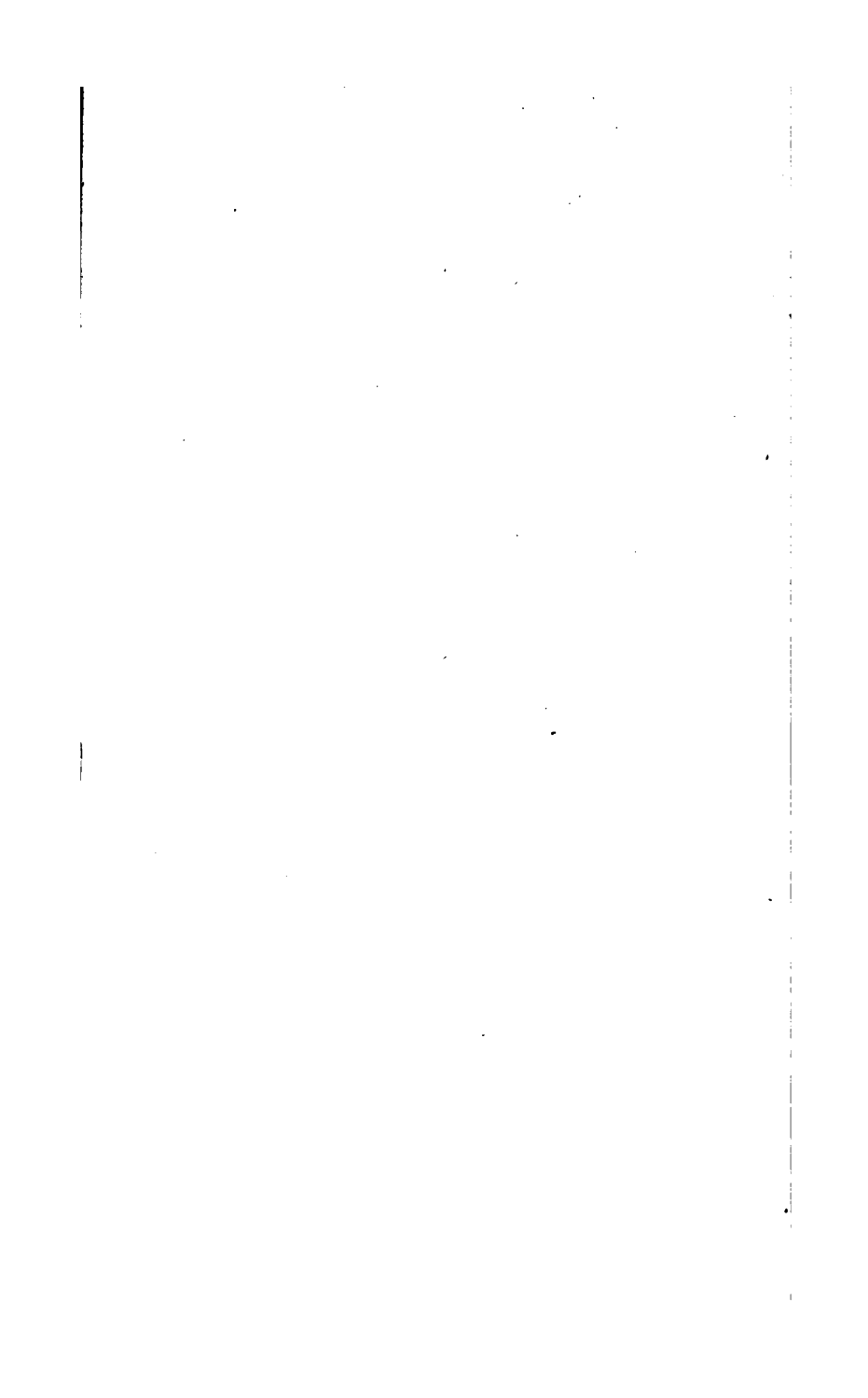
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







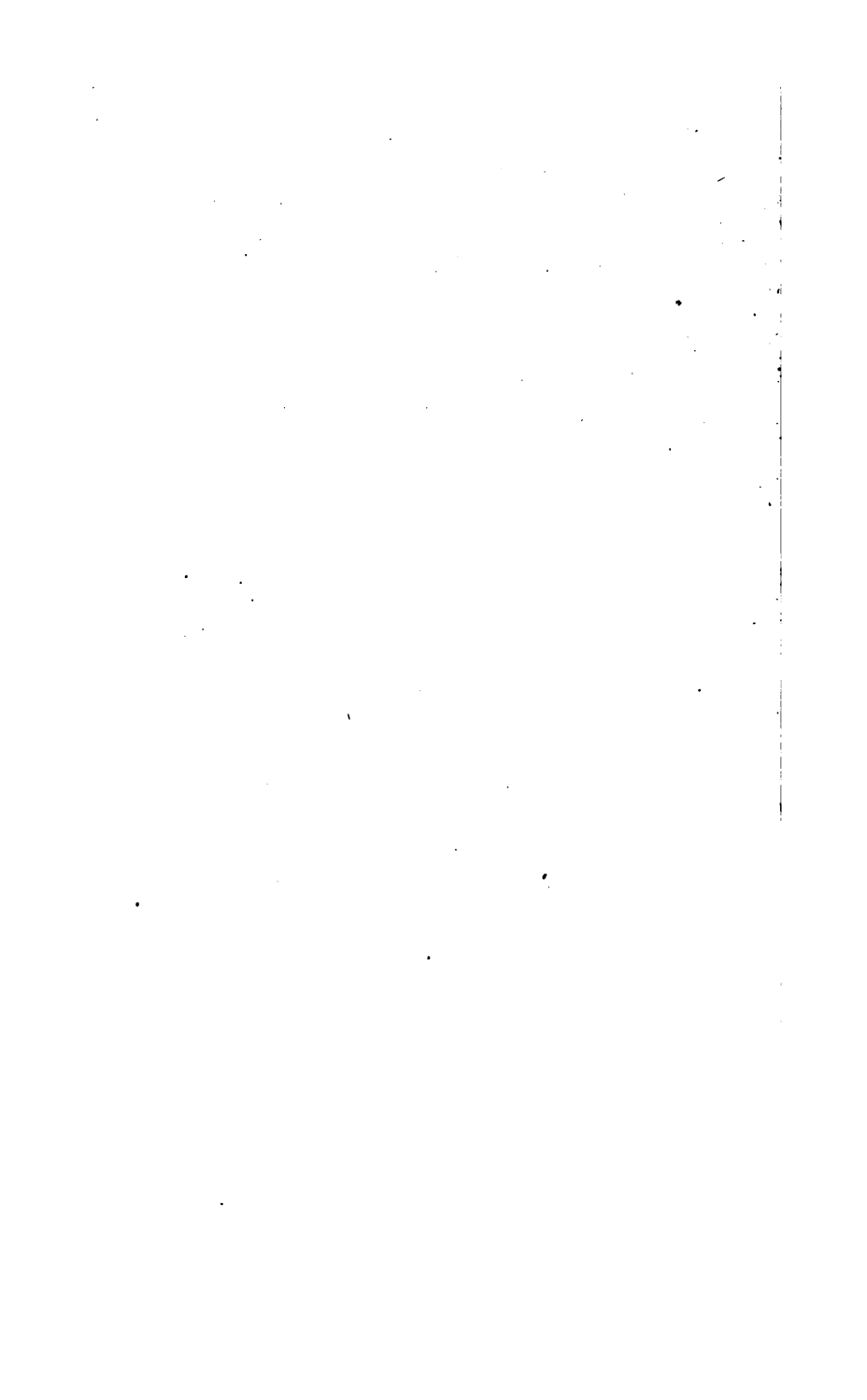




GN

23

.C492



# **HISTOIRE**

**NATURELLE ET PHILOSOPHIQUE**

**DE L'HOMME.**



**ON PEUT SE PROCURER CET OUVRAGE :**

**A Bruxelles , chez M. LECHARLIER, libraire ;**  
**A Strasbourg, chez M<sup>rs</sup>. TREUTTEL et WURTZ.**  
**Et chez les principaux Libraires de l'Allemagne,**

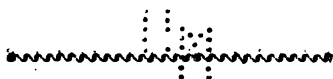
# HISTOIRE

NATURELLE ET PHILOSOPHIQUE

DE L'HOMME.

<sup>François</sup>  
PAR M. CHATEL,

Officier de cavalerie; auteur de LA FAMILLE  
SOLITAIRE.



TOME PREMIER.



DE L'IMPRIMERIE DE RICHOMME.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Serpente,  
N°. 12.

---

1816.

211

---

## AVERTISSEMENT.



**D**ANS la société et la nature ,  
tout se rapporte à l'homme ; les  
plantes et les animaux sont desti-  
nés à ses besoins, les lois à sa sû-  
reté, les sciences à son instruction,  
les arts à ses plaisirs. Il jouit de  
toutes choses , quoiqu'elles ne  
soient pas exclusivement faites  
pour lui. Ainsi son étude embrasse  
l'immense quantité des êtres avec  
lesquels il entre en rapport. La  
connaissance de l'homme isolé  
est presque entièrement physique,

## VI AVERTISSEMENT.

celle de son espèce est presque totalement morale : c'est leur réunion qui doit constituer la science de l'humanité ou l'anthropologie.

Il y a l'enfance de l'individu et celle de l'espèce ; cette dernière se divise en deux époques : celle où l'homme fut borné au langage d'action, et celle où il eut un langage articulé. Ensuite je partage l'état sauvage en trois époques : la première est voisine de la simple nature , la seconde est celle qui constitue la vie sauvage proprement dite, la troisième celle qui se rapproche de l'état de barbarie. Cette période se partage en deux époques , celle où les peuples barba-



**AVERTISSEMENT. VII**

res n'eurent point d'existence politique, et celle où leurs gouvernemens eurent de la stabilité. Le période voisin de la civilisation présente deux époques : dans la première, les sacrifices humains furent encore en usage, dans la seconde ils furent abolis. Le période de la civilisation se partage en trois époques : la première est celle où la politesse est le partage exclusif des grands et des hommes instruits, la seconde est celle où les sciences et les arts ont fait des progrès très-sensibles, la troisième est celle où toutes les classes de la société se ressentent du perfectionnement de toutes les

## VIII AVERTISSEMENT.

branches de l'industrie. L'état de dépravation se partage en deux époques, la première est celle où les peuples se soumettent au pouvoir despotique par ignorance, la seconde est celle où ils sont à-la-fois ignorans et lâches.

Ainsi la perfectibilité de l'espèce humaine, d'après son état actuel, se compose de quatorze époques. C'est en les examinant successivement qu'on pourra parcourir la route que l'espèce humaine a suivie pour parvenir à la perfection dont elle jouit maintenant. Pour ne pas multiplier les chapitres, je n'ai point marqué d'une manière très-sensible toutes

ces époques dans mon ouvrage ,  
et je les indique ici pour inviter le  
lecteur à en suivre la gradation.

Les causes qui ont fait parvenir  
l'espèce humaine à l'état de civi-  
lisation, sont très-nombreuses.

La première fut un sol fécond ,  
une température douce, de beaux  
sites ; la seconde fut les progrès  
de la population ; la troisième la  
fabrication du fer et la découverte  
de l'agriculture ; la quatrième le  
perfectionnement des langues ; la  
cinquième la vie sédentaire ; la  
sixième les relations commercia-  
les ; la septième des lois raison-  
nables ; la huitième le perfection-  
nement de la mécanique et de

## **X      AVERTISSEMENT.**

l'industrie ; la neuvième les voyages des philosophes et des navigateurs ; la dixième les progrès des beaux-arts et de la littérature ; la onzième la variété et la multiplicité des besoins ; la douzième les révolutions politiques. Voilà tous les agens de la perfectibilité de l'homme ; leur action est plus ou moins sensible , plus ou moins lente , plus ou moins universelle , selon les climats et les siècles. Le premier volume de mon ouvrage a particulièrement pour but de démontrer l'influence de chacun d'eux.

L'invention des caractères et le langage articulé ont été les deux

## AVERTISSEMENT. XI

moyens par lesquels l'humanité est sortie de l'état de nature ; c'est l'usage du fer et la connaissance de l'agriculture qui l'a fait passer de l'état sauvage à l'état de barbarie ; ce sont la vie sédentaire, le commerce, de bonnes lois, le progrès des arts utiles qui lui ont donné le moyen de sortir de la barbarie ; ce sont des mœurs sévères, la morale et la philosophie qui l'ont maintenu dans un état voisin de la politesse ; enfin ce sont les beaux-arts, la littérature, les sciences qui l'ont fait parvenir à l'état de civilisation. La mollesse, le fanatisme, la tyrannie ont fait tomber une partie



## **XII     AVERTISSEMENT.**

de l'espèce humaine dans l'état de dépravation.

Mon ouvrage a moins pour but de faire l'histoire de la civilisation que d'en chercher les causes. Je me suis efforcé de saisir les effets de chacune d'elles, et d'en suivre l'enchaînement. Après les causes communes à tous les peuples, viennent celles qui sont particulières à quelques-uns. L'état politique et moral de l'Europe a été changé et modifié par six grands événemens qui se sont succédés. Les conquêtes des Romains, l'établissement du christianisme, l'invasion des peuples barbares, les conquêtes des Arabes, la dé-

## AVERTISSEMENT. XIII

couverte de l'Amérique et de la route des Indes, la révolution française : j'examine leur influence sur l'Europe, d'après leurs différentes époques. Vers le dix - septième siècle , le perfectionnement de l'industrie , les progrès de la politique et des sciences naturelles ont préparé le dernier.

La première influence qui agit sur l'homme est celle de son climat, la seconde est celle de sa religion, la troisième celle de son siècle, la quatrième celle de son gouvernement , la cinquième celle du rang qu'il occupe dans le monde , la sixième celle de son éducation, la septième celle des préjugés des

#### XIV AVERTISSEMENT.

personnes avec lesquelles il vit, la huitième celle de son état. Voilà toutes les causes qui le font tout ce qu'il est.

Je n'ai suivi aucun système dans cet ouvrage ; j'examine l'homme tel que nous le présente l'histoire, la politique et les voyages ; je rejette toute théorie qui n'est point confirmée par les faits ; je tâche d'assigner aux effets les causes qui sont conformes à leur nature. Il n'est point de science sans méthode ; c'est pour cette raison que l'anthropologie est restée imparfaite. Il est une autre cause qui a contribué au peu de progrès de la science de

## AVERTISSEMENT. XV

l'homme : ceux qui s'en sont occupés ont trop séparé son moral de son physique. Les talens et les goûts qui sont propres à son espèce, résultent de l'organisation particulière à cette espèce. Les goûts et les talens de l'individu résultent aussi de l'organisation qui lui est propre.

Les animaux qui ont le plus de rapport avec l'homme , par la structure de leurs corps, sont ceux aussi dont les goûts se rapprochent le plus des siens. Il n'existe rien dans la société qui n'ait son principe dans la nature. Cette maxime est une des bases de mon ouvrage; on en trouvera l'application dans

## **XVI    AVERTISSEMENT.**

un grand nombre d'endroits. Il n'est point de choses entièrement artificielles dans l'ordre social, les choses relatives même ne le sont pas, elles dépendent des causes locales; ce qui nous paraît le moins naturel n'est qu'une dérivation de ce qui est naturel.

Mon ouvrage paraîtrait plus original si j'avais créé un système; mais je suis convaincu que les systèmes retardent la science en la soumettant à une sorte de hasard.

Il est étonnant que la science qui présente le plus d'intérêt ait été une des plus négligées. L'homme s'occupe de la pierre qu'il foule



## AVERTISSEMENT. XVII

sous ses pieds, de la mousse qui végète sur un terrain inculte, de l'infusoire enseveli sous l'écorce des arbres ; il pèse l'air , il décompose l'eau , et ne s'occupe point de lui-même ; il ne cherche point à se rendre raison des phénomènes qui se passent en lui.

L'ordre que j'ai suivi dans cet ouvrage est celui qui règne naturellement dans les matières. Tous les états par lesquels l'homme a passé, composent six grands périodes ; je les ai divisés ci-dessus en époques : les six premiers chapitres de mon livre sont destinés à chacun d'eux. Après avoir parcouru toutes les gradations de

## **XVIII AVERTISSEMENT.**

la perfectibilité de l'homme, et avoir examiné la marche que l'esprit humain a suivie pour parvenir à la perfection dont il jouit maintenant, j'examine l'influence que les grands hommes ont exercé sur les peuples, ensuite je considère la nature de nos sensations sous un point de vue physiologique. Après elles viennent les penchans qui résultent immédiatement de l'organisation. Chez les animaux, les penchans sont particuliers à l'espèce; chez l'homme, ils sont particuliers à l'espèce et à l'individu. J'ai placé les sensations avant les penchans, parce qu'il faut sentir avant de se diriger

## **AVERTISSEMENT. XIX**

**vers un objet quelconque. Les penchans se divisent en penchans proprement dits , inclinations et goûts. Dans l'ordre naturel , les penchans précèdent les passions ; c'est pour cette raison que j'ai placé celles-ci à leur suite. Ce sont les penchans qui décident de leur nature ; elles émanent, comme eux , de l'organisme, et elles varient selon les périodes de la perfectibilité de l'homme , selon les climats et selon les gouvernemens : les préjugés qui résultent particulièrement de la société sont placés à la suite des passions. Je considère ensuite l'éducation sous un point de vue politique. Je**

## XX AVERTISSEMENT.

termine mon ouvrage par l'état pathologique de l'homme, et je démontre que le nombre des maladies qui affligent l'humanité s'est accru à mesure qu'elle s'est policée. Je me suis efforcé de mettre un plan dans une matière où il n'en a jamais existé; je l'ai basé sur la succession naturelle des phénomènes physiques et moraux qui agissent sur l'espèce humaine. La tâche que j'ai entreprise est effrayante, je suis loin de l'avoir bien remplie; ainsi je ne me suis attaché qu'à des idées générales. D'ailleurs, je n'ai fait que glisser sur les parties de ce sujet qui ont déjà été traitées. Pres-

AVERTISSEMENT. XXI

que tous les philosophes ont considéré l'homme sous un point de vue entièrement moral : afin de ne pas répéter ce qu'il ont dit, je l'ai particulièrement examiné dans ses rapports avec la nature, avec les autres animaux. C'est dans son organisation physique que je cherche la solution des difficultés que son étude présente. Celui qui me lira avec l'intention de trouver des défauts à mon livre, sera entièrement satisfait. S'il n'est pas content de mon travail après l'avoir examiné, il aura cela de commun avec moi. Cependant c'est moins la partialité que je crains, que le manque de réflexion. Qu'on

## XXII Avertissement.

disse ce qu'on voudra de mon livre, pourvu qu'on ne le juge qu'après l'avoir médité.

Une partie du discours préliminaire, quelques passages du chapitre sur l'état primitif, et quelques pensées sur les grands hommes, les passions et les préjugés, ont été tirés d'un Essai philosophique sur l'homme, que j'ai publié il y a long-temps. J'en ai changé le style, et les ai placés dans l'ordre qui convient aux diverses parties de mon sujet.

---

---

## DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

---

**T**OUT est beau, tout est grand dans la nature : tout est digne de nos méditations ; toutes ses productions offrent des secrets étonnans et des phénomènes merveilleux. Le maître des déserts et l'insecte caché sous l'herbe, peuvent également fixer notre admiration, et devenir l'objet de nos recherches. L'homme l'emporte cependant de beaucoup sur eux, par l'intérêt puissant qu'il présente ; il est notre semblable, c'est de lui que nous attendons notre bonheur. L'étude qui le concerne en est le secret, sa société en est la source ; supérieur à tout ce qui l'entoure, il termine l'échelle des êtres : il est le chef de la création ; il réunit les contrastes les plus frappans, mais ses perfections ont leur origine dans ses imperfections. Les autres animaux restent toujours les mêmes, et il varie sans cesse, c'est ce qui le met au-dessus d'eux. Si l'extrême

mobilité de son organisation l'abaisse souvent au-dessous de sa condition ordinaire, plus souvent encore elle l'élève au-dessus. Les limites qui semblent être le terme de ses forces, sont franchies par ses efforts généreux : tout obéit à la puissance de son génie ; il s'élève au-dessus de lui-même, il s'approche de la divinité. Son activité a fécondé la terre, elle a puisé dans son sein les immenses trésors qu'il renfermait ; son courage a dompté les mers, et a bravé la fureur des flots ; son industrie a bâti les villes, ses unions les ont peuplées ; son adresse a soumis les animaux sauvages, et a changé leur férocité en douceur ; son génie a inventé les sciences et les arts, ses travaux les ont perfectionnés ; ses conceptions sublimes l'ont placé au-dessus des nues, et lui ont découvert les routes inconnues que parcouraient les mondes. Tout atteste dans l'univers sa vaste intelligence. La nature a pris une face nouvelle entre ses mains, elle lui doit une partie de ses charmes, elle ne l'a enfanté que pour se rajeunir. Ces immenses pyramides,



dont les contours échappent à la vue , dont la cime orgueilleuse semble menacer les cieux ; ces temples superbes , ces monumens magnifiques , qui charment , ravissent , étonnent , et dont la beauté et la perfection donnent une juste idée du dieu qu'on y adore , et qui réunissent tout ce que l'art et la majesté peuvent présenter de plus sublime , c'est son bras qui les a construits. Sur des marbres polis , sous des formes gracieuses , il trace son image ; sur des corps insensibles il donne des agrémens à la nature , il l'anime , la vivifie , la surpasse et l'embellit. Sur une toile légère , il étale encore plus de prodiges par un dessin délicat et gracieux ; il associe la fureur à la pitié , la colère à la douceur , la douleur à la joie ; il façonne , il crée des personnages , il donne de l'élégance à leurs formes , de la justesse à leurs proportions : la vérité de l'expression de leurs physionomies , l'égale distribution de leurs traits , la noblesse de leurs attitudes , l'ensemble et l'imposant d'une grande action , deviennent les attributs de son immortel

ouvrage. De ses instrumens mélodieux il tire des accords et des sons puissans, qui subjuguent l'âme et la ravissent ; ils lui inspirent une tendre mélancolie ou allument l'ardeur des passions ; ils vont chercher jusqu'au fond du cœur les sentimens secrets qu'ils y réveillent ; ils rendent heureux par les larmes même qu'ils font verser. La terre entière, enrichie par ses soins, offre en tous lieux les preuves de sa puissance. Là, ce sont des plaines riches et fertiles, que son travail opiniâtre a fait sortir de dessous les eaux ; ici, ce sont des rivières artificielles qu'il a creusées pour arroser et féconder les campagnes. Ces jardins, entourés d'une enceinte toujours verte, couverts de fruits et de fleurs ; ces vergers que des bouquets de jeunes arbres rafraîchissent de leur ombrage ; ces avenues spacieuses dont l'œil ne peut embrasser l'étendue ; ces moissons jaunissantes que la faucille n'a point encore entamées ; ces tours dont la hauteur menace le sol d'une chute effrayante ; ces antiques châteaux dont les murailles rembrunies portent l'empreinte des siè-

cles ; ces quais , qui resserrent le lit des fleuves et précipitent leurs cours , sont l'ouvrage de ses mains. Rien n'arrête son courage , rien n'effraie son audace ; habitant de la terre , il voyage sur les eaux , il se promène dans les airs ; élevé au-dessus des nuages par l'ascension d'un gaz léger , il porte jusqu'aux régions éthérées le témoignage de sa gloire et de sa grandeur. Comment le peindre d'une manière digne de lui ? Ainsi que ces immenses montagnes , dont le sommet échappe à la vue , l'homme ne peut être atteint dans sa hauteur , et présente un écueil sûr à l'esprit le plus profond. Prodige de la nature ! mystère impénétrable à lui-même , fait cependant pour tout pénétrer , l'espace d'un demi-siècle lui suffit pour jouir de la vaste étendue des temps ; il ne la sent point s'écouler , il la voit cependant , puisque ses lumières et sa grande intelligence le font reculer vers le passé , et lui font devancer l'avenir. Il embrasse l'univers entier : son imagination le porte aux extrémités du globe où son habileté lui dévoile mille phénomènes divers. La

*Genève  
de  
S. Jean.*

pensée que l'homme a en partage est plus prompte, plus rapide que l'éclair qui enflamme l'horizon. Avec quelle célérité elle nuance, elle combine, elle enchaîne les idées qui paraissent les plus disparates, elle erre dans tous les lieux, elle approfondit tous les êtres ! Voyez ce savant dont la mémoire est un monde intellectuel : il n'habite sur le globe qu'un point imperceptible ; et partout son esprit ne voit que des espaces illimités ! ce n'est point assez qu'il se soit enfoncé au sein des eaux, pour y connaître la nature, les mœurs, l'espèce des monstres qu'il renferme ; ce n'est point assez qu'il ait pénétré jusqu'aux entrailles de la terre pour s'assurer si leurs couches sont calcaires, minérales ou métalliques : il connaît, de plus, les productions de tous les climats, les événemens de tous les siècles, les usages, les mœurs de tous les temps. Son oreille n'est frappée d'aucun son qu'il n'ait analysé ; son œil ne voit aucune plante dont il ne connaisse le nom et la famille ; sa main ne touche aucun corps dont elle n'ait pris les dimensions.

Il a mesuré la voûte des cieux ; il a pesé  
 les masses énormes qui roulent avec  
 majesté dans l'immensité de l'étendue ;  
 il a calculé les distances des globes que  
 des milliers de mondes séparent de nous.  
 Ce n'est point tout encore : il s'est rendu  
 raison de l'irrégularité de tous les mou-  
 vemens planétaires ; il a suivi la longue  
 course de ces météores étonnans et va-  
 gabonds , qui semblent atteindre jus-  
 qu'au terme de l'espace ; il a compté les  
 étoiles qui prêtent leur éclat au firma-  
 ment. Prodiges inconcevables de la mé-  
 moire ! comment l'homme peut-il ren-  
 fermer , dans un seul de ses organes , la  
 connaissance , l'image , le souvenir de  
 tant d'objets différens ? En tout l'homme  
 est admirable , mais particulièrement  
 dans ces institutions où ses semblables  
 trouvent la garantie de leurs droits ,  
 leur sûreté et les sociétés qu'ils com-  
 posent , la paix , la prospérité et le bon-  
 heur. Qu'il est beau dans sa structure ,  
 qu'il est hardi dans ses projets , qu'il est  
 sensible dans ses liaisons , qu'il est ten-  
 dre dans ses sentimens ! Grand dans ses  
 faiblesses mêmes , ses défauts ne servent

rales qui régissent l'univers. La connaissance physique de l'homme est approfondie, mais on en a fait très-peu d'applications; c'est dans son organisation que sont cachés les secrets de ses penchans, de ses inclinations et de ses goûts. Mais comment se faire une idée juste de son moral? comment déchirer le voile épais qui le cache à notre vue, ou comment dérouler ses innombrables replis? On doit commencer par soi-même, et passer du particulier au général. En descendant jusqu'au fond de son propre cœur, on apprendra à connaître celui des autres; la connaissance de soi sert de principe élémentaire à l'étude de l'homme, c'est le premier pas que l'on fait dans cette science, c'est l'entrée d'une carrière immense que l'esprit le plus vaste ne peut entièrement parcourir. N'envisager l'homme que dans l'état où on le trouve, c'est le voir imparfaitement. Il faut considérer ce qu'il a été, ce qu'il est, et ce qu'il sera. Chaque philosophe nous l'a présenté dans l'état où il croyait le mieux connaître : l'un ne semble l'avoir étu-

dié que dans les forêts; il le défigure, il le peint sous des traits affreux, il se plaît à lui donner un aspect dégoûtant, il le rend le compagnon des animaux féroces qui peuplent les déserts : des ongles longs et crochus, des cheveux sales et tombant jusqu'aux talons, un air grossier et brutal, un regard farouche, un corps couvert de fange; voilà l'homme qu'il peint. Quelle est donc l'existence de l'homme de la nature ! un antre creux et profond lui sert de retraite; mais il a faim, et il sort de l'apathie qui lui est naturelle. Long-temps il a cherché sa proie, il ne l'a point encore trouvée; dans sa pénible course, des cailloux tranchans lui ont coupé les pieds, des ronces et des épines ont déchiré ses membres : à l'instant où il est prêt à tomber de fatigue, un animal fugitif frappe sa vue; il s'élançe, le poursuit, redouble d'efforts, et l'atteint. Ses ongles recourbés lui servent de couteau : il déchire l'animal, lui arrache les entrailles, le met en lambeaux, et dévore ses chairs qui frémissent et conservent encore un reste

de vie. L'autre , moins sauvage dans ses écrits , mais plus pervers , nous le présente sous des formes non aussi hideuses , mais plus révoltantes.

Des inclinations vicieuses , tous les genres de violences , un cœur méchant , un égoïsme profond , tels sont les attributs du caractère qu'il lui donne. Un autre a des pinceaux moins rembrunis , mais il s'efforce de prouver par le raisonnement ce qui est démenti par l'expérience , en attribuant tout au moral et à l'éducation chez l'homme. Il parcourt une longue chaîne d'erreurs , où son esprit paraît trop se complaire. Quelques poètes , pour l'amuser de ses propres maux , ont exposé , en badinant , ses ridicules , ses travers et ses faiblesses. Sur un ton frivole et léger , ils ont peint ses passions , ont saisi ce qu'elles ont de burlesque et de pusillanime , d'original et de piquant. D'autres , prenant un essor plus élevé , ont tracé , avec noblesse , ce que ses actions ont de plus noir ou de plus grand , de plus beau ou de plus affreux , de plus héroïque ou de plus in-



fame. Ils excitent sur-tout l'admiration et l'horreur , en nous montrant jusqu'où le crime et la vertu peuvent atteindre. Ces portraits ne sont point achevés. C'est l'homme de tous les temps , de tous les climats , de tous les gouvernemens , de toutes les conditions qu'il s'agit de connaître , et non celui de quelques états et de quelques sociétés. A ne le considérer que dans sa condition primitive , il n'est point supérieur aux autres animaux ; naissant , plusieurs l'emportent sur lui ; mais la facilité avec laquelle il s'approprie les idées de ses semblables , pour les réunir aux siennes , ne tarde pas à lui donner le dessus. Comme l'homme , les animaux sont soumis entre eux à une sorte d'éducation : la mère donne à ses petits l'exemple de la fuite , de l'attention , de la surveillance , et même de la ruse. L'économie , chez les uns , l'activité , l'adresse chez les autres , la patience , l'art de dresser des embûches , chez d'autres , sont autant le fruit des impressions qu'ils ont reçu de leurs pères , que de la sagacité

qui leur est propre. La société les perfectionne : ceux qui vivent en troupes sont beaucoup plus industrieux et plus habiles que les autres. Aussi l'homme qui , dans l'origine , n'eut de communication qu'avec sa femelle , fut extrêmement stupide ; il ne dut le développement de ses premières dispositions qu'à la propagation de son espèce : ses lumières ont fait des progrès à mesure qu'elle s'est éloignée de son berceau. Tous les âges par lesquels l'espèce humaine a passé , ont vu croître la somme de ses découvertes ; aussi les dernières générations doivent avoir les connaissances les plus profondes : c'est ce que l'expérience confirme. De sorte que l'homme ne doit sa perfection actuelle qu'aux travaux de tous les siècles. Si on veut considérer avec attention la marche lente qu'il a suivie pour parvenir à sa situation présente , on le verra passer successivement de l'état de nature à l'état sauvage , de l'état sauvage à la barbarie , de la barbarie à un état mixte ou voisin de la civilisation , puis se civiliser , se polir et se corrompre.

Son organisation , en se pliant si facilement aux divers périodes de sa perfectibilité , prouve qu'il ignore ce qu'il pourra être un jour. Il n'a jamais su ce dont il était capable , il n'a jamais pénétré le secret de ses forces , il en a toujours ignoré l'étendue. Les premiers hommes eussent-ils pensé que leurs petits-fils découvriraient des peuples et des mondes nouveaux , qu'ils feraient le tour du globe en suivant des mers inconnues , qu'ils trouveraient dans une aiguille le moyen de diriger leurs courses sur le vaste océan , qu'ils calculeraient les distances respectives des planètes , fixeraient leurs révolutions en mesurant les orbites qu'elles parcourent , et découvriraient les lois simples et invariables qui régissent l'univers ? Ainsi qu'un orme jeune et vigoureux voit s'élever , chaque année , sur sa tige majestueuse , de nouvelles branches et de nouveaux rameaux , l'esprit humain voit , chaque siècle , grossir la quantité de ses connaissances. Quoique son perfectionnement ait fait des progrès immenses , il s'élèvera en-

core au-dessus de ce qu'il est. Les générations futures reculeront les limites des sciences ; elles liront les oracles de l'avenir , et dévoileront les mystères dans lesquels la nature s'est jusqu'alors enveloppée. L'espèce humaine n'a point encore parcouru toute sa carrière , elle n'a point fait ses derniers efforts ; l'avenir lui verra enfanter de nouveaux prodiges. Que conclure de là ? que l'homme est tout différent de ce qu'il a été , et qu'il sera un jour tout différent de ce qu'il est. Nous pouvons juger de ce qu'il sera par ce qu'il est devenu , c'est le vrai moyen d'en acquérir une connaissance juste , sûre et générale. L'étude de l'homme est inséparable de celle des objets qui exercent de l'influence sur lui ; il est l'élève des temps qui l'ont précédé , des personnes qui l'entourent , des instrumens dont il fait usage , et des choses qui frappent son imagination et ses sens ; la retraite , qui le soustrait aux intempéries de l'air et à la rigueur des saisons ; les animaux qui lui obéissent , le servent , le caressent , et lui demandent , d'un

air soumis, leur subsistance ; les ruisseaux qui, dans leur marche lente et paisible , arrosent le terrain où il a fixé sa demeure ; les fleurs agrestes qui égayent ses vergers et ornent ses prairies ; les arbres que les fruits enrichissent , et qui donnent aux plaines un aspect riant et varié ; les lieux escarpés , qui présentent d'un côté des précipices sans fond , et de l'autre des rochers qui menacent d'une chute prochaine , l'instruisent et développent son intelligence ; il est entièrement soumis à l'empire de ce qui l'environne. Le feu brillant qui sillonne le ciel au milieu de la nuit , le volcan qui couvre son voisinage de cendres , de bitumes et de pierres calcinées , et dont les flammes forment un tourbillon effrayant sur sa bouche fumante ; les tremblemens de terre , que les ouragans précèdent , que l'effroi de tout ce qui respire annonce ; que des sifflemens affreux et des craquemens effroyables accompagnent , que le désastre et la désolation terminent ; le rapprochement du fer , qui paraît sympathiser

avec l'aimant, et s'y attache pour ne s'en plus séparer, sont les précepteurs de l'homme, ils fixent son attention et nécessitent ses réflexions. Maintenant il faut passer du général au particulier. La science des hommes avec lesquels nous avons des relations sociales, nous est la plus utile; il nous importe surtout de bien connaître ceux avec lesquels nous vivons : ce genre d'étude a ses difficultés, toutes les figures se ressemblent par les règles de conformation, toutes diffèrent entre elles par le volume des organes, par la distribution des traits, par l'expression de la physionomie, et par le coloris du teint. Il en est de même pour le moral; tous les hommes ont quelque chose de commun, tous ont quelque chose de particulier. Quoique la connaissance d'un seul ne puisse servir à l'étude de tous, il est essentiel cependant de bien saisir le fond, il est commun au plus grand nombre : les différences individuelles ne sont que des accessoires que l'habitude rend faciles à saisir. Une foule d'objets font connaître l'homme : les

alimens dont il se nourrit, les habits dont il se couvre, les lieux qu'il fréquente, les travaux dont il s'occupe, les livres qu'il lit, les plaisirs dont il use ; les gestes, le regard, la démarche, la physionomie, doivent être attentivement observés : mais un soin important est de bien distinguer ce qui est l'effet de l'éducation, ou ce qui dépend des penchans naturels : la différence n'est point facile à saisir. Les impressions continuelles que nous recevons de tous ceux qui nous entourent doivent altérer nos dispositions premières, et altérer nos penchans. Nous cessons souvent d'être nous-même pour devenir ce que sont les autres. Alors notre moral est un composé d'inclinations naturelles et acquises. Cependant tout ce qui porte l'homme à ne satisfaire que des besoins indispensables, à prendre des habitudes simples, à mener une vie douce et tranquille, tout ce qui lui fait sacrifier à son indépendance les avantages que lui offre l'ambition, est de la nature. Tout ce qui développe en lui des passions tumultueuses,

tueuses, et lui crée des besoins factices, est de la société. Ainsi l'éducation ne peut nous être utile qu'autant qu'elle corrige ou développe nos premiers penchans : elle doit les réformer quand ils sont mauvais, et leur donner un nouvel essor quand ils sont bons ; elle ne doit point nous conduire à la fortune, mais au bonheur. L'homme étant vertueux et vicieux quand ses déterminations le portent vers de bons ou de mauvais objets, il ne peut être probe ou dépravé qu'autant qu'il sait apprécier ses actions : cela suppose des années et de la raison. L'homme n'apporte donc point ses vices en naissant, mais seulement des dispositions pour en acquérir. Le bien et le mal, chez lui, dépendent donc à-la-fois de la nature et de l'éducation qu'il a reçue. Malheureusement l'éducation moderne a toujours été en opposition avec les préjugés et les idées régnant dans le monde : presque toujours la société commande ce qu'elle proscriit. Le commerce de la vie donne à l'esprit une tournure tout-à-fait différente de celle



que lui avait donné les écoles : leur doctrine s'affaiblit , et même disparaît dans les relations sociales.

Dans l'antiquité , les mœurs étaient toujours d'accord avec l'éducation : alors elle était toujours utile. La conduite des anciens était sans cesse basée sur les conséquences qui en émanaient : c'est tout le contraire de nos jours ; ainsi quand on voudra réformer les principes des écoles , il faudra commencer par la société entière. Chaque âge a son éducation , car chaque âge a son expérience , et la véritable éducation n'est que l'expérience de toute la vie ; elle ne se compose donc pas seulement des principes enseignés à la jeunesse ; dès lors toute bonne morale doit se rattacher à la législation. Le but de la morale est de rendre l'homme heureux , en le rendant meilleur qu'il n'est. L'homme vertueux est celui qui fait le bonheur des autres en faisant le sien ; le méchant , au contraire , est celui qui cherche son bonheur dans le mal qu'il fait aux autres : ils ont le même but , mais pour y parvenir ils suivent des

voies tout opposées. Le chef-d'œuvre de la morale aurait été de lier de telle sorte le bonheur à la vertu, qu'il eût été impossible de goûter la joie ou le plaisir sans elle ; alors une douce nécessité aurait porté les hommes à reconnaître leurs droits respectifs, à observer leurs devoirs ; le calme et la tranquillité auraient régné parmi les sociétés et entre les membres qui les composent ; jamais la discorde n'aurait troublé la paix des nations , jamais la guerre n'aurait dépeuplé notre hémisphère, jamais l'affreuse injustice n'aurait fait couler le sang innocent, jamais la terre n'aurait rougi d'avoir produit des monstres. Le bien produit le mal : l'homme en est un exemple ; ses vices et ses excès viennent du désir de se conserver et de se procurer des sensations agréables ou nouvelles. L'amour propre, ce sentiment vif et puissant, est la source de ces funestes effets ; c'est de lui qu'émanent à la fois l'industrie, l'activité, l'intelligence, l'ambition, la cupidité et l'égoïsme de l'homme, ainsi que deux rejetons placés sur la

même tige , et qui tombent avec elle lorsqu'elle est coupée. Détruire l'amour propre chez l'homme , serait anéantir la vertu , en voulant tarir la source du vice.

Puisque l'excellence d'une chose se mesure ordinairement par la grandeur de ses abus , le bien et le mal ne sont pas dans les objets , mais dans l'usage qu'on en fait. Si les hommes étaient bons , ils pourraient user de tout sans crainte ; les richesses , le luxe , les beaux-arts , les théâtres que les philosophes croient nuisibles à la sévérité des mœurs , n'auraient aucun mauvais effet ; mais comme un estomac malade ne peut digérer les alimens les plus sains et les plus succulens , nos âmes affaiblies ne peuvent sans s'affaiblir encore supporter l'influence des choses qui , en elles-mêmes , n'ont rien de vicieux. Penseurs , ne cherchez pas dans les êtres inanimés la source de nos misères et de nos maux ; leur convenance seule ou leur opposition avec nous les rend dangereux ou utiles ; que l'homme apprenne à s'en servir à pro-

pos et tout ira bien. Quoiqu'il en soit, le moral de l'homme dépend particulièrement de la manière dont il use des choses ; c'est sur-tout dans ses relations avec ses semblables qu'il doit saisir toutes les convenances. L'attention, l'examen, la prudence, doivent préparer ses liaisons : le temps doit leur donner de la force, des sages précautions doivent en bannir la méfiance. Toutes nos liaisons sont formées ou par des rapports de rang, ou par la conformité dans la manière de voir, ou par la ressemblance des caractères, ou par la similitude des goûts et des esprits. Mais quand l'expérience ne confirme pas l'idée que nous nous sommes formée de nos amis, nous devenons inconstans envers eux ; si nous les connaissions mieux, nous serions plus stables dans notre amitié. On ne peut trop étudier l'homme : sa connaissance nous guérit à la fois de la crédulité, de la misanthropie et d'une excessive confiance, ce qui est de la plus grande utilité dans le monde. Le commerce de la vie, la fréquence des relations sociales, l'expé-

rience, peuvent suffire à quelques personnes fort adroites, me dira-t-on, pour bien connaître l'homme. Quelques-unes, il est vrai, savent très-bien saisir le côté faible de ceux qu'elles veulent tromper, ou dont elles attendent des services ; quelles circonstances elles doivent choisir, quelles passions elles doivent mettre en jeu pour parvenir à leurs fins ; mais cela n'a lieu que pour les individus qu'elles voient familièrement, et dont elles ont pu observer le caractère chaque jour. Mais cette connaissance est très-limitée, elle n'embrasse qu'une faible partie de son moral. Qu'on les interroge sur le mobile des actions humaines, sur leur but, sur leurs suites, elles ne sauront que répondre ; leurs notions, resserrées dans un cercle étroit, ne pourront franchir les bornes qu'il leur a prescrites.

La science de l'homme est aussi vaste qu'il est intéressant ; elle comprend l'anatomie, la physiologie, la médecine, l'idéologie, la morale, la législation. D'autres sciences lui prêtent des secours ; elle emprunte de la

physique la connaissance des climats , qui ont une grande influence sur les nations ; de l'histoire , la connaissance du génie , du caractère , des moyens politiques de tous les peuples ; de l'histoire naturelle , mille comparaisons , mille rapprochemens qui facilitent l'étude du moral de l'homme , et jettent sur lui les plus grands éclaircissemens. Ceux qui les premiers firent des lois , furent les premiers observateurs de l'homme ; ils étudièrent avec soin le génie , le caractère de leurs peuples , la tournure de leurs idées et de leurs erreurs , la nature de leurs penchans ; ils y approprièrent leurs préceptes , leurs principes et leurs institutions ; mais la science des gouvernemens fut simple dans l'origine des sociétés , parce qu'elle n'eut à régir que des peuplades errantes. Après les législateurs , vinrent les prêtres ; ils eurent aussi l'homme pour objet. Les idées religieuses dont ils furent les dispensateurs , ne furent pas toujours d'institution humaine , elles émanèrent ou des bouleversemens de la nature , ou du spectacle magnifique

et imposant qu'elle présenta aux yeux des premiers hommes. Les prêtres ne cherchèrent point l'origine de ces principes, mais ils s'efforcèrent de leur donner une tournure conforme à leurs intérêts. Les législateurs avaient enseigné à l'homme ce qu'il devait à ses semblables, les prêtres voulurent lui enseigner ce qu'il devait à des dieux qu'ils ne connaissaient pas ; ils ne furent que l'écho de la superstition, ils se trompèrent sur la nature de ses devoirs, et perpétuèrent ses égaremens. Ainsi, loin de reculer les limites de la science de l'homme, ils la retardèrent. Vinrent ensuite les philosophes ; ils parurent dans des temps où les sociétés avaient déjà fait de grands progrès ; ils donnèrent une puissante impulsion à la science de l'homme, et la laissèrent cependant bien imparfaite. Pleins de confiance en leurs talens et en leur génie, ils se bornèrent à la spéculation : féconds en principes, stériles en faits, ils remplacèrent toujours l'expérience par le raisonnement, et substituèrent des théories à l'observation ;

en multipliant les définitions , ils multiplièrent les sophismes , et firent de leur science un labyrinthe dont il fut très-difficile de sortir. Aux mêmes époques , les poètes dramatiques furent plus heureux ; ils peignirent des passions , firent des portraits , et tracèrent des caractères : un côté de l'homme parut dans leurs tableaux. Les sciences forment un arbre immense , dont toutes les branches croissent en même temps ; les progrès de l'une nécessitent ceux de l'autre. Aussi dans les temps modernes , où les sciences qui se rapportent à la médecine ont fait de si grands progrès , la connaissance de l'homme a marché à pas de géant. Par l'analyse de son organisation physique , on a reconnu le rang qu'il doit occuper dans la nature , et sa véritable destination dans la série des êtres organisés. La connaissance des propriétés vitales a pu seule éclairer la théorie des phénomènes intellectuels , et faire pénétrer à l'observateur les secrets de la pensée. On a vu que le moral était soumis au physique , et que le physique , à son tour ,



était soumis au moral ; mais on a donné trop d'extension à ses principes, on a cru que chaque partie externe du cerveau était le siège de chacune de nos facultés. Cette théorie m'a paru mal fondée. J'ai fait l'anatomie du cerveau , j'en ai tiré très-peu de fruit pour l'étude de l'homme. La connaissance des tempéramens , l'observation exacte des maladies , l'étude de la conformation générale du corps , sur-tout l'anatomie des nerfs et des sens , nous instruisent beaucoup plus sur les penchans , les inclinations et le caractère de l'homme , que les prétendues bosses de Gal. Ses recherches disparaissent comme une ombre devant celles de Cabanis. Si les médecins modernes eussent été versés dans les connaissances de la morale , de l'histoire , de la législation , de la philosophie , ils auraient pu porter la science de l'homme au plus haut degré de perfection. Loke était médecin ; mais comme la physiologie n'était point connue de son temps , ou fort peu , il ne put en tirer aucuns secours. Cependant l'époque où parut

son essai sur l'entendement humain , fut celle où la science de l'homme mérita ce nom. Il n'y établit point un principe neuf, mais il lui donna tous les développemens qu'il pouvait comporter. C'est en cela que consista le mérite de son ouvrage.

Il n'est rien de nouveau sous le ciel , dit-on vulgairement. Cet axiome est vrai , sous un rapport , et faux sous l'autre. Il n'est point de vérité importante qui n'ait été sentie, mais il en est beaucoup qui n'ont pas été démontrées. C'est cette démonstration qui constitue l'originalité des productions scientifiques. Composer un ouvrage de génie , c'est tirer des conséquences inconnues de principes connus. Le philosophe doit mettre de la création dans ses ouvrages, parce qu'il est forcé, pour les rendre utiles , d'y placer ce qu'il a pensé, et non ce qu'il a appris. Il y a deux espèces de philosophes, ceux qui s'occupent de l'homme, et ceux qui étudient les lois générales de la nature. Les premiers doivent réunir aux connaissances morales beaucoup de con-

naissances naturelles; les autres peuvent se borner aux connaissances physiques, parce que la nature seule est leur objet. Nous avons, sur l'homme, une foule d'ouvrages qui tous ensemble ne formeraient pas un traité complet. L'un s'occupe des sensations, l'autre des passions, un autre des influences de l'éducation, un autre de l'état de nature; il semble qu'on n'ait pu l'envisager sous un point de vue universel, et réunir dans un seul ouvrage toutes les parties que son étude embrasse. D'ailleurs, toutes les sciences, parvenues à une certaine perfection, sont soumises à une analyse, à un ordre qui leur donnent de la clarté, de la précision; mais jusqu'alors, l'étude de l'homme n'a point suivi de marche certaine et régulière, les philosophes n'ont point mis de liaison, d'enchaînement dans leurs travaux. La science de l'homme, comme toutes les autres, doit être assujétie à une méthode sévère; c'est le seul moyen d'en rendre l'étude facile et profitable. De ce manque de classification, est résulté un

inconvenient grave, c'est que le nombre des vérités morales et philosophiques n'a pas été proportionné à celui des productions qui s'en sont occupées. Les philosophes anciens ont été très-diffus, les modernes le sont encore : à l'avenir, le plus haut degré des connaissances humaines ne consistera qu'à simplifier et à classer leurs recherches. D'ailleurs ce n'est pas le nombre des connaissances qui font la science solide, mais leur choix ; c'est pour cette raison que j'ai simplifié ma matière autant que j'ai pu.

Afin de donner de la certitude à mes observations, je les ai rattachées à des connaissances physiques. J'ai emprunté des secours de l'anatomie, de la physiologie, de l'histoire naturelle, de la médecine.

---

# HISTOIRE

## NATURELLE ET PHILOSOPHIQUE

### DE L'HOMME.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

*De l'Homme , considéré dans son état  
primitif.*

QUAND l'univers fut créé, et que toutes ses parties eurent pris de l'ensemble et de l'harmonie, la terre ne fut encore qu'une solitude monotone et inanimée : toutes les espèces d'herbes, en s'enlaçant en mille sens divers, formèrent une bourre épaisse sur le sol ; il devint humide et marécageux. Des animaux impurs s'y réfugièrent, et firent entendre partout leurs lugubres croassemens. Les plages les plus fécondes présentèrent un aspect agreste et sauvage ; de vastes forêts couvrirent les meilleurs terrains ; des arbres décrépits, tombant sur ceux qui crois-

saient encore, rendirent tous les passages impraticables, et interceptèrent le cours des rivières ; les bêtes féroces qui y trouvèrent des retraites commodes, devinrent nombreuses et redoutables pour toutes les espèces fugitives ; les arbustes ne produisirent que des fruits amers et peu savoureux ; l'atmosphère se couvrit de brouillards, et l'air devint mal sain. L'homme, errant au milieu de ce vaste désert, ne sentit d'abord que sa misère et son néant ; mais bientôt il connut les avantages de son organisation ; il les employa pour améliorer son sort, et lutta avec avantage contre le désordre de la nature. En effet, de tous les animaux, l'homme est celui qui a le plus de moyens de subsistance : les deux règnes vivans fournissent également à sa nourriture, tandis que les autres, bornés aux seules ressources de l'un des deux, trouvent dans leur organisme un obstacle à leur propagation. Aussi chacun de leurs genres relégué à un coin de la terre, ne sort jamais du sol qui lui convient, au lieu que l'homme,

qui se nourrit de tout, habite les climats glacés comme les climats brûlans, et couvre le globe de ses habitations et des objets de son industrie. Sur le sommet des hautes montagnes, il plane au-dessus des nuages; de la profondeur des vallons il contemple l'appareil imposant de la nature; dans l'immensité des mers, il a des légions voyageuses; dans des mines profondes, il a des villages et des cités; le courant des fleuves vient se briser contre les retraites qu'il a construites sur leur sein; il a dérobé à la mer une partie de ses domaines pour y établir sa demeure; la surface aride des rochers, les forêts, les glaces même, fournissent à ses besoins. L'homme est donc l'animal qui a dû se multiplier le plus rapidement. Ce qui distingue d'abord l'homme des autres animaux, c'est sa position verticale sur le sol, ensuite il n'a de poils qu'aux parties génitales, aux aisselles, au menton et à la tête. Il s'élève vers le ciel, parce que ses mains doivent porter à sa bouche les alimens dont il se nourrit. Il porte les

l'homme  
est  
avec des  
autres  
animaux

mamelles à la partie supérieure de la poitrine , et les autres animaux , particulièrement les ruminans , les ont placées à la partie inférieure du bas-ventre. Les pachidermes et les carnivores ne peuvent lui être comparés , parce qu'ils ont des mamelons à toute la partie inférieure du tronc.

Il a le cou rond comme les carnassiers , ceux-ci ont le corps applati verticalement , et le sien présente la même disposition dans le sens transversal ; son corps est divisé par une ligne médiane , son nez est plus proéminent et plus haut que celui des autres espèces animales , de sorte que ses yeux , quoique situés à chacun de ses côtés , se trouvent cependant à la partie antérieure de la face. Autre différence , sa bouche est moins ouverte , et ses dents de trois espèces , incisives , canines et molaires. Les ruminans et les solipèdes n'en ont que d'incisives et de molaires , les carnivores que de canines et de molaires , parce que celles qui sont situées à la partie antérieure de leur bouche se rapprochent des canines. Ses oreilles



sont petites, et ne peuvent se diriger du côté des sons ; l'angle facial est presque droit chez lui , au lieu qu'il est obtus ou aigu chez les autres animaux ; ses bras sont plus longs et plus écartés que les jambes de devant des quadrupèdes, et les muscles postérieurs de ses jambes beaucoup plus développés ; ses pieds sont plus larges et plus longs que les leurs , preuve qu'il est destiné à la station bipède ; le bassin plus évasé : il n'a point de vertèbres caudales. Quelques philosophes ont prétendu que la conformation des membres de l'homme de la nature le destinait à la station quadrupède : des considérations tirées de la structure du squelette vont démentir cette assertion. Au premier coup-d'œil, on voit que les leviers antérieurs et postérieurs sont de longueur très-inégale dans cette attitude : les épaules étant beaucoup plus basses que le bassin , rendraient la progression très-pénible ; les muscles de l'avant-bras ne sont point placés de manière à se mouvoir en ligne droite , comme chez les quadrupèdes , mais

dans tous les sens, preuve qu'ils ne sont pas destinés à la marche. D'un autre côté, les articulations de la cuisse avec le bassin sont trop écartées, et les muscles fessiers trop forts pour des leviers dont la puissance serait partagée par d'autres; les ligamens cervicaux pas assez pour soutenir la tête, qui tendrait à tomber vers le sol dans cette posture. D'ailleurs le pied ne serait point susceptible alors d'une extension assez considérable pour prendre un point d'appui ferme sur le sol; les yeux toujours fixés vers la terre ne pourraient apercevoir les objets capables de nuire à la conservation de l'individu, et ses cheveux longs et pendans embarrasseraient tellement la progression, qu'elle ne pourrait s'exécuter.

Voici démontrée par sa structure physique une des plus grandes prérogatives de l'homme, celle d'être destiné à la station bipède. Par elle, sa taille s'agrandit considérablement; ses mains, destinées à d'autres usages qu'à la marche, peuvent le mettre en contact immédiat avec la plupart des corps qui

l'entourent. Il peut, mieux que les autres animaux, apprécier leurs propriétés extérieures, et accroître le domaine de sa capacité. En allongeant le bras, il a un surcroît d'élévation, et peut suppléer, en cassant une branche d'arbre, au manque d'armes lacérantes dont ses doigts sont mal pourvus. A ce premier moyen, il réunit la vitesse de la course : il n'a que deux leviers il est vrai pour courir, mais ils sont beaucoup plus longs que ceux des autres animaux, et l'expérience prouve qu'il sait faire des courses aussi longues et aussi rapides qu'eux. On doit convenir que certaines espèces l'emportent sur lui pour les moyens d'attaque et de défense, et quand il est surpris il doit devenir la victime de leur férocité ; il grimpe avec beaucoup de peine, et il ne nage point naturellement comme les autres espèces animales ; celles-ci nagent comme elles marchent, mais l'homme est forcé de fendre l'eau avec ses mains, tandis que ses pieds la frappent. Mais, comme nous venons de le voir ci-dessus, si la station bipède lui a donné de grands avantages

dans l'âge adulte, elle lui est très-défavorable dans sa première enfance. En effet, ne pouvant marcher qu'après plusieurs mois, il demande à sa mère des soins long-temps prolongés, et pendant ses deux premières années il est encore faible et chancelant; son existence est sans cesse menacée par les objets qui l'environnent. Rousseau, en étudiant l'homme dans son état primitif, l'a considéré dans un isolement parfait; cet état n'a point existé, il est contraire à la nature; il est impossible que l'homme soit entièrement privé de relations sociales, à moins que, par accident, il ne se trouve égaré dans une forêt où il s'accoutume à vivre entièrement seul, comme on en a eu des exemples. Dans cette dernière situation, il ne peut même faire usage de son instinct, parce qu'il est privé de compagnie. Ce n'est point là qu'il faut le considérer pour s'en faire des idées justes, mais bien dans ses relations avec sa femelle, parce que c'est par leur moyen qu'il développe sa sagacité. Pour s'en approcher, il fut forcé de faire usage de cris, de

signes et de gestes ; le besoin de la voir souvent reproduit ; établit entre eux une société réelle, qui enfanta la première ébauche de l'intelligence humaine. Des observateurs ont pensé que la femme, dans l'état primitif, ne devait souffrir l'approche du mâle que dans certaines saisons : dès-lors l'éloignement des deux sexes, pendant leurs intervalles, serait démontré. L'expérience prouve le contraire : la femelle de l'ourang-outang, et celles de quelques autres espèces de singes, sont sujettes à des écoulemens périodiques ; et comme ces flux menstruels supposent nécessairement l'appétit vénérien, il s'ensuit qu'elles doivent être disposées à l'acte de la reproduction, au moins deux fois par mois, avant et après les règles. Comme les femelles des singes ne sont point assujéties aux influences sociales, les mêmes phénomènes durent avoir lieu chez les femmes dans l'état de nature. Dans cet état, les animaux étant très-peu nombreux, et occupant une vaste étendue de terrain, ne se rencontrèrent que rarement. Ainsi l'homme

était peu exposé à leurs attaques. Les carnivores ne pouvaient faire leur proie que d'animaux que la nécessité forçait à vivre dans les mêmes contrées qu'eux. Chaque classe animale choisit, pour son habitation, les lieux qui lui convinrent le mieux ; l'homme fixa son choix sur cet objet. Se nourrissant presque exclusivement de fruits et de racines alors, il s'arrêta dans les plages qui en produisaient le plus ; il laissa donc aux animaux, qui vivent de chair, les montagnes, les plaines de sable et les vastes forêts ; l'homme éloigné de la retraite des tigres et des lions, par la nature de ses besoins, cessait d'être exposé à leur fureur, il n'avait à craindre que ceux de son espèce qui étaient plus forts que lui. Les mêmes habitudes supposent la fréquence des rencontres et une association primitive. Parmi les animaux sauvages, un grand nombre vivent en compagnie, mais ils ne composent pas ceux qui ont le plus de rapports avec l'homme, ce sont des oiseaux, des ruminans, des solipèdes, tandis que ceux qui se nourrissent de chair vivent isolés.

La nécessité où ils sont de se cacher, de dresser des embûches, et de surprendre leur proie, les force d'avoir ces mœurs; ils chasseraient difficilement en troupes; les chiens sauvages de l'Amérique et de la Sybérie savent seuls se réunir pour faire leurs chasses. Dès-lors l'homme dut avoir moins de rapports sociaux que les volatiles qui, à l'aide de leurs ailes, franchissent des espaces immenses, et peuvent en un moment se réunir en troupes. L'abondance des pâturages peut porter les ruminans à se réunir dans les mêmes lieux; mais une autre cause se réunit à celle-ci pour les disposer à vivre ensemble. La nature leur a donné de faibles armes, si on les compare à celles des carnivores. Un instinct secret les avertit de leur impuissance, et ils se rassemblent pour se réunir contre leurs ennemis. Si l'homme, à cause de la structure de ses dents, de son estomac et de ses intestins, et à raison de son analogie avec les animaux carnassiers, était peu porté à fréquenter ceux de son espèce, sa conformation extérieure était très-propre à exprimer

les sensations agréables que lui causait leur approche. Sa bouche, ses mains, l'expression de ses yeux, la mobilité de sa figure, lui donnaient un moyen facile pour faire des caresses à ses semblables. Ainsi l'isolément absolu de l'homme, dans son état primitif, est contraire à son organisation; mais en le supposant même un moment, il n'aurait pu durer plus long-temps. Nous avons vu que l'homme a dû se multiplier rapidement; la multiplication nécessite la communication, et la communication la société : elle fut très-limitée il est vrai; elle se réduisit à quelques rencontres, à quelques gestes, à quelques démonstrations; elle était même souvent troublée par les querelles et les coups qui s'ensuivaient. Le besoin conduisant deux individus vers le même objet, le plus fort ne pouvait l'obtenir sans un combat. Mais les coups de l'homme de la nature n'étaient pas aussi dangereux que les morsures de quelques animaux et les ruades de quelques autres; le poing est rarement meurtrier, et c'était l'arme la



plus fréquemment usitée. Cependant ces luttes devaient être rares : il avait peu de besoins, et ils étaient facilement satisfaits ; dès-lors ses passions étaient peu nombreuses. Il était plus brutal que haineux, et plus féroce que méchant. Eviter ce qui pouvait lui nuire, chercher tout ce qui pouvait servir à sa subsistance, tels étaient ses soins. Dans cet état, le père partageait-il les soins de la mère pour élever l'enfant ? je penche pour la négative ; car ceci suppose qu'il aurait resté quelque temps avec la même femelle, qu'il aurait fait un choix et eu des préférences que l'état de nature ne comporte pas. Cependant les mâles, dans certaines espèces d'oiseaux, partagent les soins et la tendresse de la mère pour nourrir les fruits de leurs amours, jusqu'à ce qu'ils puissent se passer d'eux ; mais la naissance de leur petite famille est toujours précédée par la saison destinée à l'accouplement, et comme le mâle reste avec sa femelle tout le temps de cette saison, il est porté, par la nature qui lui donne le sentiment de la paternité,

à prodiguer des soins à ses petits. Mais, comme je l'ai déjà dit, on ne peut comparer l'homme aux oiseaux pour ce sujet, il n'a point assez de rapport avec eux. D'ailleurs l'homme de la nature, changeant très-souvent de femelle, ne pouvait sentir s'il était réellement le père des enfans que mettaient au monde celles qu'il avait approchées. La nature n'a eu pour but que la conservation des espèces, en inspirant aux mères une vive tendresse pour leurs petits, et jamais les pères ne prodiguent leurs soins aux fruits de leurs amours dans les espèces où ils sont superflus. L'amour paternel, quoiqu'ayant son germe dans la nature, ne peut être que le résultat de la société, parce qu'il suppose un choix et une union déterminés: les enfans n'aiment jamais leurs parens autant qu'ils en sont aimés. La tendresse des parens est indispensable à la conservation des enfans; non-seulement elle pourvoit à tous leurs besoins, mais encore elle s'efforce de repousser tout ce qui peut leur nuire ou leur occasionner quelque douleur. La tendresse des en-

ans, au contraire, est presque toujours inutile aux parens : elle ne peut être que le témoignage de la reconnaissance ou le sentiment du devoir. Il est donc juste que la nature ait rendu l'une plus forte que l'autre. Dans tous les genres d'animaux, les femelles sont plus faibles que les mâles (les oiseaux de proie font exception, au moins pour le volume du corps); elles n'ont ni leur feu, ni leur vigueur, ni leur courage : voici quel a été le but de la nature en établissant ces différences. Comme les mères sont destinées à porter et à nourrir leurs petits, la douceur, la modération, la patience, des soins minutieux, une surveillance toujours attentive, doivent être leur partage; s'il en était autrement, l'existence des êtres qu'elles mettraient au jour serait sans cesse entourée de périls; c'est dans leur organisation, dans leur faiblesse même qu'elles trouvent les heureuses dispositions qui garantissent la sûreté de leur progéniture. L'organisme de la femme lui donne toutes ces dispositions; elle a le regard tendre, la peau fine, les traits

déliçats , et les contours de la figure gracieux ; toutes les saillies de ses articulations et de ses muscles sont voilées par un tissu peu serré qui en adoucit les formes ; un aimable abandon règne dans son maintien , les tégumens de sa poitrine s'allongent et s'élèvent pour recouvrir deux glandes arrondies. Chez elle , les organes qui entrent dans la composition du bas-ventre , peuvent se dilater , s'agrandir , et acquérir une dimension considérable. Le corps de la femme est joli et faible , son caractère timide et facile à effrayer ; elle ne peut partager avec l'homme les peines des travaux rustiques , les fatigues des voyages prolongés et la gloire des combats. C'est au grand œuvre de la reproduction qu'elle réserve tous ses soins ; c'est elle qui joue le principal rôle dans cet acte auguste. Quoiqu'un seul homme puisse féconder plusieurs femmes , il paraît être plutôt l'occasion que la cause de la conception ; il n'est père qu'un moment , et la femme est mère au moins l'espace de deux ans ; c'est dans son sein que repose l'enfant pendant la

gestation; c'est son sang qui le nourrit. Après l'avoir mis au monde avec douleur, elle lui donne son lait, et lui prodigue les soins d'une tendresse toujours attentive : elle apaise ses cris et calme ses souffrances; elle provoque son sommeil; elle excite son sourire : ses pleurs l'affligent, sa gaité la console, et son accroissement fait son bonheur. En général, les enfans ressemblent plus à leurs mères qu'à leurs pères, les garçons surtout; mais les filles ont assez souvent le physique de leur père. Il est fort rare qu'une petite femme ait des enfans d'une grande taille; mais une femme d'une haute stature a ordinairement des fils forts grands.

Les phénomènes de la génération sont ainsi expliqués par la plupart des physiologistes. La semence de l'homme, lancée dans le vagin, tombe sur un des ovaires; elle établit une irritation sur un des œufs qu'il renferme; il se forme autour de lui une pellicule qui contient le produit de cette irritation : au bout de quelques jours, l'œuf se détache de l'ovaire, et tombe dans la ma-

trice par les trompes de Fallope ; là il forme l'embryon. La pudeur, qui donne un nouveau charme à l'union des deux sexes, n'est pas entièrement l'œuvre de la société. Les approches de l'homme, être plus fort que la femme, doivent naturellement lui inspirer une sorte de timidité qui entre pour quelque chose dans l'espèce de honte qu'elle éprouve alors ; mais la rougeur qui paraît à son visage est la marque de l'émotion qu'elle ressent. Si un baiser, un regard expressif ne produisaient aucune sensation sur elle, elle ne rougirait pas ; mais la jalousie a été la première cause de la honte qu'on attache au coït hors le mariage. Dans l'origine des sociétés, on fit une loi d'usage de ce que l'amour ou l'amour propre avait intérêt de condamner ; on la porta trop loin, puisqu'on en fit un châtiment corporel et souvent même capital. On voit, dans quelques espèces animales, le germe de la pudeur. Les coqs sont obligés de poursuivre long-temps leurs femelles avant de pouvoir les atteindre, et la plupart des femelles des autres es-

pèces ne souffrent les approches des mâles que dans la force du rut. Dans la société, la pudeur n'est souvent que le prix qu'une femme met à sa beauté ou à sa personne, c'est la crainte du blâme de celui même en faveur duquel elle est disposée à faire le dernier sacrifice. En général, la pudeur est un mélange d'amour propre, de timidité et de sentiment. La nouveauté des sensations que les jeunes filles éprouvent à l'âge de la puberté, exerce continuellement leur pudeur; aussi elles en ont beaucoup plus que les femmes mariées.

L'amour fait aussi naître la pudeur, mais c'était un sentiment étranger à l'homme de la nature, ce n'était ni par préférence ni par choix qu'il recherchait sa femelle, mais seulement pour satisfaire le besoin de conserver son espèce. L'amour suppose la connaissance de quelques qualités particulières dans la personne aimée : cette connaissance n'existait point dans l'état primitif. Rousseau prétend que l'homme de la nature n'était point susceptible de

jalousie ; je ne suis point de son avis : on voit cette passion régner avec violence sur un grand nombre d'animaux. Tout le monde sait que les chevaux , les taureaux , les chiens , les coqs , la portent jusqu'à la fureur. Il semble que la nature , qui place toujours le mal auprès du bien , ait attaché ce sentiment pénible et cuisant au plaisir le plus vif que les êtres sensibles puissent goûter. Cette passion est tellement liée à l'amour de soi , elle adhère si fort à notre nature , que les enfans l'éprouvent avec violence dès le berceau ; elle n'a plus le même but il est vrai , mais elle tient à la même cause , c'est-à-dire à la crainte qu'un autre ne jouisse de ce que nous désirons ou possédons. La jalousie de l'homme de la nature ne ressemblait point à celle de l'homme social ; il ne pouvait y entrer ni rivalités , ni méfiance , ni soupçons ; la chose présente pouvait seule la faire naître. Des images brillantes , des idées hardies , un style travaillé , des paradoxes couverts du voile de la vraisemblance , peuvent tromper et séduire ; mais l'éloquence ,



qui donne de si belles apparences à l'erreur, ne peut éblouir un esprit amateur de la vérité; il doit marcher d'un pas ferme et sûr au travers de toutes les difficultés, pour pénétrer jusque dans ses saints asiles. Rousseau prétend que l'homme a perdu de sa pitié en se civilisant, il lui en suppose donc beaucoup dans son état primitif; or, la pitié est un état pénible de l'ame, produit par la considération des maux d'autrui; elle emporte de toute nécessité l'idée de relations sociales, et nous avons vu qu'il n'en reconnaît aucune dans l'état de nature, d'où il résulte une contradiction manifeste; mais en admettant même ses rapports sociaux, l'observateur le moins attentif peut sentir la fausseté de cette assertion. L'expérience de tous les temps, de tous les siècles, l'exemple de tous les peuples qui se rapprochent de l'état primitif, en démontrent l'absurdité. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un regard sur la sensibilité de l'homme de la nature, continuellement nu, exposé aux intempéries de l'air, à la rigueur des saisons, contraint à la fa-

tigue, à des exercices violens, tantôt pour traverser une rivière, tantôt pour monter sur un roc escarpé; son corps devait être plein de force et de vigueur (en admettant néanmoins qu'il vécut dans un climat favorable au développement des forces animales), extrêmement endurci par sa manière de vivre; il ne pouvait guère être susceptible de douleur, et par la même raison il devait être insensible à celle des autres. Le système musculaire, prédominant sur le système nerveux, devait rendre les sensations peu intenses; de là la brutalité, la férocité; de là ce manque de sensibilité qui caractérise la plupart des sauvages. Je ne puis concevoir, dit Rousseau, comment s'est formé le langage articulé, et en présentant cette difficulté il ne fait pas connaître ce qu'il entend par ces deux mots: il aurait dû dire qu'il ignorait comment s'étaient formés les caractères, parce que le langage articulé en suppose nécessairement l'invention. Les caractères forment les mots, et les mots mesurent les sons de notre voix comme les notes me-

origine  
du  
langage.

surent les sons musicaux ; c'est donc l'invention des caractères qui forme le nœud de la difficulté. Les gestes, les cris, les mouvemens des yeux et des lèvres, formèrent le premier langage de l'homme. Les sensations que produisaient les objets environnans, faisaient naître des cris dont les sons et l'intensité dépendaient du degré de plaisir ou de douleur qu'ils leur occasionnaient. Les objets qui produisaient la peur faisaient naître un cri qui leur était propre ; ceux qui produisaient la joie en produisaient un d'une autre nature ; ceux qui causaient de l'étonnement entraient les mouvemens qui lui sont particuliers ; chaque corps, chaque végétal, ou chaque animal, était désigné par un cri particulier, d'après l'espèce d'impression qu'il produisait ; ces cris, toujours répétés, désignaient toujours les mêmes choses. C'est par ce moyen que l'homme les faisait connaître à ses semblables ; mais il y avait beaucoup d'êtres dans la nature qui ne frappaient pas assez fortement ses sens pour mettre sa voix en exercice ; ils étaient caracté-

risés par la ressemblance des choses déjà désignées ; ce qui avait peu de ressemblance avec les archétypes pouvait être représenté par les gestes. Les bras et les mains peuvent peindre avec exactitude la forme, la figure des êtres inanimés, et les actions des êtres animés. Ainsi le premier langage de l'homme n'appartint point exclusivement à l'organe de la voix ni à l'action de ses membres, mais au concours des deux. Il semble que la nature, en créant les hommes, avait prévu la nécessité de leur association, puisqu'elle leur a donné une organisation si propre à multiplier leurs moyens de relation ; mais ce moyen d'exprimer leurs idées était bien imparfait : il mettait un obstacle invincible au développement de leur intelligence. Chaque objet ne pouvant être considéré que d'une manière isolée, il était impossible de se faire des idées générales, et de classer les êtres par ordres, par genres et par espèces. Il est vrai que les hommes étant peu nombreux alors, leurs besoins étaient facilement satisfaits (en admettant qu'ils habitèrent

d'abord les plus beaux climats du monde); mais vint l'époque où, se multipliant avec rapidité, et leurs besoins croissant dans la même proportion, il fallut de toute nécessité que l'entendement fit des progrès, afin de fournir aux besoins d'un plus grand nombre; de là naquit la nécessité de trouver des caractères propres à donner des connaissances sur les choses, dont on tirait de nouvelles ressources pour satisfaire aux besoins de la vie. Mais ces caractères furent-ils créés arbitrairement par l'esprit, ou furent-ils de simples représentations de modèles existant dans la nature? La dernière opinion me paraît la seule vraie. En effet, l'homme extrêmement stupide alors, aurait-il pu créer des signes purement métaphysiques et intellectuels? Il est plus juste de penser que, guidé par la nature, il donna, aux premiers caractères qu'il inventa, la forme de quelques-uns des êtres qu'elle renferme, ou au moins quelques-unes de leurs parties; ainsi, pour désigner un lion, on traça d'abord sa tête grossièrement sur le sable, sur le bois, ou sur une écorce

d'arbre ; on en fit autant pour désigner un tigre , un ours , un cheval , un taureau : on suivit la même marche pour tout en général. Ces premiers signes durent être grands et nombreux , à cause de la variété des objets qu'on avait à peindre ; mais les relations sociales devenues plus fréquentes à raison de la propagation de l'espèce , l'entendement se développa , et fournit aux plus habiles le moyen de simplifier ces caractères , et de leur donner une forme capable d'être tracée promptement et facilement ; mais ceci n'était qu'une première difficulté vaincue , il s'en présentait une plus considérable ; car l'essentiel était d'accommoder à la voix ces différens signes , d'en réunir plusieurs pour former des mots , afin qu'ils la modifiassent de telle sorte qu'elle pût exprimer chaque chose par un seul ou par plusieurs réunis. La nature du son qu'on attacha à chacun d'eux , fut sans doute fixée d'après sa forme , et pour y parvenir , on n'eut qu'à se rappeler l'espèce de cris que firent naître d'abord les objets naturels qui servirent d'archétypes aux

premiers signes. C'était beaucoup que d'avoir des caractères, et par leur moyen, des noms pour représenter les êtres à l'esprit; mais il en fallut encore pour peindre à l'intelligence leurs actions, la nature de ces actions, leurs attributs, leurs rapports, et les différences infinies de leurs qualités, ce qui exigea beaucoup d'application et le travail de plusieurs siècles. Ainsi, quoique les premiers hommes connussent déjà l'usage des signes pour déterminer simplement les objets, ne connaissant point tout ce que nous nommons verbes, adjectifs, adverbes, prépositions, conjonctions, articles, pronoms, ils ne pouvaient peindre à l'esprit ni les opérations, ni les qualités des individus dont ils connaissaient le nom; de sorte qu'ils étaient souvent obligés de recourir à l'imitation ou à des cris pour en donner l'idée, ce qui fit que leur langage fut un composé monstrueux d'action, d'imitation et d'articulation. Mais les premiers efforts étaient faits, le temps et la fréquence des relations sociales, qui perfectionnent tout, amenè-

rent des changemens avantageux dans ce premier langage. Les hommes les plus réfléchis et les plus intelligens s'en occupèrent, et bientôt on sut distinguer l'action de l'être, ses attributs ou ses propriétés de ses actions; on sut même saisir leurs degrés de perfection, on leur donna des noms. C'est au moyen du larynx, petit organe cartilagineux, situé à la partie antérieure du cou, et communiquant avec la bouche par la trachée-artère, que l'homme établit ses rapports les plus nombreux et les plus étendus avec ses semblables. La volonté épure, varie, et perfectionne les sons qu'il rend; elle le dilate, le resserre, le hausse, le baisse, selon les tons qu'elle lui fait prendre; c'est un véritable instrument de musique, dont la perfection ne dépend pas de la structure, mais d'une sorte d'éducation que lui donne un exercice habilement dirigé. Dans l'homme entièrement brut, il ne rend que des cris durs, rauques, enrroués; dans l'homme policé, la voix qu'il produit est sonore, claire et douce: il n'est pas de la même grandeur chez



tous les individus, le plus ou moins d'ouverture de la glotte, le resserrement ou la dilatation des cricoïdes, l'état de la membrane muqueuse qui le tapisse, l'habitude d'une prononciation particulière, contractée dès l'enfance, forment les différences nombreuses dans les organes ; les femmes l'ont plus petit que les hommes, et leur voix est toujours plus faible, plus flexible, plus douce et plus moëlleuse que la leur. La puberté lui donne un timbre grave et fort chez les jeunes garçons. La perfection du larynx est aussi illimitée que les bornes de l'art musical. Par l'empire de la volonté et des efforts réitérés, il peut prendre le génie de toutes les compositions, en saisir toutes les beautés, et les rendre par des accords touchans et sublimes ; les mots le perfectionnent beaucoup, les notes encore davantage ; le solfège est son livre. Les instrumens à corde passent plus facilement du grave à l'aigu que lui ; cependant il l'emporte sur eux : l'artiste échauffe, anime et vivifie son chant. Par lui il exprime ou des émotions terribles ou des affections

tendres, il effraie ou il touche tous les cœurs; mais le complément de ses avantages consiste dans les paroles qui prêtent un nouveau charme à l'expression de toutes les passions; des physiologistes l'ont comparé à un instrument à cordes, d'autres à un instrument à vent. Il est vrai que c'est l'air, poussé par le poulmon dans le larynx, qui produit la voix. Sous ce rapport, il ressemble à un instrument à vent; mais les arythénoïdes, le thyroïde, peuvent être comparés à des cordes vibrantes. Ainsi les uns et les autres ont raison, mais la différence de leur opinion roule moins sur les résultats et les causes que sur la matière qui entre dans la construction de leurs instrumens. En effet, les cordes, le bois, le cuivre, produisent le même phénomène, la vibration; tout corps dont les molécules n'éprouvent point un frémissement considérable par la percussion ou la pression de l'air, n'est point propre à la construction d'un instrument de musique. C'est donc la percussion de l'air et le mouvement interne d'un corps vibrant qui produit les

sons, et tout l'espace de sa longueur sert de mesure pour passer du grave à l'aigu. Chaque corps instrumental a un timbre particulier, parce que ses molécules ont une supersposition qui leur est propre ; le verre , le bois , l'ivoire , quelques métaux , des substances animales préparées pour cet effet , peuvent servir à la construction d'instrumens de musique ; mais les physiologistes , qui leur ont comparé le larynx , ont manqué de justesse dans leur comparaison : ils ont mis en parallèle avec un organe doué de mouvement , de vie et d'action , des instrumens inertes qui n'agissent que mécaniquement. Le larynx est soumis à l'influence des âges , des passions , des maladies ; il vit , se développe , et meurt à sa manière : dès-lors les phénomènes qu'il produit sont moitié physiques et moitié vitaux : il ne peut donc être comparé à un cor , à un violon. A l'aide des dents , du palais , des lèvres et de la langue , le larynx devient un des premiers agens de la perfectibilité humaine ; c'est par lui que l'homme communique à ses semblables ses sensa-

tions, ses idées, son industrie; c'est par lui qu'il leur fait part de ses peines, de ses souffrances ou de ses plaisirs; il assaisonne le sourire ou le baiser d'un amant et les doux témoignages de l'amitié, et relève les tendres caresses d'une mère; c'est par son secours que les savans descendent dans toutes les profondeurs du raisonnement, et interrogent la nature entière pour connaître ses secrets. Si le cerveau a d'abord contribué à sa perfection, il a augmenté à son tour le nombre de ses impressions, et agrandi considérablement le domaine de ses connaissances; ce n'est point cependant au moyen du larynx que l'homme a pris sa première supériorité sur les animaux, ils en ont un comme lui, et s'ils ne peuvent parler, ce n'est point parce que les organes de la parole leur manquent, mais parce qu'ils ne savent point créer, par la pensée, des caractères propres à les exercer; le manque de prononciation chez eux prend son origine dans la faiblesse du cerveau, qui ne sait comparer qu'un petit nombre de sensations. Ainsi leur

ignorance absolue dépend plutôt de leur organisation nerveuse que de la conformation de leur bouche.

Voici la cause pour laquelle les résultats de leur association sont très-bornés. Quelques espèces d'oiseaux qui savent chanter apprennent à prononcer quelques mots, mais c'est de l'homme qu'ils reçoivent ce talent, et encore ils ne pourraient l'acquérir s'ils n'avaient deux larynx qui leur donnent le moyen de prononcer sans le secours de la réflexion. Rien ne prouve mieux l'importance du rôle que joue le larynx dans les relations sociales, que l'état des muets. Combien le cercle de leurs idées, de leurs sensations, de leurs connaissances est étroit, en comparaison du nôtre! Il est vrai que le mutisme est produit par la surdité, et la privation entière de l'ouïe est un obstacle invincible au développement de la raison. Dans cet état, l'homme privé de l'organe propre à lui faire partager les impressions de ses semblables, ne peut recevoir, et encore que très-imparfaitement, celles qui lui sont trans-

mises par des démonstrations et des signes convenus : son éducation est beaucoup plus longue que celle de ses pareils , et moins fructueuse. Mais supposez un moment la nullité de l'usage de la langue et du larynx chez les premiers hommes , vous trouverez leur perfectibilité impossible. L'influence des climats est prouvée par la diversité de langues, par la différence de leur génie et de leur caractère. Les idiomes des premiers peuples de la terre ( nous remontons même à des époques antérieures au déluge ) furent créés d'après la nature ou la forme des choses usuelles, et d'après les productions propres à chaque sol. En supposant que les nations primitives n'eussent qu'une langue , elle perdit bientôt son unité lorsqu'elles furent forcées de se disperser pour fournir aux besoins d'une population plus nombreuse. Chaque partie du globe a ses sites , ses plantes , ses animaux ( voici la première source de dénominations particulières ) ; les différentes qualités du terrain exigèrent dans les instrumens aratoires un mode particulier de

construction; on leur donna des noms analogues à leur forme, et qui ne furent usités que dans le pays. De là un commencement d'originalité dans le langage de chaque peuple. A ces causes se joignit une différence marquée dans les mœurs, produite par l'influence du ciel, la direction des vents, les variations de la température. L'esprit et les penchans s'en ressentirent; il en résulta un goût décidé pour une prononciation plutôt que pour telle autre : ceci forma l'accent. Comme les premières langues furent formées d'après la nature des objets propres à chaque sol, le peuple qui habita sous un ciel pur et serein, qui eut de beaux sites, une atmosphère calme, eut un langage doux et coulant. La chaleur détend les organes, leur donne de la souplesse et de la flexibilité, et adoucit leurs mouvemens. La langue, le larynx reçurent cette heureuse influence, et les habitans des pays chauds choisirent, de préférence, pour former les mots dont ils usèrent, les caractères propres à produire des sons suaves et gracieux.

De là vient la douceur des premières langues qui naquirent dans le midi. Ceux qui les premiers habitèrent sur de hautes montagnes, eurent un langage aigu et criard; la difficulté de se faire entendre d'une colline à l'autre, au travers des rochers, fit souvent recourir aux cris; le langage en prit le ton, et eut un accent particulier. Le froid a une action marquée sur les organes; il leur donne de la roideur, et par l'excitation qui lui est propre, les dispose à brusquer leurs mouvemens. Ce ton est encore plus brusque lorsque la volonté cherche à leur faire vaincre l'espèce d'engourdissement qu'il produit en eux. Aussi l'air glacé du nord eut un effet sensible sur la prononciation des premiers peuples qui l'habitèrent. Aussi leur esprit s'arrêta aux mots qui formèrent un langage dur et énergique. Loke prétend que les mots qui présentent des idées collectives, comme armée, assassinat, assemblée, troupe, ont été créés arbitrairement par l'esprit: cela ne peut être. Nous avons vu que les premiers caractères furent formés



d'après des archétypes existant dans la nature , à plus forte raison les mots qu'ils formèrent durent avoir de semblables modèles ; car chaque action présente en elle-même un caractère qui lui est naturel. Ce fut d'après lui que chacun de ces mots fut créé. Or , battre est une action sensible et physique ; le mot qui sert à l'exprimer n'a donc point été créé par l'esprit , indépendamment de tout modèle existant dans la nature. Armée vient d'arme , toute arme est un être matériel. Mais on m'objectera que ce nom aurait pu être donné à tout autre objet destiné à un autre usage , c'est ce que je ne puis concevoir , d'ailleurs il n'aurait pas eu les mêmes propriétés , et je suis convaincu qu'il fut donné à cet instrument d'après sa qualité propre , qui fut de percer , de couper , ou de tuer. Je sais que les mêmes objets portent des noms différents dans les diverses langues ; mais comme ils présentent plusieurs caractères à-la-fois , ils ont pu être désignés dans chaque langue par chacun d'eux. L'origine des langues est trop loin de

nous, nous ne pouvions remonter à toutes les étymologies ; mais on peut expliquer d'après quelles bases les premiers mots furent formés. Meurtre, par exemple , vient de meurtrir ; cette action laisse des traces bleuâtres sur les parties lésées : il put donc être créé d'après leur inspection. Nos idées les plus morales se rattachent à des êtres physiques , et les choses intellectuelles n'ont point une existence indépendante de la nature. Le penseur anglais a senti cette grande vérité ; mais il n'en a point fait l'application à la formation des langues. Tous les idiomes ont des mots imitatifs : les verbes scier, trotter, folâtrer, crier ; les mots tonnerre, mugissement, clarinette, flûte, rendent fort bien la nature des êtres qu'ils peignent dans notre langue. Après l'importante question sur l'invention des caractères et la formation des langues, vient naturellement celle qui se rapporte aux bases de l'ordre social. Le discours sur l'origine et l'inégalité des conditions parmi les hommes, qui paraissait devoir résoudre les difficultés

que ce sujet présente , n'a fait que le compliquer davantage. Son auteur a pensé que l'inégalité des conditions était entièrement l'ouvrage de la société , tandis qu'elle n'est qu'une conséquence de celle qui existe dans la nature. Il n'est rien dans l'ordre social qui n'ait son principe dans l'ordre naturel des choses. Les hommes ne naissent point égaux en force, en beauté, en intelligence , en activité ; la nature enfante des individus qui ne sont capables de rien, et d'autres qui sont propres à tout. La faiblesse, l'imbécillité, l'étourderie , la vigueur de l'ame, la force du caractère, l'amour du travail, ont également leur source dans la nature, et c'est d'elle d'où est né l'inégalité des conditions. Supposez tous les hommes parfaitement égaux en esprit, en industrie , en activité, en courage, vous aurez une égalité parfaite, en faisant cependant abstraction de ce qu'on appelle fortune, et qui n'est encore qu'une suite de l'inégalité naturelle dans les conditions. La supériorité de la force ou des talens ne fut pas un

droit , je le sais , mais elle servit à l'établir , parce qu'une horde , quoique brute et féroce , put avoir besoin , soit pour les affaires , soit pour la guerre , de l'adresse ou de la force de quelques-uns de ses citoyens. Alors ce droit leur fut accordé par récompense , et dès-lors devint légitime. Si l'inégalité des conditions a souvent dû son origine à la violence , elle n'était qu'un abus de la force , qui ne pouvait nuire en rien à la légitimité de ce droit , et mettre obstacle aux sacrifices faits en faveur des services rendus.

---

## CHAPITRE II.

*De l'Homme , considéré dans l'état  
sauvage.*

A la férocité de la simple nature ; l'homme , dans l'état sauvage , réunit les vices d'une société commençante : une superstition grossière , des usages absurdes , l'oppression des femmes , des vengeances atroces , telles sont les dispositions morales qui caractérisent les peuples sauvages. Le besoin seul est leur mobile ; indifférens envers tout ce qui les entoure , ils n'agissent que pour manger , et ne mangent que pour dormir. L'homme est né vicieux : l'habitant farouche des forêts nous le prouve. La faim , voici sa loi suprême ; la justice , pour lui , n'est que le droit du plus fort. L'agriculture est la source de la douceur des mœurs ; le sauvage ne la connaît pas , la nécessité seule peut le faire sortir de sa paresse habituelle , et

Tout l'homme  
sauvage

il ne satisfait ses besoins que par des moyens violens ; mais si ces ressources lui manquent , il est réduit à dévorer les corps sanglans de ses ennemis.

L'enthousiasme d'un auteur moderne ne me fera point aimer l'état de ces hordes vagabondes qui peuplent les déserts. Compagnes des tigres et des ours , elles en ont la rudesse et la férocité ; leur aspect est aussi affreux que celui des lions qui errent au milieu des plages abandonnées. Les peintures brillantes de l'âge d'or ne sont que des mensonges heureux ; l'homme sortant des mains de la simple nature est âpre et indomptable comme elle ; la sensibilité lui est étrangère ; jamais son cœur n'est ébranlé par de douces émotions : il ne connaît point les larmes de la compassion. Voyez cet arbuste qui a poussé sans culture , son tronc est recourbé et noueux , son écorce n'a aucun poli , ses branches ne produisent que des rameaux sans vigueur , ses feuilles jaunâtres annoncent sa stérilité ; il est l'emblème des hommes sauvages. Leur force n'égale point celle des hommes civilisés. Soit qu'ils ne

possèdent pas en quantité suffisante les choses nécessaires à la vie , soit que les climats qu'ils habitent se prêtent peu au développement des forces animales, plusieurs grands peuples d'Amérique ont une organisation assez faible : la faim , la soif , le froid , la chaleur auxquels les sauvages sont exposés , ne suffisent pas pour les rendre robustes ; passant d'une indolence absolue à des courses violentes pour satisfaire leurs besoins , leurs corps ne peuvent acquérir cette vigueur que donnent des exercices réglés ; ils sont encore plus faibles dans les lieux mal sains , où ils ne se nourrissent que de mauvais alimens. Toute espèce d'industrie leur manque , et ils ne savent point donner aux terrains qu'ils habitent cette vigueur de reproduction qui agit si fortement sur l'organisation. On voit rarement parmi eux des individus estropiés , infirmes ou contrefaits ; la raison en est simple , la nature détruit les plus faibles et ne conserve que les plus robustes ; ceux-là seuls peuvent braver les intempéries de l'air et la rigueur des saisons. Comme ils ont

peu de passions , ils ont peu de maladies , car les trois quarts des nôtres viennent de nos dispositions morales.

Dans un espace donné de terrain , un peuple civilisé peut être six fois plus nombreux qu'un peuple sauvage. Ce dernier ignore l'art de féconder la terre ; il ne peut se procurer par la chasse , la pêche et autres moyens précaires , qu'une petite quantité d'alimens ; dès-lors il lui est impossible de devenir très - nombreux. Quelques nations d'Amérique connaissent l'agriculture , mais très-imparfaitement ; ce sont leurs femmes , d'ailleurs , qui sont chargées de ces travaux. Les soins du ménage ne leur laissent guère le temps de s'en occuper. Le manque de prévoyance et la paresse caractérisent sur-tout ces peuples. Moins pourvus d'intelligence , sur ce point , que certains animaux , ils ne travaillent point pour l'avenir. Quoique l'homme ne sente jamais mieux le prix de la liberté que dans l'état qui le rapproche de la simple nature , plusieurs peuples qui tenaient encore par leurs mœurs à



la vie sauvage , étaient gouvernés par des rois : les Péruviens , les Mexicains en sont la preuve. Moins les nations sont éclairées , moins elles ont de moyens de se soustraire aux prétentions des ambitieux qui veulent les gouverner. Un peuple encore sauvage par quelque côté , perdra son indépendance aussitôt qu'il aura des villes , des rangs , des distinctions et une certaine population. Les nations errantes et vagabondes sont les seules qui puissent conserver leur indépendance. Cependant on a vu , voisine du Mexique , la république de Tlascala ; sans elle , les Espagnols n'auraient pas vaincu les Mexicains.

Plusieurs ordres doivent distinguer les peuples sauvages ; les uns se rapprochent de l'état de nature , d'autres forment un état mitoyen , ce sont les vrais sauvages ; d'autres se rapprochent de l'état de barbarie. Les habitans de la Nouvelle-Hollande , de la Nouvelle-Zélande sont du premier ordre ; les Hurons , les Iroquois , les Illinois et autres , sont du second ; les Cafres , les

Hottentôts sont du troisième. Ces derniers ne mangent point leurs ennemis , mais ils se nourrissent sans répugnance de corps d'animaux à moitié putréfiés. Ils se frottent le corps de graisse , et ils se font des chapeaux avec de la bouze de vache , en la laissant durcir sur leur tête ; leurs prêtres ont l'usage de leur uriner sur la tête lors de leurs mariages. Ils n'ont point de gouvernement organisé , et leurs idées sur l'existence de Dieu sont très-confuses. Tout ce qu'ils possèdent est en commun. Ils ont l'usage de se couper un testicule.

Les habitans de la Nouvelle-Zélande sont aussi dégoûtés ; ils se taillent le corps , la figure , et y forment toutes sortes de dessins. Ils n'ont pour toutes armes que des bâtons brûlés par le bout , qu'ils nomment patous patous. La base de leur nourriture est la racine d'une espèce de bruyère qui croît en grande quantité dans leur île. Ils mangent la chair humaine , et savent se construire des pirogues avec des haches de pierre. On n'a pu avoir jusqu'alors d'autres détails sur leurs

mœurs. La Nouvelle - Hollande renferme très-peu d'habitans; ils n'ont ni gouvernement , ni religion; ils bordent les rivages de la mer pour y pêcher du poisson , dont ils se nourrissent presque exclusivement. Ils sont trop misérables pour être féroces. Leur constitution est faible et chétive : des creux d'arbres leur servent de retraites. Leurs armes sont peu dangereuses. Les mœurs , les usages , les habitudes des sauvages de l'Amérique varient à l'infini; les uns mangent leurs ennemis, d'autres ne les mangent pas. Les uns ont des chefs à vie , d'autres ne sont gouvernés que par les décisions de leurs vieillards. Quelques-uns sont très-voisins de l'état de barbarie , d'autres sont encore tout-à-fait sauvages. Je ne parle point de ceux qui sont au pouvoir des Européens, ils n'ont plus leurs premières mœurs. Des quatre continens , l'Amérique est celui qui renferme le plus grand nombre de climats ; aussi les mœurs des peuples qui l'habitent sont extrêmement diversifiées. Ceux qui habitent la partie septentrionale , comme les Hurons,

les Algonquins , ont les mœurs les plus féroces : ils mangent de la chair humaine , arrachent la peau de leurs ennemis , les brûlent , chantent leur chanson de mort lorsqu'ils sont faits prisonniers , et montent sur le bûcher avec intrépidité. Les hommes vivent dans l'indolence , et forcent leurs femmes de se livrer aux travaux les plus pénibles.

Ceux qui habitent les bords de la rivière Amazone n'ont pas les habitudes plus douces ; ils sont perfides , cruels , et se servent de flèches empoisonnées. Les Esquimaux boivent l'huile de baleine , font des courses immenses à la chasse , se couvrent des peaux des bêtes qu'ils ont tuées , affrontent le froid le plus rigoureux ; ils sont robustes et presque insensibles ; ils savent se procurer les ressources de la pêche. La taille des sauvages d'Amérique est à-peu-près partout la même ; cependant les voyageurs nous parlent d'un peuple qui habite une des parties australes de l'Amérique , et dont la taille est gigantesque. On a jeté du doute sur cette

relation , et on a été fondé. Quoi qu'il en soit , des savans dignes de foi , qui ont vu des Patagons , nous assurent que leur taille va communément depuis six jusqu'à sept pieds. S'il en est ainsi , c'est le peuple le plus remarquable du monde pour les proportions du corps , et son climat est le seul qui ait une influence aussi marquée sur l'organisation.

Quelques peuples sauvages ont le corps couleur de cuivre , d'autres sont basanés , d'autres sont blancs. N'ayant point d'idées claires sur le droit de propriété , tous ont du penchant pour le vol ; aussi les Européens qui ont abordé dans leurs pays ont toujours eu beaucoup de peine à se garantir de leurs rapines. L'hospitalité est la seule vertu qu'ils connaissent. Tous les peuples non civilisés l'exercent avec joie. Cet usage , qui a lieu partout , émane de quelques idées religieuses. Il est peu de nations sur la terre qui ne croient avoir reçu la visite de quelque divinité : beaucoup de fables ont été débitées à ce sujet. Cette croyance a rendu cette pratique sacrée , et l'a perpétuée d'âge

en âge. Les Otaïtiens sont, de tous les peuples sauvages, les plus aimables et les plus doux; leurs mœurs sont simples et innocentes; elles prouvent combien un climat heureux et un sol fécond peuvent influencer le caractère d'une nation. On nous a laissé des peintures charmantes des îles de la Société; des arbres qui produisent le pain, de sites pittoresques, des vallées riantes, des collines toujours fleuries, un gazon toujours vert : tel est ce pays fortuné. Cependant les Otaïtiens ont leurs vices. Ils ne dévorent point la chair de leurs ennemis, mais ils immolent des victimes humaines à leurs dieux. Dans un jour de fête, les premiers de la nation se rassemblent avec des femmes; les deux sexes se confondent : chacun prend la femme qui lui tombe entre les mains, et en jouit. Celles qui deviennent enceintes par suite de cette réunion, se font avorter. Dans une autre cérémonie, le peuple forme un grand cercle autour de deux jeunes gens de douze ans, de l'un et de l'autre sexe : la reine préside à la cérémonie, et les instruit

sur les postures qu'ils doivent prendre pour satisfaire au vœu de la nature, et l'assemblée les encourage et les applaudit.

La superstition est née avec le monde : elle tient à l'essence de l'homme , elle fait partie de lui-même , elle est inséparable des premières pensées de son esprit et des premiers mouvemens de son cœur ; il voit , au-delà de son existence , l'objet de ses craintes ou de ses espérances ; il ne peut vivre sans quelque persuasion qui l'arrache aux horreurs du trépas , mais ses terreurs ne furent jamais plus vives qu'après une catastrophe universelle ; il se crut l'objet de la colère d'une intelligence suprême , et lui offrit son propre sang pour l'appaiser. Toutes les nations conservèrent le souvenir du déluge , partout on en retrouve des traces. Cette idée , qu'elles pourraient encore devenir l'objet des vengeances célestes , arma leur bras du fer tranchant qui fut ouvrir les entrailles de leurs victimes. La crainte d'une nouvelle submersion doit être regardée comme la

première cause des sacrifices humains. Les hommes crurent qu'ils ne pourraient jamais mieux apaiser le courroux de la divinité qu'en plaçant sur quelques têtes dévouées l'expiation de leurs crimes. De là, chez tous les peuples, l'usage affreux d'immoler ses prisonniers, ses esclaves et ses propres enfans.

Maintenant, si toutes les nations ne sont plus d'accord sur l'espèce des victimes qu'elles sacrifient, elles le sont encore sur l'usage de faire des offrandes à Dieu. Elles sont offertes à trois fins, ou pour expier les fautes commises, ou comme témoignages de reconnaissance, ou comme marques de soumission. Partout les hommes se sont entendus pour les actes de leurs cultes, partout ils ont employé à-peu-près les mêmes moyens pour honorer le même objet ; ils n'ont fait que varier les formes de leurs religions, selon l'état de leurs lumières. Dans tous les états où l'homme est susceptible de passer, il laisse des traces de ses misères, de ses faiblesses et de ses vices ;



mais il n'en est aucun où il montre plus de cruauté que dans l'état sauvage. Ce penchant atroce devrait porter tous les amis de l'humanité à le regarder comme le pire de tous , et cependant les sectateurs d'un philosophe trop célèbre semblent le regretter. Rousseau , vos intentions étaient pures , mais votre génie n'avait point pris l'expérience pour guide. Ce fut cependant un spectacle bien digne des vrais philosophes que la situation de ces peuplades errantes dans les forêts , qui ne présentèrent que les ébauches de l'association. L'imagination remplie des crimes des peuples civilisés , ils crurent ne trouver que des vertus dans la vie simple de ces hommes vagabonds : on connut leurs mœurs , on les trouva mille fois dignes de la pitié qu'elles n'avaient pas. L'homme sauvage est indépendant , et il ne sait point tirer parti de sa liberté. Il a des idées religieuses , et il en ignore le but ; il a des usages , et il ne sait d'où ils lui viennent ; il est époux , et il ne sent point les douceurs de l'union conjugale : il naît , croît et meurt

comme les animaux farouches qui rugissent autour de lui. Si l'homme sauvage l'emporte par quelque chose sur l'homme civilisé, c'est parce qu'il a moins de besoins, moins de passions, et une santé plus robuste. D'un autre côté, quelques-uns de ses sens jouissent d'une plus grande énergie que les nôtres. Un Cafre voit trois fois plus loin qu'un Européen. La plupart des sauvages de l'Amérique ont l'odorat extrêmement fin, et sont d'une vitesse admirable à la course ; ils atteignent souvent les cerfs, les daims, les lièvres en les poursuivant plusieurs jours de suite. L'état sauvage est également contraire à la raison, à l'humanité et au bonheur ; il réduit l'homme à une sagacité qui ne lui donne des habitudes différentes des autres animaux, que pour les rendre vicieux. Ayant rarement à sa disposition les choses nécessaires à la vie, il est forcé de mener une vie errante et vagabonde, qui le rend cruel et féroce ; et si son père infirme ou ses enfans réclament ses secours au moment où ses ressources

précaires lui manquent , il est forcé d'en devenir l'assassin , pour les soustraire au genre de mort le plus cruel et le plus affreux.

Les sauvages qui habitent les rives des grands fleuves de l'Amérique ne forment que des peuplades peu nombreuses. J'ai vu , dans un ouvrage , que c'est l'association qui perfectionne tous les êtres organisés et sensibles ; mais la perfection de ces êtres est d'autant plus grande , que cette association est plus étendue. Ce principe est si général et si vrai , que la civilisation a commencé dans les climats qui pouvaient nourrir le plus grand nombre d'hommes. On voit encore aujourd'hui que les pays qui ont le plus d'habitans sont les plus civilisés. La Chine , le Japon , une partie des Indes , presque toute l'Europe , prouvent la vérité de cette assertion. Mais parmi les peuples d'Asie , ceux qui errent sur un terrain immense ont des mœurs barbares. Il en est de même des petits peuples que des grandes montagnes séparent des autres nations : leurs mœurs sont grossières , leur ca-

ractère rude, dur et impitoyable, leurs habitudes farouches. Les habitans du Caucase, des Palus-Méotides, les Tartares, en général, en sont la preuve. Ainsi les nations très-peu nombreuses sont sauvages, les peuples plus nombreux sont barbares, les peuples très-nombreux sont civilisés. On a toujours refusé de l'intelligence aux nègres. En effet, la conformation de leur crâne ne promet ni talens, ni génie; mais une autre cause se joint à celle-ci pour les rendre étrangers aux sciences et aux arts; ils habitent des pays arides, entrecoupés de déserts, de forêts ou de hautes montagnes; ils ne peuvent avoir entre eux des communications faciles et fréquentes; dès-lors ils ne peuvent se transmettre facilement leurs arts de première nécessité, leurs idées et leur industrie. On a vu, me dira-t-on, des peuples nombreux avoir des mœurs féroces. Ces peuples furent habitans du nord: on sait que cette partie de l'Europe n'a jamais été aussi peuplée que sa partie méridionale. D'ailleurs les Goths, les Visigoths, les Vandales ne

furent forcés de quitter leur pays que par la raison qu'ils connaissaient peu l'agriculture. Leurs climats les auraient facilement nourris s'ils eussent su en tirer parti, ce qui rentre dans le principe établi ci-dessus. L'état sauvage comporte toutes les espèces de gouvernement (cependant le despotisme pur est extrêmement rare dans cet état), mais ils sont réduits à leurs modes les plus simples. La démocratie ne consiste que dans les délibérations de ceux qui ont mérité la confiance publique par leur courage et leur intelligence ; l'aristocratie n'est que l'influence que les vieillards exercent sur le reste de la nation, et la monarchie se compose du pouvoir qu'on accorde à un chef pour faire la guerre. Toute la religion se réduit à des pratiques superstitieuses, aux illusions de la magie, et à des cérémonies cruelles : les prêtres y prennent d'autant plus d'empire sur les esprits, que l'ignorance y est plus grossière : comme les rangs y sont presque confondus, la différence des conditions y résulte plutôt de la différence des qualités person-

nelles, que de distinctions héréditaires.

Les chefs doivent nécessairement y réunir tous les pouvoirs, car les moyens des gouvernemens sont trop simples pour être séparés. On peut donc y décider, dans une délibération, des affaires de la guerre, de la justice et de l'administration. La justice ne peut s'y rendre qu'imparfaitement, mais des vengeances particulières y suppléent. La nature a profondément gravé ce sentiment terrible dans le cœur de tous les hommes, et il ne s'affaiblit chez eux que par une civilisation perfectionnée. Les sauvages n'oublient les offenses qu'on leur fait qu'en tuant leurs ennemis : c'est peut-être le meilleur moyen qu'ils puissent employer pour se soustraire aux attaques de leurs agresseurs, qui ne peuvent être punis par les lois. La sensibilité des sauvages est fort peu développée, et ils ne connaissent point ces raffinemens de l'amour propre qui fixent les préférences. Dès-lors ils sont peu portés à l'amour ; il n'est chez eux qu'un besoin, qui n'est précédé et suivi d'aucunes caresses ; aussi les femmes

prennent peu d'empire sur eux. Voici un usage , cependant , qui semblerait prouver le contraire , s'il était général. Lorsqu'on fit la découverte du Darien , ses habitans avaient l'habitude de se couper un bout du doigt lorsqu'ils perdaient leurs femmes , et deux doigts coupés annonçaient deux veuvages. Un sauvage n'est point père tendre : son enfant ne lui est précieux qu'à l'âge où il peut tendre un arc , poursuivre le gibier au travers des rochers , des rivières et des forêts , qu'à l'âge enfin où il peut accompagner son père à la guerre et arracher la peau à ses ennemis. Il ne fait aucun cas de ses filles. Lors des découvertes des Européens en Amérique , les Indiennes qui habitaient les bords de l'Orénoque avaient l'usage de faire périr leurs filles aussitôt la naissance , en leur coupant le cordon ombilical très-près du ventre ; c'était , disaient - elles , pour les soustraire à la tyrannie des hommes. L'éducation d'un jeune sauvage est presque nulle , si on entend par ce mot l'assemblage de règles de conduite fondées sur des prin-

cipes de morale. Quelques idées religieuses , la reconnaissance envers ses parens , l'exactitude à remplir les devoirs de l'hospitalité , un souverain mépris pour les lâches , voilà dont elle se compose. Mais indépendamment de cette morale , qui est fort simple , le père se réserve d'enseigner à son fils la manière de construire les instrumens propres à satisfaire ses besoins. Ces premières leçons consistent à lui apprendre à faire un arc et des flèches et à viser juste , à lancer un trait avec vigueur , et à dresser des embûches au gibier. Toute l'industrie d'un sauvage n'est qu'une ébauche grossière des arts utiles ; sa hutte est peu solide , sombre et mal placée ; couverte tantôt de roseaux , tantôt de feuilles , tantôt de bois , selon les lieux , à peine si elle peut le garantir de l'injure des saisons et des intempéries de l'air. Si le plus habile sait se fabriquer une étoffe pour se couvrir le corps , il ne sait point lui donner une forme propre à s'habiller décemment. Cependant il a tous les germes de la vanité : il met des plumes à son bonnet



et des pendans à ses oreilles ; il se peint la figure et le corps pour paraître ou plus intéressant , ou plus terrible. C'est dans la construction d'une pirogue qu'il déploie toute son habileté. Il a déjà montré de l'adresse en faisant une hache de pierre ; il s'en sert pour construire sa barque : un gros tronc d'arbre peut lui suffire ; il n'a qu'à le creuser au-dedans , et le tailler au-dehors. Au défaut d'un arbre , il joint plusieurs planches assez épaisses , et bouche les ouvertures avec du mastic : il sait y adapter des rames. S'il est pêcheur , il fait des filets et des lignes : quant à l'hameçon , des arêtes de poisson lui suffisent , puisqu'elles lui servent d'aiguilles. Ce sont des écorces d'arbres qu'il emploie pour tresser les cordes dont il a besoin. Le sauvage des climats glacés a d'autres ressources ; il se nourrit de la chair des animaux qu'il a tués , et se couvre de leur peau. Ces fourrures lui font affronter le froid le plus rigoureux.

L'homme jouit d'une aptitude naturelle , mais qui n'est pas telle cependant

qu'il puisse, par son moyen, faire usage des choses avant qu'on le lui ait appris; les procédés les plus simples lui ont été enseignés : en voici une preuve. Lors de l'arrivée des Espagnols dans les îles Mariannes, leurs habitans ignoraient l'usage du feu ; ils le prirent d'abord pour un animal qui se tenait caché dans le bois, et le dévorait ; ils croyaient qu'il était fort dangereux d'en approcher , parce que ses morsures faisaient un mal inexprimable. Nous avons vu à quoi se réduisent les arts des sauvages : leurs sciences sont aussi limitées ; ils ont quelques idées en astronomie. Les Péruviens étaient parvenus à diviser le temps et à tracer les faits historiques par des nœuds ; c'étaient des registres de corde qui rappelaient, chacun à son époque, les événemens de quelque importance ; ils étaient mis à la disposition d'hommes de confiance établis par l'autorité publique. Si les sauvages n'avaient soin d'observer les astres, comment pourraient-ils se retrouver après avoir traversé des forêts ou des déserts ? ils se perdraient infailliblement s'ils ne pou-

vaient s'orienter. Le soleil se lève dans tel point, il se couche dans tel autre; il est dans tel position à midi, cela leur sert pour le jour. Mais ils sont forcés de se diriger, d'après la position des étoiles, pendant la nuit; ils ont donc étudié leur marche, leur position dans le ciel : d'ailleurs ils n'ignorent pas que la crue de tel fleuve coïncide avec la disposition de tel astre, ils savent aussi quel est le temps le plus propice à la chasse, à la pêche, le temps où ils doivent voir des oiseaux de passage, et la saison où ils cueilleront beaucoup d'œufs; ils savent prédire les orages comme nos paysans, et choisir le temps le plus favorable pour aller sur la mer; ils sont frappés des éclipses de soleil et de lune, sans en faire de remarques historiques, parce qu'ils ne savent pas écrire. Ils peuvent cependant avoir des usages qui se rapportent à des événemens antiques, et ils en ignorent l'origine. Les anciens Mexicains attendaient un bouleversement de la nature tous les cinquante ans, et dans la persuasion qu'ils en seraient victimes, ils brisaient leurs meubles, découvraient

leurs maisons, sur le sommet desquelles ils se plaçaient pour mieux distinguer les signes précurseurs de cette catastrophe ; mais lorsque le jour fatal était passé, ils se livraient à une joie excessive, et passaient plusieurs jours dans les fêtes et les plaisirs. Quelques sauvages de l'Amérique septentrionale ont des chants qui se transmettent d'âge en âge par tradition orale : ils ont pour but de chanter leurs dieux, leurs héros, ou leur propre mort ; cela prouve que la poésie est de tous les peuples et de tous les périodes de la perfectibilité de l'homme. La science des nombres est extrêmement bornée chez ces peuples ; quelques-uns savent compter jusqu'à cent, d'autres jusqu'à vingt ; quelques-uns ne savent compter que jusqu'à trois. Quand ils veulent exprimer un nombre supérieur à celui-ci, ils montrent leurs doigts ; mais quand ils veulent donner l'idée d'une quantité très-considérable, ils montrent leurs cheveux.

Si les sauvages n'ont point de véritables connaissances en histoire naturelle, au moins ils ont étudié les mœurs,

les habitudes, les ruses des animaux qu'ils chassent; ils connaissent très-bien leurs retraites, les lieux qu'ils fréquentent de préférence, le nombre des petits qu'ils portent, les alimens dont ils se nourrissent. Quelques-uns se servent de leurs ongles pour dépecer leur proie; d'autres ont des couteaux de pierre. Cook fut assassiné avec un couteau de cette espèce par les habitans de l'île Sandwit. Leur cuisine est fort simple: ou ils mangent la viande crue, ou ils la font rôtir; quant au poisson, quelques-uns s'en nourrissent quand il est à moitié putréfié: les Kamkatdales en font des tas qu'ils laissent pourrir à demi, et le mangent dans cet état.

Plusieurs de ces peuples vivent de racines, particulièrement ceux d'Amérique. Les armes ordinaires des sauvages sont l'arc, la massue, des lances dont l'extrémité est formée avec le tranchant d'un caillou (il faut faire exception de ceux qui commercent avec les Européens); ils ont plus de courage que de forces, et plus d'intrépidité que de moyens de défense. Ils font la guerre

sans ordre, sans tactique, mais toujours avec acharnement ; ils n'ont ni villages, ni villes, ni forts à défendre, et cependant ils se battent avec plus de vigueur que les peuples civilisés ; c'est qu'ayant des habitudes féroces, leur caractère devient âpre et violent, et par cela même propre à la guerre. L'usage de manger leurs ennemis a sans doute pris sa source dans la vie précaire qu'ils mènent. Des hommes qui ne trouvent pas toujours dans leur chasse, leur pêche et leurs racines, des ressources assez nombreuses pour satisfaire à leurs besoins, ont été souvent forcés de manger la chair de leurs semblables pour ne pas mourir de faim. Ce qui n'était d'abord qu'une circonstance pressante est bientôt devenu une habitude, et ils ont fini par trouver une saveur exquise à des alimens, qui auparavant leur faisaient horreur. Les sauvages aiment passionnément les liqueurs fortes. Comme nous, ils sont avides de sensations, et l'ardeur de l'eau-de-vie peut agir avec énergie sur leurs sens difficiles à ébranler ; peut-être trouvent-ils

délicieux les vertiges qu'elle produit; mais ils sont alors capables de tous les excès, et les Européens leur ont rendu un mauvais service en leur donnant le goût des esprits ardens. L'influence des peuples civilisés sur les peuples sauvages ne peut que leur être nuisible; elle ne les corrige point des vices qu'ils ont, et leur en donne qu'ils n'avaient pas. L'assujétissement sous lequel ils les tiennent est contraire à la justice, à l'humanité et à la nature; il n'est pas plus excusable que la traite des nègres. Le meilleur moyen à employer pour civiliser des sauvages serait de leur enseigner l'agriculture : ils pourraient trouver alors des ressources nombreuses dans leur sol, ils s'y fixeraient. La population ferait des progrès, et l'industrie, source de la vraie politesse, naîtrait de l'augmentation de leurs besoins. Tous les peuples de la terre ont été sauvages dans l'origine, mais tous ne sont pas restés le même espace de temps dans cet état. Ceux qui ont formé le noyau de la population primitive du globe, ont été les premiers policés; leurs scien-

ces, leurs arts, leur industrie, se sont répandus autour d'eux comme l'onde qui s'éloigne du centre dont elle a reçu le mouvement.

En supposant un moment que l'hémisphère occidental du globe ait été habité à la même époque que l'hémisphère oriental (ce qui n'est pas probable), il n'a pas été possible cependant qu'ils se soient civilisés dans la même proportion. La première raison, c'est que l'Amérique n'a que très-peu de mines de fer, qui est la base de l'agriculture, et avant l'arrivée des Européens elle n'avait ni bœufs ni chevaux. Il n'a donc pas été possible que sa population ait suivi la progression de celle de l'hémisphère oriental. D'un autre côté, les peuples de l'Asie ont eu des communications fréquentes et faciles avec ceux de l'Afrique et de l'Europe, parce que les endroits où ces trois continents se réunissent, forment une espèce de point central par lequel leurs relations, soit politiques, soit littéraires, soit commerciales, ont pu être entretenues. L'Amérique forme un continent



étroit et alongé, au contraire, qui met une grande distance entre ses peuples, et qui a dû mettre des obstacles à leurs rapports sociaux. D'après tous les témoignages de l'histoire ancienne, la civilisation a suivi le cours du soleil; elle a commencé dans les Indes, est passée en Chaldée, en Arabie, en Egypte, puis en Grèce, en Italie, en France, et enfin en Amérique; c'est là où elle doit terminer ses travaux. Les causes qui produisent l'état sauvage des peuples sont : l'ignorance de l'agriculture, l'existence de vastes marais, de forêts, de lacs, qui couvrent leur sol, enfin le manque de relations sociales. Les habitans d'îles stériles éloignées des continens, sont de tous les hommes les plus farouches et les plus brutes. Ces traits peuvent donner une idée de leurs mœurs. Pendant le séjour que le capitaine Cook fit à la Nouvelle-Zélande, quelques filles vinrent voir les vaisseaux; les matelots voulurent s'en emparer, elles s'enfuirent; ils s'adressèrent aux parens, et les décidèrent, au moyen de quelques clous ou quelques

verroteries , à les leur amener. Elles résistèrent d'abord à la violence , mais les parens prêtèrent leurs secours aux matelots pour leur faire vaincre toute résistance. Au reste , ce n'étaient pas de jolies femmes , et elles étaient couvertes de fange et de vermine. Deux jeunes Zélandais s'embarquèrent sur un des vaisseaux pour aller en Angleterre. Leurs parens les virent partir avec la plus grande indifférence , ils ne versèrent pas une larme. L'état de nature , dont l'état sauvage est si voisin , n'est point imaginaire comme on le pense ordinairement : il existe sans doute dans des contrées que nous ne connaissons pas encore , et dans quelques-unes de celles que nous connaissons , on en voit des traces très-récentes. Si on connaissait la manière dont se sont peuplées la plupart des îles éloignées des continens , on aurait des données certaines sur l'état de l'association de leurs peuples ; mais le mystère profond qui règne sur ces événemens , met un obstacle invincible aux progrès des connaissances relatives à ce sujet.

## CHAPITRE III.

*De l'Homme considéré dans l'état de barbarie.*

Ainsi que les rayons d'un beau matin viennent se mêler avec le reste des ombres d'une nuit obscure, ainsi les lumières d'une civilisation commencée viennent se confondre, dans l'état de barbarie, avec les traces de la rudesse et de la grossièreté. Fier de sa force et de son courage, l'homme barbare ne respire que pour la guerre, et affronte tous les périls; il n'est point ami de la ruse, et cherche à faire tout céder à la violence de ses efforts; il n'estime que la bravoure, et voit dans le ciel même des récompenses pour les guerriers intrépides. Les exercices du corps sont ses occupations habituelles, et il ne se livre à la culture de la terre que pour satisfaire des besoins indispensables. Ses plaisirs sont simples comme ses goûts, et c'est dans une santé robuste et son

activité habituelle qu'il trouve sa satisfaction et son bonheur. Il manque de formes polies et agréables, mais il a de la franchise ; il ne sait point faire de caresses doucereuses à sa femme et à ses enfans, mais il les aime sincèrement ; il ne fait point un accueil apprêté à ses ennemis, mais il ne leur dresse pas d'embûches ; il a peu de ressources dans l'esprit, mais il a peu de chagrins à combattre ; il ne sait point dire des paroles consolantes aux malheureux, mais il les soulage quand il le peut, et s'il n'a pas quelques-unes de nos vertus, il n'a pas la plupart de nos vices. La barbarie est la situation des peuples dont les sciences, la politesse, l'industrie et les lois sont très-imp parfaites. Les arts utiles ont été les premiers inventés, parce que la nécessité est industrieuse ; mais l'art de forger le fer fut celui qui donna naissance à tous les autres. Ce fut par son secours qu'on construisit des ustensiles de ménage, des charrues, des armes, des machines, des maisons. Ces moyens industriels mettent déjà une énorme distance entre l'homme

barbare et l'homme sauvage; ainsi l'intervalle qui les sépare peut être marqué par trois époques: la première est celle qui touche à l'état sauvage, la seconde constitue l'état de barbarie proprement dite, et la troisième est celle qui se rapproche d'un état voisin de la civilisation.

Les mœurs des peuples du nord qui vinrent ravager le midi de l'Europe vers les troisième et quatrième siècles, présentèrent toutes ces variétés. Tous ceux dont l'histoire ancienne nous parle, étaient des peuplades remuantes et inquiètes, qui étaient toujours disposées à changer de climat. L'appas d'un butin considérable excitait les uns à faire des expéditions lointaines, d'autres étaient forcés de quitter des pays où l'agriculture n'avait pas fait assez de progrès pour fournir aux besoins d'un surcroît de population; ordinairement ils finissaient par s'établir dans les pays qu'ils avaient pillés. L'agrandissement de leur territoire n'était point leur but; comme ils n'avaient aucun système politique, leurs émigrations n'avaient pour fin que le choix d'un meilleur sol que

le leur. Ainsi des conquêtes proprement dites n'étaient point le résultat de leurs victoires, ils oubliaient leur pays natal, et ne reconnaissaient pour patrie que les contrées qu'ils s'étaient soumis par les armes.

Ce fut à l'époque où l'empire romain n'était gouverné que par des despotes, que l'on vit des nuées de barbares sortir de tous les coins du nord pour ravager les beaux climats de l'Italie, de la France et de l'Espagne; et comme si le ciel eût voulu venger l'univers opprimé, sa superbe capitale devint leur première proie. Les descendans de ces anciens sénateurs qui avaient scellé la proscription et la ruine de tant de nations, furent les premiers égorgés, et on vit des peuples sans arts, sans politesse, sans lois politiques, sans tactique militaire, se partager, dans l'espace de soixante ans, un empire qu'un peuple prétendu sage et grand avait été mille ans à conquérir. Je ne m'ap-  
 pesantirai point sur ces événemens que tout le monde connaît; mais on vit alors ce que peuvent des hommes ro-

bustes et courageux contre des peuples dégradés par le despotisme et affaiblis par la mollesse. Tous les peuples ont été barbares , leurs monumens historiques portent l'empreinte de leur antique rusticité. Le climat , la religion , les usages , les relations commerciales , les langues même , furent autant de causes qui modifièrent leur rudesse.

L'origine des Grecs se perd dans l'obscurité des temps , néanmoins leurs premiers auteurs nous les présentent se reposant sous des chênes , se nourrissant du gland qui tombait de leurs branches , et n'ayant pour tous meubles que leurs mains pour se désaltérer dans les eaux d'un ruisseau.

L'Histoire sainte nous apprend que les premiers peuples de l'Asie mineure furent pasteurs : leurs rois n'étaient que les chefs de familles nombreuses , et il y en avait autant que de riches particuliers ; ils vivaient sous des tentes ; ils changeaient souvent de lieu pour faire paître leurs troupeaux. Toutes les étoffes dont ils se couvraient étaient fabriquées par eux ou par leurs esclaves ; ils avaient,

à peu de chose près, les mœurs que quelques Arabes ont encore aujourd'hui. Malgré leur vie paisible, ils savaient faire la guerre. Abraham, qui battit trois petits rois avec les serviteurs de sa maison, en est un exemple. Dans ces temps reculés, les états n'étaient point distincts comme aujourd'hui ; celui qui cultivait la terre était également propre à tisser de la laine, ou à mener paître les brebis. Les élémens de chaque profession étaient si simples, qu'ils pouvaient être facilement appris en peu de temps : il n'y avait que deux conditions parmi ces peuples, celle des esclaves et celle des hommes libres. Le riche et le pauvre avaient le même ton, la même table et le même extérieur ; cependant des bijoux étaient réservés aux filles qui avaient de la fortune à espérer, et dans un jour de fête, dans un jour de sacrifice fait à Dieu, on étalait un luxe naissant. On mettait de jolies boucles d'oreilles et de beaux bracelets ; Elieser en offrit de magnifiques à Rebecca, que son maître avait choisie pour son fils Isaac. Il trouva cette jeune



Chaldéenne puisant de l'eau pour ses moutons. Esau, qui donna son droit d'aînesse pour un plat de lentilles au retour de la chasse, Ismaël qui s'exerçait à tirer de l'arc dans le désert, nous apprennent qu'une des premières occupations de l'homme, fut de faire la guerre aux animaux. Dans tous les temps on a vanté les douceurs de la vie pastorale. Les poètes de tous les âges ont célébré dans leurs chants le bonheur des bergers. Quelques dieux devinrent pasteurs, et quelques pasteurs devinrent des dieux; Diane eut son Endymion et Vénus son Pâris. Quoi de plus doux, en effet, que d'entretenir une innocente et timide bergère qui fait paître ses brebis dans une prairie émaillée de fleurs, et que traverse un limpide ruisseau, ou de chanter sur sa flûte et sous un chêne les rigueurs ou les charmes d'une amante chérie ! La rosée qui tombe du ciel le matin pour rafraîchir la terre desséchée par les ardeurs du soleil, et dont se couvre les moutons en traversant le feuillage ; l'aimable gazouillement des oiseaux qu'un jour pur

a réveillés; le bondissement des beliers et le bêlement tremblant des brebis qui ont quitté leurs agneaux avec peine, et qu'une tendre sollicitude fait tourner sans cesse vers la bergerie; la fraîcheur de l'herbe et l'odeur du thym dont elles se repaissent; les luttes des jeunes moutons qui exercent leurs forces; les retraites ombragées que forment les arbustes sous lesquels ils vont se soustraire à la chaleur du jour; la teinte violette des bruyères fleuries qu'ils foulent sous leurs pieds; la blancheur de la laine qui leur couvre le corps; les torrens de lait qu'on extrait le soir de la mamelle des brebis; la surveillance, l'activité infatigables du chien qui les garde; les approches d'une soirée sereine que va éclairer encore le couchant enseveli sous des couleurs de feu, voici des tableaux enchanteurs, et qui ont été présentés par les plus grands poètes sous mille formes plus gracieuses les unes que les autres. Théocrite et Virgile nous ont peint des mœurs qui nous ont donné l'idée du vrai bonheur. Mais les pasteurs des premiers âges furent-ils

aussi fortunés qu'on nous l'assure? Les bergers chaldéens avaient des querelles très-vives pour les limites de leurs pâturages, et quelquefois elles se terminaient par des combats. On connaît la vengeance que les fils de Jacob exercèrent sur le roi qui avait insulté leur sœur, ensuite une injuste jalousie leur fit vendre leur frère, qu'ils auraient tué si l'un d'eux n'eût été moins cruel que les autres.

Théocrite, dans une de ses idylles, met deux bergers aux prises, et leur fait vomir des injures atroces; il avait observé la nature. Ne laissons pas séduire notre raison par des idées trop consolantes: la vie pastorale ne comporta souvent que les images du bonheur. Dans tous les périodes de leur perfectibilité, les hommes eurent à-peu-près la même dose de vices, ils n'ont fait que changer de formes, selon les diverses gradations de leur civilisation. L'Egypte fut un des pays du monde le plus anciennement civilisés; l'origine de son architecture se perd dans l'obscurité des temps; ce fut aux inonda-

tions du Nil qu'elle dut cet art et les autres branches de son industrie. Pour élever certains terrains, pour modérer l'immersion de quelques autres, pour y soustraire des plages destinées à des productions précoces, il fallut élever des digues immenses ou creuser des canaux; on sentit la nécessité de construire des machines ingénieuses. Par leur moyen, on opposa partout des masses savamment entassées aux efforts violens de la nature, et on rendit ces travaux d'autant plus durables qu'on avait à lutter contre elle; voici la source première de cette architecture indestructible qui fait encore notre admiration aujourd'hui. Cet art suppose la connaissance de tous les arts utiles et une civilisation commencée. Mais si on envisage les Egyptiens sous le rapport de leur religion, qui fut mille fois absurde, on peut les mettre au rang des peuples les plus bruts; cependant leur respect pour un grand nombre d'animaux avait pris sa source dans les vues utiles de leurs premiers législateurs; on avait d'abord senti la nécessité de conserver

les espèces qui en détruisaient de nuisibles, et le plus sûr moyen pour y parvenir fut de les consacrer par la religion ; mais le peuple , dévotement stupide , prodiguait son encens à des bêtes immondes : il était donc barbare. Quant à l'hérarchie des prêtres , elle possédait la somme des sciences et des arts dont les élémens avaient été connus même avant le déluge.

La Chaldée ne fut point étrangère aux découvertes de l'astronomie ancienne. Les bergers chaldéens firent , en gardant leurs troupeaux , les observations astronomiques que les laboureurs égyptiens avaient déjà faites pour connaître les saisons propres à ensemer leurs terres. Au bout de quelques siècles , Babylone eut ses observatoires et des hommes capables de bien saisir la course et la position respective des astres. L'Inde eut aussi ses astronomes , ensuite vinrent les Arabes et les Grecs.

Nous voyons , dans l'Asie mineure , des peuples amollis avant d'être parvenus à une véritable civilisation ; ils

connurent de bonne heure les élémens de quelques sciences. La Perse , la Médie eurent d'abord une bonne institution politique et morale ; la doctrine de Zoroastre fut saine ; mais les progrès d'un luxe énervant eurent bientôt détruit ce bel édifice ; les arts qui concernaient le luxe et les plaisirs tinrent lieu de tout ; ceux qui exigeaient de l'application furent entièrement négligés. On n'eut de science que pour assaisonner des mets , construire des jardins délicieux , fabriquer des étoffes de pourpre , inventer des litières et préparer des parfums. Le despotisme , le plus affreux de tous les maux , vint annuler toutes les législations , et acheva de dégrader des hommes auxquels les voluptés de tout genre avaient déjà fait perdre leur dignité , et ils furent condamnés à une bassesse éternelle. Les climats les plus beaux furent ceux où la civilisation commença , parce qu'ils furent les premiers habités par une population nombreuse. Aussi toutes les traditions anciennes nous attestent que ce fut dans les pays les plus fer-

tiles de l'Asie qu'elle prit sa source ; elle y resta imparfaite, parce que toutes les idées libérales et tous les sentimens généreux s'éteignent dans les pays où règnent des despotes.

Le propre de la barbarie asiatique fut toujours le fanatisme ; le caractère essentiel de la barbarie européenne fut la férocité. Un beau ciel, des sites agréables, des climats rians et variés invitent les hommes qui vivent sous leur influence, à la volupté, à la contemplation. Voici la raison pour laquelle les Asiatiques ont réuni dans tous les temps, à un penchant irrésistible à l'amour, une très-grande disposition à croire tout ce que leur ont dit leurs prophètes. Les idées religieuses ont été les seules qui aient opéré des révolutions parmi eux. Il n'en était pas ainsi de ces Huns, de ces Francs, de ces Goths, de ces Alains, qui renversèrent l'empire romain. Ils étaient superstitieux par ignorance, et non par sentiment ; les exercices du corps, et la guerre, étaient leurs occupations habituelles. Rudes et impétueux comme le

ciel sous lequel ils habitaient , tous leurs arts consistaient à fabriquer des armes , à monter à cheval , à traverser les fleuves à la nage , lancer le javelot , courir avec une armure pesante et donner un coup de sabre avec dextérité.

Quelques-uns , tels que les Francs et les Saliens , portaient à la guerre des étendards faits de peaux d'ours , se couvraient eux-mêmes de peaux de bêtes , présentaient un aspect affreux , et jetaient des cris effrayans en commençant le combat. Les Huns mangeaient la chair crue , et mettaient tout à feu et à sang sur leur passage. Les Vandales étaient aussi féroces , et ne laissaient que ruines et désastres dans les pays qu'ils traversaient ; ils ravageaient les campagnes , pillaient les villes , brûlaient les maisons ; les vierges étaient violées , les temples profanés , les vases sacrés emportés ; les enfans , les vieillards , les femmes , tous étaient victimes de leur cruauté brutale.

Mais les Goths , qui formaient trois grands peuples , parurent les plus in-



telligens. Ils eurent des plans de conquêtes plus vastes et mieux concertés que les autres barbares ; ils surent se choisir des chefs habiles , qui se distinguèrent autant par leurs vues politiques que par leur courage. Du temps de Marius et de Sylla , les Cimbres et les Teutons avaient présenté d'autres spectacles. Deux cent mille hommes , avec leurs familles , inondèrent les Gaules , détruisirent trois armées romaines , et furent détruits à leur tour par Marius. Pour mieux garder leurs rangs dans la bataille , ils avaient attaché leurs boucliers les uns aux autres avec des chaînes ; mais cela leur fut très-nuisible , parce qu'ils ne pouvaient avancer ni reculer quand les mouvemens de l'ennemi l'exigeaient. Lorsque leurs femmes virent tout perdu , elles s'offrirent aux Romains pour servir les dieux comme vestales ; elles furent refusées ; mais elles trouvèrent dans leur désespoir le moyen de se soustraire à l'esclavage ; les unes se précipitèrent du haut des rochers , d'autres s'attachèrent aux roues de leurs chars , et se

firent traîner jusqu'au moment de leur dernier soupir ; d'autres se poignardèrent.

Voici un véritable exemple de barbarie ; il y a dans ce trait je ne sais quoi de fier , de terrible et d'atroce. Après la vie , la liberté est le premier bien que la nature ait fait aux êtres sensibles , et l'animal qui a toujours erré au milieu des forêts préfère se briser la tête contre l'enceinte de sa prison , que d'en supporter l'ennui. Ainsi l'homme barbare aime mieux s'étrangler avec ses chaînes que d'en supporter le poids.

D'après les relations anciennes , les Gaulois avaient une grande taille , les cheveux blonds , la peau blanche , les yeux bleus ; ils étaient fort braves à la guerre , dédaignaient la ruse , et attaquaient leurs ennemis ouvertement. Comme tous les autres barbares , ils étaient enclins aux émigrations , et formèrent des colonies en Asie , en Grèce et en Italie. Quelques - uns de ces peuples étaient gouvernés par des rois , d'autres par leurs prêtres ou par

des états : leur religion était la païenne , leurs divinités étaient les mêmes que celles des Grecs et des Romains , à cela près qu'ils en adoraient un moins grand nombre , et sous des noms différens. Comme tout le monde le sait , leurs prêtres se nommaient Druides. Dans certaines contrées de la Gaule , toutes les familles couchaient pêle-mêle , sans distinction de sexe ni de parenté. Ces peuples aimaient le luxe et l'éclat. Un roi de la Gaule narbonaise avait un si grand nombre de chiens lors de la première invasion des Romains dans son pays , qu'il se vanta de détruire leur armée avec ses meutes. Les Gaulois étaient si redoutables dans le combat , que les Romains les craignirent long - temps. La saie était leur vêtement militaire ; ils avaient de mauvaises armes. Cette cause contribua à presque toutes leurs défaites. Quand ils avaient tué un ennemi d'un nom illustre , ils faisaient orner son crâne avec de l'or , et en faisaient une coupe dans laquelle ils buvaient. Les productions de leur sol leur donnaient le moyen de commercer avec

les Tyriens, les Carthaginois et les habitans de Cadix.

La Gaule ne formait point de corps politique ; les intérêts de ses peuples n'avaient point de but commun. Les Gaulois étaient divisés , et se faisaient souvent la guerre ; aussi César les battit les uns après les autres. Je ne crois pas qu'il y eût beaucoup de gloire à dompter , avec des troupes depuis long-temps aguerries, des nations qui n'avaient que l'amour de leur indépendance, et du courage pour se défendre. Elles n'avaient ni discipline, ni tactique militaire ; elles ne savaient point se réunir et se prêter des secours à propos ; elles ne savaient point affaiblir leurs ennemis en leur suscitant des guerres étrangères. Modérons notre enthousiasme pour ces anciens Romains qu'on nous a trop vantés : la faiblesse des peuples qui les entouraient fit toute leur force. Il y avait égalité de courage , et souvent supériorité ; mais il n'y en avait pas dans les moyens d'attaque et de défense , parce que l'organisation politique n'était pas la

même. Ils ont vaincu Carthage et la Grèce, me dira-t-on; ils possédaient déjà l'Espagne, toute l'Italie, la Sardaigne, la Sicile, une partie de la Gaule, quand ils ont détruit Carthage: que pouvait une seule ville contre une puissance déjà si considérable? Quant à la Grèce, elle était déjà affaiblie, divisée, quand ils en firent la conquête: tous ses états ne formaient plus, comme dans l'origine, une grande république fédérative. Supposez maintenant Rome avec ses anciennes institutions, maîtresse de l'Italie, et voulant conquérir l'Europe, pensez-vous qu'elle pourrait réussir? Ce ne sont plus des Gaulois, des Germains, des Bretons qu'elle aurait à combattre, mais des Français, des Allemands et des Anglais.

Les Espagnols ont montré de bonne heure cette persévérance, cette opiniâtreté qui les a caractérisés dans toutes les guerres qu'ils ont eu à soutenir. Les Carthaginois furent cent cinquante ans à les subjuguier, et les Romains deux cents ans. Ils étaient aussi braves que les Gaulois, mais pas aussi nombreux.

Quelques-unes de leurs peuplades avaient un gouvernement indépendant ; d'autres étaient gouvernées par des rois. Ils avaient d'excellentes armes. Ils étaient toujours prêts à s'insurger quand ils étaient subjugués. Les uns étaient bergers, d'autres agriculteurs : ceux qui habitaient les bords de la mer faisaient le commerce avec les Phéniciens ; ceux qui habitaient les montagnes étaient portés au brigandage, parce que leur sol ne pouvait suffire à leurs besoins. D'ailleurs leurs retraites inaccessibles leur présentaient un refuge assuré. La fermeté des Espagnols allait jusqu'à la férocité. Nous en avons un exemple dans la conduite des Numantins, qui s'entregorgèrent ou se précipitèrent dans les flammes plutôt que de se rendre aux Romains. Leur habit de guerre, pour l'infanterie, était fait de lin, avec un bord rouge ; leurs armes étaient le sabre à deux tranchans, le sabre recourbé, la fronde, le bident, et une espèce de croissant fixé au bout d'un long bâton. Comme ils s'occupaient continuellement de la guerre,

la plupart d'entre eux chargeaient leurs femmes de l'agriculture ; mais elles seules héritaient des biens des familles. Ceux qui les épousaient apportaient des dots. Aussitôt qu'une Espagnole était accouchée , elle retournait à ses travaux : son mari se couchait à sa place , et recevait pour elle les visites de ses voisines et de ses amies. Les Espagnols , en général , étaient d'une petite taille , mais fort agiles , et montaient fort bien à cheval. Leurs exercices du corps étaient des joutes , qui ressemblaient beaucoup à celles de nos anciens chevaliers.

Les Germains habitaient des pays marécageux et des forêts ; ils n'étaient point gouvernés par des rois ; les affaires de chaque état y étaient décidées dans les assemblées du peuple ; les plus intrépides et les plus grands de taille étaient mis à la tête des armées. Leur cavalerie était la meilleure du monde. C'était un usage parmi eux d'assister à des repas publics , où on se livrait aux excès de la table et du vin ; ils finissaient presque toujours par des dis-

putes, des coups et des meurtres. Les Germains avaient l'habitude de plonger leurs enfans dans l'eau glacée aussitôt qu'ils étaient venus au monde. L'adultère était puni de mort chez eux. On sait que les Romains ne firent la conquête que d'une petite partie de leur pays.

Il ne s'agit plus maintenant de considérer isolément des peuples qui ont eu les plus grands rapports entre eux : l'amour de l'indépendance, le courage à la guerre, la superstition, le manque de vues politiques, la grossièreté des mœurs, la violence du caractère, furent des choses communes à tous les peuples barbares : cependant chacun d'eux eut une physionomie qui lui fut propre. Les influences du climat sont très-marquées sur les peuples dont l'association n'est pas perfectionnée ; d'ailleurs il existait quelques différences dans leurs gouvernemens, leurs usages et leurs cérémonies religieuses. Le sentiment de la conservation individuelle, la haine contre tout ce qui pouvait lui porter atteinte, fut la première



source des idées morales des peuples barbares : la tendresse paternelle fut la seconde , la piété filiale la troisième , le droit de propriété la quatrième.

Sans doute qu'ils avaient quelques-unes de ces idées avant d'être parvenus à l'état de barbarie. Les sauvages en possèdent déjà les élémens ; mais elles acquièrent plus de clarté et de force à mesure que les relations sociales s'agrandirent. On sentit donc que toute injustice faite à un particulier attaquait la nation en général ; car on sent la nécessité d'une force coercitive aussitôt qu'on peut discuter les principes du juste et de l'injuste , et qu'on peut craindre quelque chose pour soi - même. Voilà donc émanés d'une première connaissance , la morale , l'opinion sur le mérite des actions humaines et la judicature. Il est aisé de voir qu'elles ont leur première source dans les sentimens du cœur , et par une conséquence nécessaire , leur principe dans la nature. Il n'en pourrait être autrement , qu'autant que la sûreté

générale serait indépendante de la sûreté particulière, ce qui est impossible.

Quant au pouvoir exécutif, l'idée en vint naturellement à l'esprit de ces peuples. Nous avons des voisins puissans ou belliqueux, dirent-ils ; si nous ne leur opposons une force semblable à la leur, ils viendront piller nos campagnes, ils détruiront nos villages et brûleront nos villes, enlèveront nos bestiaux et nos productions ; ils feront violence à nos femmes, tueront nos vieillards, et nous réduiront à l'esclavage : il faut réunir et armer toutes nos tribus, en former des armées, leur choisir des hommes hardis et habiles pour les conduire. Ils reconnurent alors la différence des grades, la nécessité de la subordination et de la discipline militaire : voici les bases de la puissance exécutive.

Le pouvoir législatif naquit plus tard, parce que c'était celui qui exigeait le plus de réflexions et de lumières. Les capitaines et les juges, qui le plus souvent étaient prêtres en même temps, furent les premiers chefs des

peuples barbares. Il ne pouvait exister d'égalité parmi eux. La différence des rangs et des conditions existe chez une nation aussitôt qu'elle a un gouvernement ; elle est alors partagée en deux classes , ceux qui commandent et ceux qui obéissent. La religion forme une troisième classe , en donnant à ses ministres un pouvoir d'opinion.

Les sciences et les arts les plus utiles à l'homme furent les premiers inventés. La législation fut le premier objet des méditations des sages , et la fabrication du fer le but principal des recherches des hommes industrieux. Les lois créées par un sage purent passer de sa nation à celles qui l'avoisinaient , ensuite transmises à d'autres. Toutes les législations anciennes ne furent que des copies de lois primitives ; elles ne subirent que des modifications , selon les climats , la nature des gouvernemens et le caractère des peuples. C'est ainsi que toutes les découvertes d'une grande utilité passèrent d'un bout du monde à l'autre , et devinrent la propriété commune de toutes les nations.

Les législations des temps barbares eurent cela de particulier, qu'elles furent inséparables d'institutions religieuses. Dans des temps où les religions avaient beaucoup d'empire sur les esprits, les législateurs sentirent qu'ils feraient facilement entrer les peuples dans leurs vues, en leur parlant au nom du ciel. Aussi il semble qu'ils se soient tous entendus à des distances énormes pour employer le même moyen. Ils s'annoncèrent comme les interprètes des dieux, dont ils prétendirent être inspirés. Les idées relatives aux choses révélées purent suppléer chez quelques peuples au manque de lumières naturelles ; mais les abus qu'elles comportèrent rendirent très-souvent leurs bons effets nuls. Les plus grands défauts des législations anciennes furent d'autoriser l'esclavage, de tolérer les sacrifices humains, le pouvoir illimité des prêtres, et d'entretenir parmi les peuples un état de guerre perpétuelle.

L'esclavage naquit de la guerre et de l'orgueil des républicains ; une pitié intéressée persuada aux vainqueurs

qu'il valût mieux conserver leurs prisonniers ou les vendre, que de les faire mourir. Aussi les démocrates trouvèrent très-commode d'avoir en propriété des hommes destinés à cultiver leurs terres et à fournir à leurs besoins. Aussi la liberté d'un petit nombre ne fut fondée que sur l'asservissement d'un plus grand.

La superstition naît d'une connaissance imparfaite des choses ; elle est l'appanage de l'homme ignorant, parce qu'il craint ou il espère tout de ce qu'il ne connaît pas. Il fut donc facile aux prêtres d'acquérir beaucoup d'autorité : ils étaient maîtres de l'opinion publique, et l'esprit de leur état faisait partie des vues du législateur : d'ailleurs tous les membres d'une corporation ont pour but d'en augmenter les prérogatives, d'en agrandir le pouvoir : ils prennent l'esprit de corps, et isolent ses intérêts de ceux du reste de la nation ; il semble que ce soit un petit état qui se gouverne dans un grand, et dont la politique principale est de s'approprier une partie de ses biens.

Aussi , dans tous les temps , les prêtres n'ont jamais rien oublié pour parvenir à ce but.

Presque toutes les religions naquirent dans les climats ardents de la zone torride ; les hommes y jouissent d'une imagination vive et prompte ; leur sensibilité est plus développée que celle des habitans des autres climats ; l'exaltation de leur caractère les porte à tout croire , et leur indolence habituelle leur fait tout recevoir sans-examen.

Après les lois, la religion, qui en faisait partie, vinrent les beaux-arts.

La musique et la poésie furent élevées dans le même berceau ; sœurs inséparables , elles se tinrent toujours par la main , leurs voix se confondirent , et toujours leurs célestes accords se firent entendre en même temps. La première langue qu'on parla dans le monde fut leur mère , on chanta en apprenant à parler. Beaucoup de philosophes s'accordent à dire que le premier langage des hommes fut en vers ; ceci est incertain ; mais s'il ne fut pas versifié , il fut modulé. En effet , moins

les hommes ont de paroles pour s'exprimer, plus ils ont d'accent; il est le seul moyen de suppléer aux premières, c'est par lui qu'ils rendent leurs désirs, leurs souffrances, l'état de leurs âmes.

L'accent n'est qu'une espèce de chant imparfait : les animaux qui n'ont point de mots pour exprimer leurs sensations, ont un accent très-prononcé ; on peut y observer des tons, des modes, des variations : les oiseaux le portent à un haut degré de perfection. Si le rossignol est près de sa femelle, il exprime sa joie par des roulades rapides et précipitées : sa voix s'égaye, s'anime, et rend avec vivacité le triomphe de l'amour heureux ; s'il en est éloigné, il remplit la forêt qu'il habite de sons tristes et attendrissans ; mais il chante sur un ton semillant et léger quand il sent les approches d'un beau jour. La tourterelle, moins brillante, mais plus tendre, est aussi expressive dans le témoignage de ses regrets : sa voix triste et plaintive chante sa douleur jusqu'au retour de son cher compagnon. Le roucoulement

de la colombe est l'interprète fidèle de son amour, de son triomphe ou de son courroux. Quand un pigeon est en colère, sa gorge s'enfle, ses ailes s'ouvrent, son roucoulement est précipité. Le coq, après une course longue et pénible, a enfin atteint la femelle qui le fuyait, se livre avec empressement à l'attrait de la jouissance; sa crête s'élève, ses plumes s'épanouissent : sa femelle confuse se rajuste, se remet, et se retire lentement, tandis que d'une voix sonore et perçante, il instruit tout ce qui l'entoure du moment de sa victoire.

La variété de l'accent chez les différentes espèces d'oiseaux est très-étendue, et je ne puis entrer dans tous les détails qu'elle comporte; mais indépendamment du chant, ils ont le cri d'appel : il est sur-tout particulier aux oiseaux riverains, aux gallinacés; c'est par son moyen que la poule appelle ses petits. La perdrix et la caille savent aussi appeler leurs mâles. Ils ont aussi le cri d'alarme, lorsqu'un oiseau de proie est prêt à fondre sur eux. Beaucoup d'oiseaux n'ont de voix accentuée que



dans la saison des amours. Les quadrupèdes ne savent point moduler leur voix comme les oiseaux , mais ils ont différens cris pour exprimer les passions principales qu'ils éprouvent. Quand un chien désire quelque chose, par exemple, il grommèle ; il a le cri de la frayeur quand on le menace, et celui de la douleur quand on le frappe ; l'aboiement est tantôt le cri d'avertissement, tantôt le cri d'attaque ; ensuite il a la voix de la colère, celle du combat. L'hurllement est quelquefois une marque d'ennui ou d'inquiétude. Les chiens hurlent encore quand ils sont en rut, et quand ils entendent de la musique. Cette voix est la preuve qu'ils éprouvent alors une forte sensation.

Le hennissement du cheval offre une certaine modulation , comme son pas une certaine mesure ; il a différens tons, selon les divers degrés d'intensité de la sensation qu'il rend. Quand un étalon approche d'une jument , il commence par hennir, ensuite ses crins s'épanouissent, ses oreilles s'élèvent, ses yeux s'animent, sa peau tremble et fré-

mit, ses flancs s'abaissent et se gonflent alternativement, et lorsqu'il est prêt à procéder à l'acte de la reproduction, sa voix n'est plus qu'un sifflement sourd et impétueux, produit par l'air poussé violemment dans ses nazaux. Le cheval a encore un cri particulier quand il rue en se battant, et quand il souffre, sa voix produit une espèce de gémissment.

Quand les taureaux en viennent aux prises, leurs mugissemens ont un accent qui exprime la fureur. La vache a le cri de l'ennui, du désir, de la douleur et de l'inquiétude maternelle, mais il est peu accentué.

La brebis n'a point le cri de la douleur comme tous les êtres faibles, elle souffre patiemment; mais sa voix possède au plus haut degré l'accent de la tendresse maternelle, car elle est excellente mère; elle a aussi celui de l'ennui, de l'inquiétude.

Il est à remarquer que ce sont les animaux qui ont le moins d'intelligence dont la voix est la moins variée. Le petit nombre de variétés dans la voix des

brutes annonce qu'elles éprouvent peu de sensations, et qu'elles ont peu de sagacité, car le développement de l'intelligence chez les hommes comme chez les bêtes est en raison du nombre d'impressions qu'ils reçoivent. Si la voix de quelques animaux a différens tons, selon les sensations qu'ils éprouvent, l'homme de la nature, qui ne leur était point supérieur, dût en avoir de semblables; ainsi son premier langage fut un véritable chant, d'autant plus qu'il ne rendit que de fortes émotions. Ainsi, dans l'origine des sociétés, la langue, la musique et la poésie furent confondues, et ne firent qu'un seul art. Les autres arts vinrent plus lentement; cependant la peinture paraît très-naturelle à l'homme. Toute copie est facile et vient aisément à l'esprit. Le dessin n'est qu'une véritable copie des objets qu'offre la nature. Les enfans, sans se rappeler les tableaux ou les gravures qu'ils ont vus (quelques-uns même n'en ont vu de leur vie), sans avoir la moindre idée du dessin, crayonnent grossièrement des hommes, des chevaux, des

bœufs; ils s'amuseut en cédant au penchant que tous les animaux annoncent pour l'imitation.

On dit que l'amour fut l'inventeur de la peinture : tout me porte à croire qu'elle fut connue avant lui, mais dans un état d'imperfection. La société avait déjà fait de grands progrès lorsqu'on y connut le véritable amour ; ce sentiment put en être l'objet et non la cause.

La sculpture fut plus difficile à inventer : quoiqu'elle ne soit qu'une imitation, elle suppose la connaissance de la mécanique et l'invention d'un appareil d'instrumens qu'on ne connut qu'après plusieurs siècles d'association. La religion devint son but principal ; elle lui fut long - temps consacrée avant d'être un objet de luxe et de splendeur ; et combien d'années s'écoulèrent avant qu'on pût donner aux statues les pauses et les attitudes convenables à chaque action ! Combien fut éloignée de son berceau l'époque où l'artiste put laisser sur un marbre insensible les marques du chagrin , de la douleur et

du désespoir, ou donner à un héros cet air fier et martial qui l'élève au-dessus de tous les objets qui l'environnent, ou marquer les traces légères de la gaîté ou du plaisir sur une figure excitée par le vin, ou rendre le tumulte qui règne dans les traits d'un athlète qui atterre son adversaire après des coups et des efforts violens. Il en fut de même pour la peinture : elle ne représenta d'abord qu'un seul personnage, où le dessin fourmilla de fautes ; les attitudes furent mal choisies, les membres sans proportion, et le corps sans élégance ; ensuite on sentit que plusieurs personnages pouvaient concourir à une même action ; on sut faire des masses et des groupes, et le pinceau varia les pauses à l'infini. Il sut déceler par la force et la vivacité du regard, la fermeté de l'ame et la constance des résolutions ; il sut voiler par la pause des lèvres et l'air du front, les mouvemens de l'admiration ; il sut mêler la joie aux traces de la douleur, et confondre avec les traits convulsifs de la colère et de la vengeance, le doux

sourire de la tendresse et de l'amour.

Le sage représenté eut un calme majestueux, et le guerrier intrépide un air terrible et menaçant ; toutes les parties du corps eurent des contours arrondis et gracieux, et le génie de l'artiste parut respirer où manquaient le mouvement et la vie.

Si l'architecture eut des modèles, ils furent imparfaits et grossiers ; une grotte, dont les voûtes rembrunies et fendues par le temps n'offraient que des arcs-boutans mutilés et soutenus par des masses informes, ou une caverne encombrée par d'anciens éboulemens, ne purent contribuer que très-imparfaitement à l'invention de l'architecture ; mais la première idée fut donnée, et elle put suffire à l'homme de génie ; des masses à moitié penchées et prêtes à s'écrouler servirent de modèles aux colonnes ; le temps et le travail corrigèrent le premier plan, et on sut former les voûtes sur des arcs de cercle, les distributions d'un édifice sur des carrés et des parallélogrammes, les points d'appui sur des

perpendiculaires , et les pyramides sur des cônes. Alors les monumens où parurent de la hardiesse et du grandiose , purent charmer les yeux et fixer l'admiration. On entra avec recueillement et respect dans les temples , on crut y voir une esquisse de la grandeur des dieux qu'on y adorait.

Si dans tous les temps l'homme fut porté à l'idolâtrie , c'est parce que tous ses sentimens , toutes ses pensées , toutes ses inclinations se rapportent à des objets sensibles ; il n'a de véritables idées que des choses qui laissent des images dans son esprit : ce n'a été que par un puissant effort de pensée et de réflexion qu'il a reconnu une intelligence pure pour être la fin de ses adorations ; encore le plus grand nombre des humains ne peuvent se figurer la divinité sans lui associer des substances matérielles : au moment même où ils croient le concevoir , mille formes fugitives se succèdent dans leur imagination ; aussi , dans l'antiquité , tous les peuples se sont accordés pour révéler des dieux d'argile , de bois et de pierre.

Pourquoi toutes les nations de la terre ont-elles eu quelque chose de commun dans leur culte ? Pourquoi , à des distances énormes , ont-elles conservé le souvenir des mêmes grands hommes sous des noms différens ? Dans presque toutes les langues , on trouve des mots qui ont eu des racines communes , et presque tous les peuples du monde ont eu dans l'antiquité et conservent encore les mêmes usages et les mêmes cérémonies , à quelques particularités près. N'est-ce point parce que les hommes échappés au déluge ne firent d'abord qu'un seul peuple ? Dès-lors il n'eut qu'une langue , qu'une religion , et pendant long-temps toute l'espèce humaine vénéra les mêmes bienfaiteurs. Mais le nombre des hommes s'accrut , le pays qui avait pu les contenir d'abord ne put suffire à leurs besoins , ils furent obligés de se séparer ; le plus grand nombre se dispersèrent dans des climats lointains , chaque colonie eut sa langue , car c'est particulièrement le climat d'un peuple qui fait le génie et le caractère de son idiome. Cependant on



conservé quelque chose de la langue première , et le souvenir d'une catastrophe terrible ne s'effaça point des esprits. Les grands hommes de la nation mère conservèrent leurs noms , mais ils furent exprimés par des mots différens dans chaque langue. C'est ainsi que le monde se peupla,

Nous avons vu que les élémens de toute législation sont nés des premiers sentimens du cœur humain , du droit de propriété , et de la nécessité d'avoir une garantie pour sa sûreté personnelle. La morale , qui naquit des mêmes sources , ne put former une science qu'à l'époque où les peuples eurent des philosophes ; et ceux-ci furent à-la-fois moralistes , législateurs et pontifes. On ne comprit alors , sous le nom de philosophie , qu'un ensemble de règles de conduite fondées sur la justice et la raison ; souvent elles furent basées sur les idées religieuses , qui furent rarement d'accord avec les droits naturels ; aussi les châtimens furent très-souvent disproportionnés aux délits , et les esclaves , les prisonniers de guerre furent

toujours traités avec la cruauté la plus révoltante.

Les peuples de l'antiquité eurent une politique encore plus atroce que celle de Machiavel. Pour quelques adultères commis, plus de trente mille Juifs périrent de la main de leurs compatriotes, et ces mêmes Juifs exterminèrent les habitans de la terre de Chanaan, où ils entrèrent quelques siècles après : ils firent éprouver le même sort à ceux de l'Idumée et à l'une de leurs tribus. L'histoire nous dit que le roi Sésostris fit traîner son char par les rois qu'il avait vaincus. Et quels furent ces premiers héros de la Grèce, dont les poètes ont fait des demi-dieux ? des bêtes féroces, dont le courage n'avait pour mobile que la plus folle ambition. Jaloux à l'excès d'un pouvoir souvent usurpé, ils se dressaient des embûches aussitôt qu'ils n'étaient plus occupés à combattre ; ils fuyaient comme des lâches lorsque la superstition ne les soutenait pas, et avaient assez peu de générosité pour égorger des ennemis désarmés et vaincus, qui leur deman-

daient la vie. Agamemnon se résout à immoler sa fille pour avoir un vent favorable, afin d'aller courir des aventures et attaquer une ville qui ne lui a fait aucun mal. Achille fait attacher à son char et fait traîner trois fois autour des murailles de Troie un héros dont tout le crime est d'avoir courageusement défendu sa patrie. Ajax viole une femme sans défense ; Diomède ne fait grâce à aucun Troyen suppliant, et ne respire que meurtre et carnage ; Ulysse est un homme faux et artificieux ; ensuite la femme du roi des rois le fait assassiner, et son fils le venge en plongeant un poignard dans le sein de sa mère. Atrée fait manger à Thyeste le cœur de son propre fils. Phèdre accuse devant son mari, comme ayant voulu la séduire, un jeune homme qui l'a dédaignée. Si ces époques nous ont laissé le souvenir de tant de crimes et de tant d'horreurs, pourquoi a-t-on présenté leurs principaux personnages à l'admiration des hommes ? et si ce ne sont que des fictions, pourquoi les a-t-on rendues si affreuses ?

Si les mœurs de ces personnages célèbres fussent parvenues jusqu'à nous, la société, dans tous les siècles connus, n'aurait été qu'une vaste arène ou des assassins robustes n'auraient déployé leurs forces que pour multiplier les incendies, les homicides et les trahisons; le père aurait sacrifié son fils à un injuste courroux, la fille aurait présenté à sa mère une coupe empoisonnée, le frère aurait dressé des embûches à son frère pour le faire périr; tous les membres de la société auraient aiguisé des poignards pour s'en servir les uns contre les autres, les plus forts auraient tout détruit, une férocité aveugle aurait changé les hommes en tigres, et l'humanité entière aurait été ensevelie dans son propre sang. Les poètes savent créer des images et faire des descriptions brillantes, mais ils sont dépourvus de jugement et de raison.

Viriat, qui détruisit soixante mille Romains, et qui vengea l'Espagne si long-temps infestée par ces brigands; Civilis, qui sut affranchir quelque temps les Bataves de leur tyrannie; Armi-

nus, qui montra tant de courage et de caractère pour la défense de son pays : on n'a point chanté de tels hommes, ils n'avaient point d'Homère. Les premières époques de la barbarie des peuples anciens se sont toujours distinguées par le brigandage. La Grèce fut longtemps infestée par des sicaires courageux qui attendaient les voyageurs sur les routes pour les assassiner et les dépouiller. Une poignée de bandits et de pillards fondèrent Rome ; elle ne perdit point le noble esprit de son origine ; son premier roi, qui assomma son frère, lui donna un exemple qu'elle suivit exactement. Horace passa son épée au travers le corps de sa sœur ; la fille de Servilius, pour être plutôt reine, lui fit passer son char sur le corps ; Virginie fut égorgée par son père ; le féroce Brutus fit trancher la tête à ses fils ; commencemens bien dignes de l'assemblage de toutes les atrocités et de la conduite des monstres les plus lâches, les plus vils et les plus exécrables qui aient jamais paru sur la terre.

Les peuples barbares ne connais-

saient point le droit de la paix , de la guerre ; ils n'avaient aucune idée de la foi des traités ; quand ils s'étaient emparés d'un pays par la force des armes , ils ne conservaient aucunes relations avec leur ancienne patrie ; souvent ils établirent des distinctions entre eux et les peuples vaincus. Les Francs formèrent une classe de nobles dans la Gaule , et traitèrent ses habitans comme des serfs ; les Romains furent considérés comme une classe moyenne.

D'après le droit positif , il n'existe point de justice parmi les nations ; le droit naturel peut seul l'établir. Pour qu'un corps politique puisse se conserver , il faut qu'il ait assez de vie et de ressort pour repousser toutes les forces qui tendraient à l'abattre ; il ne peut se maintenir que par des phénomènes semblables à ceux qui se passent dans nos corps ; la vie dont ils sont doués repousse l'action des divers élémens qui tendent à s'en approprier chacun leur part.

Comme il s'agit moins de raisonner

d'après ce qui est, que d'après ce qui doit être, je dois assurer que le droit naturel, à l'égard des nations, est aussi réel que celui qui existe entre plusieurs individus. La différence qu'il y a entre eux consiste en ce que le second peut être exécuté, et l'autre pas. Le premier se compose de la masse des droits des individus qui forment la nation, parce que chacun d'eux a le sien ; il est dans la nature, puisque ceux auxquels il appartient ont reçu d'elle la vie et l'individualité.

Mais qu'est-ce que le droit naturel ? c'est la propriété de soi. Il émane des lois vitales, qui sont indépendantes de toute puissance humaine. En effet, l'embryon se forme, se développe, s'agrandit par un mécanisme vital, dont nous ignorons les ressorts ; les matériaux de notre être sont préparés par la nature, et le consentement du générateur ne sert point à leur développement ; la cause principale, essentielle, est la nature, qui fait à chaque individu un présent que nul n'a droit de lui ravir.

L'homme qui connaît l'importance

de ce cadeau, peut raisonner ainsi : ma personne m'appartient exclusivement ; je tiens mon existence de la nature , qui me l'a donnée sans restriction ni condition : elle ne s'est réservée que le droit d'en limiter la durée. Dès-lors, nul autre n'a droit sur moi ; or, je sens qu'il n'est pas moi, et qu'il ne peut m'appartenir, je ne puis donc être sa propriété. Mes parens seuls pourront avoir quelque autorité sur moi, parce qu'ils ont contribué à mon existence par leur consentement et leurs soins, mais leur pouvoir sera limité : j'ai beaucoup moins reçu d'eux que de la nature. Voici les premiers fondemens de la justice et du crime établis par une loi immuable ; car la première consiste à ne jamais attenter à la possession individuelle de chacun, et le second ne consiste que dans sa violation, Mais je suis faible, dit l'homme ; ma force est nulle en comparaison de tous les individus qui m'entourent ; ils pourront porter des atteintes à mon droit ; je sens la nécessité d'un appui pour le maintenir, mais cet appui ne me protégera pas, s'il ne lui en ré-



sulte un avantage. Je vais lui accorder une partie de ma propriété individuelle, il me donnera garantie pour l'autre, et dans la crainte qu'il ne remplisse pas bien les conditions de notre engagement, je me réserve la faculté de me soustraire à son pouvoir. Voilà les bases de tout gouvernement bien organisé.

Il existe un autre droit que j'appelle rationel : il est fondé sur le désir de sa propre conservation ; j'ai le pouvoir physique de tuer, dit l'homme robuste ; je pourrai, en tuant, jouir des dépouilles de ma victime ; mais en ôtant la vie à mon semblable, je donnerai aux autres le désir d'en faire autant envers moi ; je donnerai au plus fort que moi un exemple dont je pourrai être la première victime. D'ailleurs, ses enfans ou ses amis pourront le venger, et me faire souffrir mille tourmens avant de me faire mourir. Ce droit n'est point légal : il n'est fondé que sur l'expérience et la raison, parce qu'il peut exister chez des peuples sans lois et plongés dans l'anarchie.

Ceux qui nient l'existence du droit

naturel sont des hommes corrompus et avilis, qui n'ont pas assez d'âme pour sentir leur dignité. Mais doivent-ils, par de vains sophismes, chercher à détruire l'essence de toute morale ? qu'un homme armé leur dise : suivez-moi, vous m'appartenez, je veux faire de vous mes esclaves, vous ferez toutes mes volontés, et je vous accablerai de coups et d'outrages quand vous ne m'obéirez pas : une telle violence leur fera horreur ; leur esprit faux les abandonnera, et tout en cédant à la force, ils sentiront vivement que l'autorité qu'on exerce sur eux est injuste et usurpée.

On viole si souvent ce droit, me dira-t-on, que son existence est sans effet ; on tue si souvent des hommes : la vie en existe-t-elle moins ? S'il fallait conclure de la non existence d'une chose par sa violation, qu'existerait-il dans le monde ? Il n'y aurait plus ni amitié, ni amour, ni pudeur, ni fidélité, ni délicatesse, ni raison.

L'homme peut donc avoir une morale indépendante des lois et de la religion,

puisque la nature seule peut servir de guide à sa conduite et à ses actions. Législateurs , que cette maxime ne vous scandalise pas ; vous allez vous récrier , et je sens la justice de vos réclamations ; l'homme ne peut avoir trop de freins , il est porté à les violer tous ; il naît faible et vicieux. Je sais que le droit naturel ne fut point érigé en principe chez les peuples barbares , il fut plutôt pour eux une chose de sentiment que de conviction. Toute réflexion sur ce sujet exigeait des lumières , et leur état n'en comportait pas. Cependant quelques - uns furent assez sages pour ne jamais attaquer , et assez forts pour se défendre avec succès ; ceux qui furent conquis dans un état de civilisation commençante , transmirent leurs usages , leurs lois , leur gouvernement aux vainqueurs ; car il est naturel que les lumières prennent de la supériorité sur l'ignorance. L'Italie , après avoir été soumise par les Goths , ne perdit que sa puissance ; elle conserva ses mœurs , ses prérogatives ; je veux dire que les Italiens ne

furent point réduits en servage , comme les Gaulois : leurs formes politiques ne furent changées qu'en perdant une partie de leur influence , et elles restèrent les mêmes pour le fond.

Mais les peuples grossiers le devinrent encore davantage après avoir été subjugués : des vainqueurs , dont la politesse était encore au berceau , ne pouvaient qu'arrêter leurs progrès dans les sciences et les arts.

L'établissement des barbares , en Europe , a eu une influence très - marquée sur l'état politique , civil et moral de tous ses peuples ; mais on ne doit pas lui attribuer exclusivement l'extinction des lumières. Elles avaient fait peu de progrès , et l'Italie , qui paraissait les avoir en partage , ne possédait que la poésie , l'éloquence , la politique et la philosophie des Grecs. Mais à l'époque où les barbares saccagèrent Rome , elle n'avait plus l'éloquence de la tribune , parce qu'elle était tombée avec la république , qui en avait été la mère. Les chef - d'œuvres des grands orateurs Grecs et Latins n'étaient alors

que les monumens d'un art abandonné. La philosophie des Grecs était peu cultivée : la religion s'opposait à ses progrès ; quant à la législation , elle tomba en ruine avec le gouvernement auquel elle avait servi de base et d'appui ; il ne resta que la poésie , qui se ressentit nécessairement de l'anéantissement des autres arts détruits par des despotes imbéciles , ignorans ou cruels.

Quant aux autres parties de l'Europe, elles n'étaient point civilisées quand les Barbares s'y établirent. Si quelques-unes avaient des germes de politesse prêts à éclore, l'invasion des peuples du nord retarda leur développement. Leur influence sur les peuples vaincus eut sur-tout pour résultat de multiplier les distinctions et les rangs dans la société, de réveiller le goût de la guerre déjà affaibli par le joug long-temps prolongé des Romains, de mettre les exercices du corps en honneur, de faire consister tout le mérite personnel dans la force et le courage, et de faire regarder comme une vertu une certaine susceptibilité

qui exigeait des preuves de bravoure pour terminer les querelles.

Dans cet ordre de choses, les hommes de guerre durent avoir beaucoup de pouvoir. Dès que le courage est regardé comme la vertu la plus utile chez une nation, ceux qui, par leur état, en ont et doivent en avoir, occupent le premier rang.

Cependant les prêtres eurent une autorité d'autant plus étendue, qu'il leur fut plus facile de s'emparer de l'esprit grossier des nobles : ils furent donc maîtres de l'opinion. La mître eut autant d'influence que l'épée ; aussi pendant douze cents ans l'Europe ne fut gouvernée que par des prêtres et des militaires. La différence qui existe entre les gouvernemens de ces époques et les monarchies actuelles ne consiste que dans un pouvoir intermédiaire, qui représente la nation. Les pays des Barbares étaient divisés en petits royaumes ou en petites républiques, dont les rapports politiques étaient fort limités : cela tient à ce que les principes de leurs gouvernemens étaient trop simples pour em-

brasser une grande étendue de terrain. On ne connaissait point encore alors les moyens de partager un vaste pays en provinces, d'y établir des préfets ou des gouverneurs : la science de l'administration était bornée, et on ignorait l'art de faire obéir des peuples à de grandes distances.

Les vues d'un souverain n'étaient point assez étendues pour le porter à former des alliances propres à augmenter son territoire ; il ne savait point amasser des trésors ; et tirer des ressources de ses finances ; toute son ambition consistait à conserver son trône ; à repousser un voisin belliqueux, et à régner indépendant.

Les petits états ont de grands avantages, ils sont mieux gouvernés que les grands : leurs ressorts politiques ont plus d'énergie, l'administration y est mieux surveillée, et les forces peuvent s'y concentrer dans un petit espace ; mais ils comportent un grand inconvénient s'ils ne forment des alliances : ils sont sans cesse exposés à être conquis par des voisins puissans.

L'influence des Romains fut fatale aux peuples barbares ; elle détruisit chez eux le caractère national et l'esprit d'indépendance ; ces peuples perdirent alors cette vigueur , cette fierté , dont ils avaient donné tant de preuves dans les guerres qu'ils avaient eu à soutenir. Les Romains leur transmirent des vices dont ils n'avaient pas même soupçonné l'existence, et des besoins factices. Tous les genres de vexations vinrent épuiser leurs ressources. Les revenus des propriétaires et les travaux des paysans ne purent suffire à l'insatiable avidité de leurs oppresseurs, leur industrie fut paralysée, le découragement s'empara de toutes les classes, et ces nations qui avaient toujours été si braves, si belliqueuses, furent facilement subjuguées par les peuples du nord qui s'établirent dans leur pays.

On pourra m'objecter que les Romains les civilisèrent : des faits nombreux prouvent la fausseté de cette assertion. Quelques académies de dessin fondées dans le midi des Gaules, quelques chaires de rhétorique, pouvaient-



elles suffire à l'instruction de la jeunesse , et faire disparaître l'ignorance qu'une longue tyrannie avait cimentée ? D'ailleurs , ce qu'on a appelé dans tous les temps faire ses études , n'est rien ; la science ne consiste pas à savoir une langue , et à connaître quelques figures de rhétorique ; mais les Romains civilisèrent-ils l'Espagne , la Germanie , la Grande-Bretagne ? aucune relation ne l'atteste ; tout l'avantage que les Barbares purent tirer de cet état de choses , ce fut de n'avoir qu'une langue , qu'un gouvernement , et des relations commerciales plus commodes et plus faciles avec les étrangers , et d'envoyer leurs enfans à Rome pour y recevoir de l'éducation.

Mais ce faible dédommagement put-il contrebalancer des maux de toute espèce endurés pendant trois cents ans ?

La religion chrétienne vint et donna une nouvelle tournure aux esprits : le peu d'hommes instruits qui existaient alors en Europe furent contemplatifs , et la théologie devint l'objet de leurs méditations ; l'éloquence de la chaire naquit :

la morale chrétienne eut de bons effets, parce qu'elle put se réduire en préceptes, et être enseignée à tout le monde. Pour être bien comprise, elle exigea une certaine culture dans l'esprit, qui fit fermenter le germe de connaissances plus profondes : on sentit la nécessité de connaître l'histoire, au moins celle du peuple israélite, et on rechercha avec empressement, dans les livres des Grecs et des Egyptiens, toutes les idées qui avaient du rapport avec la doctrine reçue.

Il fallut avoir quelques connaissances en logique et en rhétorique pour être reçu prêtre : on établit des chaires de théologie, où le plus souvent les discussions furent vaines; mais en se rattachant quelquefois à l'homme et à la nature, elles enfantèrent quelques lumières. Ne trouve-t-on pas dans la question du péché originel, dans l'existence de deux principes chez l'homme, l'un bon, l'autre mauvais, dans les preuves de l'immortalité de l'ame, de l'existence de Dieu, les bases de la plus haute philosophie ?

D'un autre côté des établissemens religieux se formèrent : l'unique occupation des moines fut la prière et l'étude. S'ils furent étrangers aux sciences naturelles, ils ne le furent point aux faits historiques ; ils en rassemblèrent un assez grand nombre, pour former des ouvrages qui ont rendu les plus grands services aux lettres. Les pères de l'église furent généralement instruits, et une foule d'évêques se distinguèrent autant par leur savoir que par leurs vertus. L'amour pour leur religion, leur zèle pour la propager, les porta souvent à déployer toutes les ressources de leur éloquence et de leur érudition pour repousser les attaques des Païens. D'ailleurs des sectes nombreuses s'élevèrent, il fallut les combattre : les raisons données pour et contre chaque opinion exercèrent les esprits ; toutes les subtilités de la logique furent épuisées, toutes les ruses de l'art oratoire furent mises en usage. Il en résulta des ouvrages qui augmentèrent les lumières de ces temps.

Dans les productions de saint Augus-

tin, qui réfute les semi-Pélagiens et les Manichéens, on trouve des idées excellentes. L'éloquence de la chaire remplaça celle des tribunes : au lieu de ces ardens républicains qui, par une éloquence mâle et pathétique, portaient l'enthousiasme et l'amour de la patrie dans tous les cœurs, on vit des pasteurs vénérables, entourés d'un peuple nombreux et attentif, prêcher une morale pure et des dogmes consolans. Ainsi que les discours rapides et foudroyans des Eschynes et des Démosthènes avaient fait retentir les voûtes des palais où siégeait une assemblée libre et jalouse de ses droits ; ainsi l'enceinte des temples rendit aux fidèles réunis les sermons tendres et persuasifs d'un harangueur sacré. L'éternité de Dieu, sa toute-puissance, donnèrent des idées sublimes, et les monumens qui lui furent consacrés empruntèrent quelque chose de sa grandeur ; le génie s'efforça de s'élever jusqu'à lui, en lui destinant ses chef-d'œuvres, et les temples, qui n'occupaient qu'un petit espace sur la terre, eurent quelques traits de la majesté des cieux.

La religion ne produit point les arts, mais elle peut contribuer à leur perfection. Lorsqu'un artiste veut consacrer un ouvrage à Dieu, toutes ses idées s'élèvent et s'agrandissent; son imagination se remplit d'un enthousiasme céleste; sa production prend des caractères supérieurs à la nature, et parvient jusqu'au sublime. En effet, nos plus beaux tableaux représentent la divinité; nos plus belles statues, des déesses et des dieux; les productions les plus parfaites de Raphaël rappellent à notre esprit des événemens sacrés; de toutes les religions, la chrétienne est une de celles dont les arts ont emprunté le plus de beautés.

D'après la nature des choses, les mêmes objets sont utiles ou nuisibles, selon l'usage qu'on en fait. Cette religion, qui eut de si bons effets sur l'Europe, eut aussi ses inconvéniens, non qu'elle dût les avoir par sa nature, mais quelques siècles après son origine, on la surchargea d'une foule de préceptes, de pratiques, de cérémonies qui la compliquèrent; elle offrit alors un champ

si vaste à la dispute , que ceux qui avaient la même croyance , ne purent s'accorder sur la manière de concevoir leurs dogmes : de là la différence des sectes , la variété des opinions religieuses ; avec elles parurent l'intolérance , le fanatisme ; plusieurs peuples se crurent outragés dans les objets de leurs adorations , et les guerres qu'ils firent à ceux qui n'avaient pas exactement leur doctrine , furent d'autant plus atroces , que leurs motifs parurent plus importants.

Quelle raison peut porter les hommes à forcer leurs semblables de penser comme eux ? est-ce l'ascendant de la vérité ? non , car ils se trompent souvent ; est-ce cette espèce de vanité qui cherche des imitateurs ? elle n'y entre que pour quelque chose ; mais c'est particulièrement la persuasion où ils sont que leurs semblables seront malheureux à l'avenir s'ils ne parviennent à les convaincre. Quand ils ne peuvent persuader , ils ont recours à la force , sur-tout s'ils savent que leurs violences resteront impunies ; dès-lors

ils sont cruels par justice et féroces par bonté envers leur prochain : ils croient lui procurer un bien futur en lui faisant un mal présent.

Si une charité mal entendue motiva souvent les guerres de religion , plus souvent encore elles furent excitées par la politique aveugle et inhumaine de quelques souverains ; ils redoutèrent des sectes qui tendaient à soustraire les peuples aux abus de leur pouvoir ; ils enflammèrent le zèle stupide de leurs sujets pour éteindre des doctrines naissantes dans le sang des peuples qui les avaient embrassées. Ce furent sans doute ces considérations qui portèrent les empereurs romains à exeroer tous les genres de violences envers les premiers chrétiens ; ils craignirent que leurs états, en changeant de religion , ne changeassent aussi de gouvernement. De semblables motifs n'ont que trop souvent renouvelé les mêmes excès et les mêmes désastres.

Une seule religion pour toute la terre serait le plus grand bien qui pût arriver à l'humanité. Toutes les nations du

monden'ayant qu'une croyance seraient plus unies. Les rapports politiques, les relations commerciales et littéraires seraient plus commodes et plus faciles chez tous les peuples, le droit des gens serait plus respecté, et les savans pourraient s'entendre d'un bout de l'univers à l'autre.

Nous ne le savons que trop, tous les peuples voisins sont ennemis: des intérêts particuliers les divisent, et à cette animosité première vient souvent se joindre celle qui résulte de la différence des cultes. Ce dernier motif rend entre eux les guerres plus sanglantes et la paix plus difficile. Il semble que les hommes qui n'ont pas les mêmes opinions religieuses ne se croient plus semblables les uns aux autres. Le chrétien à un souverain mépris pour le juif, le musulman pour le chrétien. Rien ne prouve mieux l'influence que les religions exercent sur les peuples, que l'énorme différence que leur variété met entre eux. Qu'un Turc est loin de ressembler à un Espagnol, et un Arabe à un Indien! Il n'existe que quatre na-



tions dans le monde, les chrétiens, les mahométans, les païens et les juifs. Les peuples qui composent chacune d'elles se ressemblent presque tous par les lois, les usages, les mœurs et le caractère. C'est une remarque qui fait peu d'honneur à la raison humaine; mais l'homme se croit moins obligé à remplir les devoirs de la justice, de la bienveillance, de la charité envers ceux qui ne partagent point ses opinions religieuses; celui qui n'a point sa manière de voir ne lui paraît pas digne de ses bienfaits.

La différence des habits, des manières, peuvent avoir des effets funestes parmi les peuples, et amener des guerres et des événemens tragiques. Le blanc et le noir, voici l'origine de la violation des droits les plus saints et les plus inviolables de la nature.

Africains, l'ardeur du soleil qui vous éclaire enflamme l'air que vous respirez; les agitations de l'atmosphère qui vous environne vous envoient un souffle embrasé; les rayons du midi forment autour de vous un tourbillon qui vous consume, et le sable brûlant sur le-

quel vous marchez n'est rafraîchi que par vos sueurs ; votre sol est un foyer ardent où tout brûle, où tout périt : voici les causes qui vous rendent dignes de tous les outrages et d'un joug qui flétrit et dégrade mille fois l'humanité. Ainsi raisonna la cupidité, armée d'un glaive : Ces hommes sont d'une couleur effrayante et sinistre, ils ont le nez épaté, les lèvres épaisses ; au lieu de cheveux, c'est une espèce de laine qui couvre leurs têtes ; il sont brutaux, grossiers et stupides ; ils vivent dans l'indolence, et adorent des serpents. Je puis les acheter, leur mettre des bâillons dans la bouche, les charger de chaînes, déchirer leurs corps à coups de fouet, les mettre en lambeaux, les couvrir de plaies et de sang, les mettre dans la cruelle alternative de périr sous la verge d'un maître atroce, ou de devenir leurs propres assassins. Qui pourrait m'empêcher de les traiter de la sorte ; ils sont destinés à devenir le jouet de mes caprices et de mes volontés ; ils sont à moi, je puis en disposer comme de bêtes de somme, C'est assez :

l'ame se partage entre l'indignation et l'horreur ; l'humanité se révolte , et dans cet état violent , la raison s'écrie que l'avarice sait faire des monstres.

Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes : voici la maxime qui fut l'instrument de l'autorité des prêtres et du pouvoir illimité des papes. Ils parvinrent si bien à persuader à l'Europe entière que leur volonté était celle de la divinité , que toutes les nations furent attentives à leurs ordres. Le seul bruit des foudres du Vatican fit trembler toutes les nations , tous les fronts se courbèrent devant le grand sacrificeur , et la thiare fit rouler toutes les couronnes dans la poussière.

La facilité des peuples m'étonne ; j'admire comment les premiers ministres d'un Dieu qui n'avait pas où reposer sa tête , dont la vie modeste et frugale avait été un modèle de douceur , de modération et d'humanité , ont pu faire croire aux fidèles qu'ils ne devaient le représenter qu'assis sur un trône éclatant , au milieu d'un palais magnifique , entourés d'un appareil for-

formidable et d'une multitude de valets  
 et d'officiers. Jésus-Christ leur avait-il  
 donné l'ordre de détrôner les rois , de  
 paralyser le pouvoir des gouvernemens,  
 de susciter des guerres à leurs voisins ,  
 de distribuer des empires nouvellement  
 découverts, de s'approprier une partie  
 des revenus de l'Europe , de délier les  
 peuples du serment de fidélité, d'ar-  
 mer les monarques contre les monar-  
 ques, les nations contre les nations ?  
 Sous la soutane comme sous le casque ,  
 les Romains ont fait jouer les ressorts  
 d'une politique infernale. Rome a fait  
 plus de mal à la religion chrétienne  
 que tous les sectaires réunis. Dans  
 l'origine du christianisme , les prêtres  
 contribuèrent aux progrès des sciences  
 et des arts, nous l'avons vu , mais ils  
 les arrêtrèrent lorsqu'ils furent parvenus  
 à une puissance universelle. Ils ne s'oc-  
 cupèrent que des connaissances rela-  
 tives à leur état : la théologie fut la  
 seule science par laquelle on put faire  
 sa fortune,

• Quand une science fixe l'estime gé-  
 nérale, les autres sont oubliées, et le

petit nombre de ceux qui eurent assez de génie alors pour surprendre les secrets de la nature n'eurent pas assez de pouvoir pour les propager. Ainsi l'Europe resta long-temps ignorante et abrut. On n'eut, dans les temples, qu'une dévotion aveugle, et dans les camps qu'un courage féroce. L'amour eut toute la brutalité de la passion, sans avoir la délicatesse du sentiment.

La féodalité mit le comble à la barbarie, et la plus belle partie du monde fut au pouvoir de quelques barons grossiers.

Mais cet état de choses amena des événemens qui adoucirent les funestes influences. Une piété mal entendue porta les peuples à faire des guerres lointaines; un dieu immolé d'une main, une épée sanglante de l'autre, des guerriers sans discipline furent combattre pour la divinité qu'ils outrageaient, et trouvèrent leur tombeau dans les combats. Ils cherchaient l'honneur et la victoire.

Mais pour payer les frais de leurs expéditions, ils furent obligés de vendre

une partie de leurs biens : leurs vassaux devinrent propriétaires , et l'industrie franchit les barrières qui l'avaient longtemps arrêtée. Malgré l'influence des Arabes , qui fondèrent des écoles de médecine en Europe , malgré la philosophie grecque qu'ils répandirent partout , la raison humaine fut stationnaire pendant plusieurs siècles ; les préjugés religieux , les plus difficiles à vaincre , gouvernaient alors toutes les nations. Les hommes instruits négligèrent la source des véritables connaissances , la nature et l'observation ; les exercices du corps , les seuls en honneur parmi la noblesse , lui firent négliger ceux de l'esprit ; les peuples eurent peu de relations entre eux , et l'ignorance se perpétua.

## CHAPITRE IV.

*De l'Homme , considéré dans un état  
voisin de la civilisation.*

L'HORIZON s'agrandit à mesure que l'astre du jour s'élève , et l'espèce humaine présente des tableaux plus variés et plus rians à mesure qu'elle s'éloigne de son berceau. La raison s'épure , et l'homme sent toute sa dignité : il s'instruit et connaît l'importance de ses droits. L'homme libre est l'homme par excellence : il jouit de toute la plénitude de son être ; c'est le maître , le roi de la nature ; c'est un héros , c'est un dieu ; sa noble fierté le met au-dessus du conquérant superbe ; il brave ses fers et méprise sa puissance ; il se sent la force de briser son sceptre ensanglanté. Qu'il est misérable à ses yeux ! son trône n'est qu'un instrument fragile qu'il ose et qu'il peut abattre , et ses légions que de vils troupeaux qu'il at-

terre et foule aux pieds. L'indépendance est son bonheur suprême, et les horreurs de l'esclavage sont pour lui moins affreuses que celles du trépas. Mais il sait que la liberté n'est point le pouvoir de commettre le crime, et que la vertu la plus austère doit être la base de toutes ses actions. Vrai dans ses paroles, fidèle dans ses engagements, sévère dans ses mœurs, intrépide au combat, il sait remplir avec exactitude tous les devoirs de citoyen, et consacre tous ses travaux à son pays.

Lycurgue, Solon, législateurs sublimes, toutes les générations se sont prosternées devant les monumens de vos génies célestes, et la terre entière vénère encore votre sagesse et votre grand nom ! Vous formâtes des peuples illustres, et par vos soins, le plus beau pays du monde fut habité par les hommes les plus habiles et les plus courageux. L'homme libre a la démarche noble, le maintien ferme, le regard assuré, la tête haute ; son front porte l'empreinte de la grandeur de son ame ; tout s'abaisse devant lui, tout obéit à



ses ordres : l'esclave s'ennoblit en le servant. Ainsi que le lion, qui fait l'orgueil et la terreur des forêts, et qu'aucun joug ne peut soumettre, il ne reconnaît aucune force qui puisse l'assujétir, et règne en souverain sur tout ce qui l'entoure. L'homme libre sait sacrifier aux lois ses penchans les plus doux et ses affections les plus chères : c'est dans la patrie que tous ses désirs se concentrent ; elle fait sa gloire et son bonheur ; pour elle seule il sait vivre et mourir ; mais par cela même qu'il ne voit rien au-delà de son pays, et qu'il s'estime beaucoup lui-même, il ne peut être ni juste, ni modéré envers les peuples qui l'avoisinent. On vexe facilement ceux que l'on méprise, et un courage exalté touche à la violence. Tels furent les peuples de la Grèce.

C'est sur-tout à l'époque où les nations luttent contre la barbarie pour acquérir des idées libérales, qu'elles jouissent de toute leur énergie ; leurs mœurs sont simples alors, et leur raison est assez exercée pour sentir leurs véritables intérêts et les avantages d'un

meilleur état. L'ame est ferme quand le corps est robuste. Les hommes barbares qui ont assez de lumières pour changer leur organisation politique, doivent trouver dans leur nouveau pacte social une vigueur et une force qu'ils n'avaient pas auparavant. Tous les peuples de la terre n'ont jamais été plus capables de grandes choses que dans les temps où ils se sont efforcés de franchir les barrières de la superstition, de l'ignorance et de la rusticité. Ce passage d'un état politique à un meilleur, suppose une action, un mouvement, une fermentation, qui aiguissent tous les esprits et animent tous les courages ; c'est alors que les peuples se régénèrent et apprennent à connaître toutes leurs forces.

Le plus grand vice des gouvernemens anciens fut de n'avoir pas fait dans les lois tous les changemens qui s'étaient opérés dans les mœurs, le caractère et les usages des nations. Chaque peuple libre aurait dû établir un tribunal dont les membres auraient été choisis parmi les citoyens les plus sages, les plus

éclairés et les plus vertueux, pour procéder à une réforme tous les cinquante ans. Les peuples changent sans cesse , et les lois ne changent point. L'accord qui existait d'abord entre eux cesse ; il n'y a plus d'harmonie, la dépravation vient à grands pas, ou les révolutions.

Si le monde a été civilisé avant les époques connues, tous les monumens des sciences et des arts ont été détruits par un bouleversement presque universel. L'histoire vient à l'appui des preuves tirées de la minéralogie , de la géologie , pour démontrer la véracité de ce grand événement. Mais l'origine des peuples de l'Afrique , de l'Asie mineure, de l'Europe , ne paraît pas remonter à des temps très - reculés. Ainsi , à l'époque où toutes ces nations étaient encore sauvages, les peuples qui occupaient la partie orientale de l'Asie, tels que les Chinois, les Indiens, étaient déjà civilisés. Ont-ils été soustraits au déluge ? L'histoire , la législation, la religion de ces pays semblent le prouver. La nombreuse population de la Chine n'annonce-t-elle pas une

industrie perfectionnée par un nombre immense de siècles ? et le temps infini qui la sépare de nous rend l'antiquité de l'Indostan mystérieuse. ( Si cette remarque n'est pas certaine, elle présente au moins des probabilités. )

L'univers fut donc partagé en deux espèces de nations ; les unes avancées dans les sciences et les arts , les autres qui étaient encore au berceau. Ces dernières eurent pour premiers pères ceux qui échappèrent au déluge. Dispersées sur une vaste étendue de terrain , elles furent sauvages d'abord , et c'est en suivant la perpétuité des efforts qu'elles firent pour sortir de cet état , qu'on peut se faire une idée de la marche qu'a parcouru l'esprit humain pour parvenir à une certaine perfection.

Le besoin fut l'inventeur des arts utiles ; des passions naquirent les arts libéraux. Les progrès des uns et des autres marchèrent du même pas. Le hoyau précéda la charrue , et il fut aussi difficile d'inventer la roue que le cor ou la lyre. La proportion est une loi de la nature, elle ne fait rien sans son

secours ; cette règle est le moule où sont jetés tous les êtres organiques. Les cristaux même présentent des proportions exactes , mais leurs formes , au lieu d'être rondes comme celles des êtres organisés et sensibles , sont prismatiques. La tige , les branches des végétaux sont rondes ; les calices , les corolles de leurs fleurs présentent la même forme. Les animaux partagent cet attribut physique , non avec autant de précision que les végétaux , parce que les divers mouvemens qu'ils exécutent le dérangent et l'altèrent. Ainsi une foule d'objets purent donner l'idée du cercle à l'homme : un tronc ou un fruit coupé servirent de modèles. L'usage du levier vint naturellement à son esprit : les membres des animaux , ou un jeune arbre sur lequel posaient d'autres corps , démontrèrent l'utilité de son usage. L'occasion , les circonstances , le temps , apprirent à en faire l'application : elle fut variée à l'infini.

Dans toute espèce de machine , je ne vois que six espèces d'objets , des roues , des poulies ou des cylindres , une char-

pente, des leviers, des points d'appui, une puissance : ces choses sont les élémens de la mécanique, science la plus utile à l'homme, et une des plus étendues que je connaisse. Dans l'origine des sociétés, elle eut sur l'état politique et moral des peuples une influence encore plus marquée que la législation, la littérature, la philosophie. Par son moyen, l'homme cultiva la terre, ouvrit les grandes routes, transporta ses marchandises d'un climat à un autre, fabriqua les étoffes les plus belles et les plus fines, donna de la magnificence à ses ameublemens, perfectionna la construction et l'architecture. L'horlogerie, la métallurgie, la coutellerie, la fonderie, la quincaillerie, sont filles de la mécanique; mais le plus grand, le plus parfait, le plus admirable de ses ouvrages, fut la construction de bâtimens de mer. Les courses des oiseaux palmipèdes donnèrent sans doute à l'homme l'idée de la navigation. En effet, leur estomac imite la proue d'un navire; la substance huileuse qui enduit leurs plumes, le goudron qui le recouvre; leurs

pieds leur servent de rames, leur queue de gouvernail, et leurs ailes de voiles.

Dans tous les temps, dans toutes les circonstances, dans tous les lieux, la nature fut le précepteur de l'homme, elle seule lui fit connaître la vérité et l'emploi qu'il devait faire des choses. En fournissant à ses besoins, elle devint la source de ses lumières, et il tomba dans l'erreur et le mensonge aussitôt qu'il cessa de la prendre pour guide.

Les inventions les plus utiles eurent donc l'influence la plus avantageuse sur les progrès de la civilisation des peuples; mais le temps eut aussi part au développement de la raison humaine. Les nations furent d'autant plus éclairées qu'elles s'éloignèrent davantage de leur origine. Chaque génération, en payant son tribut aux connaissances humaines, en augmenta la masse. Grossissant ainsi d'un siècle à l'autre, elle forma la somme des sciences et des arts qui illustrèrent les anciens.

La Grèce fut le pays du monde le plus favorisé des Muses; ce fut lui qui eut aussi les républiques les plus ver-

tureuses et les plus sages. Plusieurs causes portèrent les peuples de la Grèce à adopter cette forme de gouvernement. D'abord le peu de terrain que chacun d'eux occupait, leur donna le moyen de simplifier une constitution qui, par sa nature, est très-compiquée. La seconde cause fut une sorte d'inquiétude, une énergie, qui résultaient de leur genre de vie et des exercices violens auxquels ils se livraient; ensuite le grand nombre de leurs esclaves, qui leur donnèrent le temps de s'occuper exclusivement des lois, des affaires civiles ou militaires; enfin l'amour de la liberté chantée par les poètes et rendue sacrée par les principes et la morale des philosophes.

L'amour de l'indépendance résulta moins de la discussion des droits de l'homme que d'un enthousiasme assez ordinaire aux sociétés naissantes et habilement dirigé par les législateurs. Les Grecs, encore barbares, furent gouvernés par des rois; mais ils formèrent des républiques aussitôt que les sages leur



eurent fait connaître les avantages de la liberté.

Il faut une connaissance profonde de l'esprit, du caractère, du cœur de l'homme, pour créer un gouvernement républicain qui puisse avoir quelque durée; il est le chef-d'œuvre, le triomphe de la législation; il élève l'homme au-dessus de lui-même; il arrache de son cœur les affections les plus tendres pour lui en donner d'autres, et fait taire la nature au seul nom de patrie. Les peuples ont rarement le sentiment de leurs forces, la liberté seule peut le leur donner; c'est en brisant leurs chaînes qu'ils apprennent le secret de leur puissance, qu'ils étonnent et atterrent leurs ennemis; mais si on veut ériger en république une nation sans mœurs et sans forces, elle aura le pire des gouvernemens. Les vices d'une monarchie ne prennent leur source que dans les défauts ou l'incapacité d'un seul; mais ils viennent de tout un peuple quand, malgré sa dépravation, il partage le souverain pouvoir. Ainsi, pour que toute réforme soit bonne, il faut qu'elle

s'exerce sur les mœurs avant de s'exercer sur les lois.

Les causes morales ont plus d'influence que les causes physiques sur l'état moral et politique des nations ; presque toutes ont subi diverses formes de gouvernemens, sans changer de climats. Elles ont été successivement propres à la démocratie, à l'aristocratie, à la monarchie, au despotisme, et les principes de ces gouvernemens ont changé, varié, selon les événemens, le caractère, l'esprit des chefs, selon la grandeur de leurs richesses et l'étendue de leur autorité. Il n'est donc aucun gouvernement stable par le fait, et un peuple, quoique sage et vertueux, ne sera pas régi exactement de la même manière pendant dix ans. Le grand art de gouverner n'est qu'une révolution perpétuelle, et il existe plutôt dans la volonté des gouvernans que dans la constitution des gouvernés. Ainsi tout gouvernement, par sa nature, tend à l'oppression de la masse ; il n'en est aucun de bon par lui-même, mais seulement par l'exactitude avec laquelle

on obéit à ses lois, en supposant qu'elles soient raisonnables. Un peuple peut-être libre sous un monarque, esclave dans une république et tyrannisé avec l'aristocratie.

Le gouvernement agit particulièrement sur le caractère d'une nation : les sciences sur son esprit, la religion sur ses préjugés, les arts et la morale sur ses mœurs. Toutes ces choses réunies lui donnent la physionomie qui lui est propre et le différencient des autres peuples. Le climat n'exerce toute son influence que sur des insulaires, ou sur des peuples naissans, ou sur ceux qui ont peu de communications avec leurs voisins. Six grands événemens ont tour-à-tour modifié, changé les usages, le caractère et les lois des peuples de l'Europe. Le premier fut les conquêtes des Romains, le second fut l'établissement du christianisme, le troisième fut l'irruption des barbares du nord qui se partagèrent l'empire romain, le quatrième fut les conquêtes des Arabes, le cinquième et le plus important fut la découverte des deux Indes, le sixième

la révolution française. Remarquer l'influence de chacun d'eux ( nous avons dit quelque chose des trois premiers ), offrirait la matière d'un ouvrage : le nôtre ne peut comporter que des réflexions rapides sur ce sujet. Ce sont des révolutions générales qui amènent des changemens particuliers , et l'homme cesse d'être ce qu'il était comme le gouvernement auquel il est soumis. Il est plusieurs espèces de révolutions ; les unes sont théocratiques, et résultent du passage d'une religion à une autre ; elles conservent et quelquefois détruisent les anciens gouvernemens ; elles modifient, limitent ceux qu'elles conservent, en établissant une croyance qui leur est étrangère et séparée de leurs intérêts ; elles les modifient encore en donnant aux peuples des règles de conduite envers les souverains, en créant des corps qui sont les dispensateurs de la morale , et en prescrivant des devoirs et des vertus dont la récompense n'est pas présente.

Mahomet opéra une révolution générale en Asie, dans une partie de l'A-

frique et de l'Europe. Sa religion changea entièrement les usages, les lois, le gouvernement des peuples conquis. En établissant un culte nouveau, elle forma des nations nouvelles.

En insinuant aux peuples que toute instruction était inutile, et que le véritable savoir était dans l'Alcoran, elle façonna les peuples au despotisme ; en autorisant la pluralité des femmes, elle fit naître la nécessité de les renfermer ; en légitimant l'oppression d'une partie de l'espèce humaine, elle consentit à l'asservissement de l'autre, et sanctifia en quelque sorte le plus infame, le plus affreux, le plus atroce de tous les attentats, je veux dire la violation d'un droit sacré, d'un droit que l'homme reçut immédiatement de la nature. Celui qui osa dire le premier que tous sont faits pour un seul, fut mille fois absurde et le dernier des hommes. Il est vrai que les Asiatiques ont presque toujours toléré le pouvoir absolu : leur ame basse et servile les porta de bonne heure à rendre des honneurs, presque divins, à des tyrans aussi vils qu'eux ; mais

Mahomet donna une nouvelle impulsion à ce malheureux penchant, il le rendit plus général. En peu de temps les monumens des sciences de l'ancienne Egypte furent détruits; des conquérans barbares plongèrent les peuples dans une ignorance absolue et dans l'abrutissement; les armées fanatiques continuèrent leurs ravages; les pays qui bordaient l'ancienne patrie d'Annibal et les patrimoines de Massinissa, furent conquis; l'Espagne fut soumise; l'Italie trembla; la France fut ébranlée, mais enfin victorieuse.

Il suffit d'avoir de l'ambition et de l'enthousiasme pour persuader et entraîner des peuples barbares; Mahomet n'eut rien de plus. Quel effort de génie fallut-il pour baser une religion sur cette promesse : beaucoup de femmes dans cette vie, beaucoup de femmes dans l'autre. Il fit des conquêtes, cela devait être; les hommes sont toujours prêts à se battre pour les personnes du sexe féminin, et les Arabes, naturellement très-enclins à l'amour, devaient combattre avec fureur pour propager

ou défendre une religion qui leur en promettait toutes les jouissances. Le goût de la galanterie et de la chevalerie qu'ils répandirent en Europe, semble avoir eu sa source dans l'esprit de cette religion; mais il faut chercher la principale cause de ses progrès dans la modification que les mœurs de l'Europe firent éprouver à celles des Arabes. La galanterie naît de la vertu des femmes, et ils en trouvèrent chez les dames chrétiennes que leur culte portait à la chasteté; les désirs les plus impérieux s'adoucirent auprès d'elles; une résistance tour-à-tour vaincue et victorieuse fit naître toute la délicatesse du sentiment; l'opinion en reçut l'influence, on crut que le plaisir pouvait être remplacé par l'estime, le suffrage de sa dame tint lieu de tout, elle fut l'ame du courage et de l'honneur.

Il fallut des hommes ardents et passionnés comme les Arabes, et des femmes portées à la dévotion et vivant sous un climat tempéré comme les Européennes, pour produire la chevalerie, parce que la galanterie, qui en fut le

mobile, résulta de l'empressement des premiers et de la conduite modérée des secondes. Elle n'eut point le même caractère en Afrique et en Asie, parce que, chez les femmes de ces climats, l'amour est un besoin impérieux et pressant. La facilité d'obtenir détruit le charme et l'illusion : les soins et les attentions cessent quand le triomphe est fréquent et aisé ; aussi la première mesure que l'on prit dans ces contrées pour s'en assurer la jouissance, fut aussi outrageante pour leur vertu que fatale à leur liberté. Mais quel avantage la société tira-t-elle des courses et des combats des anciens chevaliers ? Leur valeur dans les batailles ne fut point supérieure à celle des militaires de leur rang, et leurs tournois ne furent que des espèces de spectacles où régna une émulation stérile. Les jeux des Grecs, en exerçant le corps, formèrent des hommes robustes et vigoureux ; les tournois n'eurent point le même résultat : les lutteurs s'exerçaient à cheval, couverts d'une armure pesante, qui ne laissait aucune aisance aux mouvemens de



leurs membres : toute leur adresse consistait à rompre la lance de leurs adversaires ou à les renverser.

On sait combien leurs combats singuliers pouvaient comporter d'abus. Un mot équivoque, un simple doute, la plus petite offense faite à une dame, persuadaient à deux braves qu'il était de leur honneur de s'entr'égorgier. Les rivalités, la jalousie, avaient les mêmes suites, et les petitesesses et les caprices inséparables du caractère et de la conduite des femmes, devenaient l'objet des triomphes ou des défaites de la valeur. La trop grande influence que le sexe le plus faible exerçait sur le plus fort, avait aussi ses inconvéniens ; les moins rusés et les plus amoureux étaient facilement dupes, et le cœur, en subjuguant la raison, fortifiait la crédulité d'un côté et l'hypocrisie de l'autre.

Je sais que l'amour peut enfanter de grandes choses, mais il n'est pas aussi durable que les autres sentimens, et il ne peut servir constamment de mobile aux belles actions : d'ailleurs, ce n'est pas précisément pour plaire à leurs maî-

tresses que les militaires ont du courage et de l'intrépidité, ces qualités leur sont naturelles.

Cependant la noble galanterie des anciens chevaliers eut quelques bons effets ; elle adouoit les mœurs européennes ; elle devint l'essence de tous les agrémens de la société, et l'échange d'hommages assidus et de faveurs accordées avec discrétion, rendit les hommes aimables et polis ; mais cette influence fut trop limitée. La chevalerie, en donnant le goût d'aventures extraordinaires et de courses lointaines, prépara en silence les peuples d'Europe à faire ces guerres éloignées qui leur furent si funestes ; si elle n'en fut point la cause immédiate, elle y eut au moins beaucoup de part. On voyage en faisant des conquêtes , et les idées d'une éducation première s'affaiblissent. Le fanatisme perd de sa violence, on observe les nations subjuguées, et on adopte les avantages qu'on apprécie chez elles ; et d'ailleurs le despotisme s'appesantit moins sur des hommes qui ont gagné des batailles. Une religion grossière et

un gouvernement absurde ne purent arrêter le génie des Arabes ; ils cultivèrent les sciences qu'ils trouvèrent chez les peuples vaincus, et les transmirent au reste de l'Europe. Des nouvelles écoles furent fondées, le goût de l'étude se propagea, l'aurore de la civilisation parut. Telles furent les influences de la révolution théocratique, opérée par Mahomet et ses successeurs, dans une partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Mais ces influences ne furent point partout les mêmes, elles eurent de mauvais effets dans les pays brûlans de l'Asie et de l'Afrique, où les passions sont trop brutales et l'imagination trop ardente pour laisser un libre exercice à la raison ; aussi on n'y vit que des troupeaux d'esclaves et des bandes de dévastateurs,

Mais une religion grossière ne put corrompre les peuples d'Europe, régis par d'autres opinions, et influencés par un climat heureux. Dans le monde physique comme dans le monde moral, tout est compensé : l'homme trouve souvent ses chagrins et ses maux

dans les choses dont il attend le bonheur , et celles qui devaient causer sa ruine lui préparent des jours fortunés. Les effets de causes connues sont détournés par des causes qu'on ne soupçonne pas , et l'expérience des observateurs les plus attentifs est mise en défaut. C'est ainsi qu'une religion qui devait tout faire pour l'humanité , je veux dire la religion chrétienne , eut des résultats funestes après cinq cents ans d'existence , parce que ses chefs furent des hommes ambitieux et corrompus , et que celle qui devait tout détruire eut quelques bons effets sur les mœurs des peuples de l'Europe.

Après les révolutions théocratiques , viennent celles qui résultent de l'envahissement , et que j'appelle militaires ; elles ne conservent le gouvernement ancien que dans le cas où les conquêtes sont faites par un peuple barbare qui va s'établir chez une nation nombreuse et depuis long - temps civilisée , parce que cette dernière prend sur le premier l'ascendant que doit naturellement lui donner la supériorité de ses lumières :

souvent aussi les princes conquérans conservent , par politique , les usages et les lois des peuples vaincus. Dans l'antiquité , plusieurs grands peuples , après avoir été subjugués , conservèrent leurs usages , leurs lois et leur gouvernement ; ils furent altérés sans être détruits. Les Gaulois , les Bretons , les Germains restèrent barbares après les conquêtes des Romains , et conservèrent leurs prêtres , leur culte et leurs cérémonies. Il n'en fut pas ainsi des Volsques , des Étrusques , des Latins , des Veyens , des Toscans , qui se fondirent en quelque sorte dans les vainqueurs : une longue domination les rendit entièrement Romains. Ainsi le temps , le voisinage , l'étendue des pays envahis établirent des différences dans les changemens politiques et moraux , que les peuples vainqueurs opérèrent sur les vaincus. Les envahissemens peuvent également retarder les progrès de la civilisation chez les peuples conquérans et chez les peuples conquis , mais quelquefois aussi ils peuvent les hâter.

L'établissement des barbares dans le midi de l'Europe produisit le premier effet , et les conquêtes des Européens sur les trois autres parties du monde produisit le second. Le propre de la guerre est de détruire et de régénérer ; elle réveille les nations en les frappant ; elle leur apprend à connaître toutes leurs ressources , et ranime leurs forces ; mais les maux qu'elle produit sont affreux et incalculables : elle est aussi fatale aux vainqueurs qu'aux vaincus. Les violences de toutes espèces sont ses moyens , le brigandage son but , le meurtre , l'incendie , le désastre , ses effets. C'est dans les camps que se formèrent les tyrans les plus durs et les plus impitoyables ; c'est dans le commandement des armées qu'on est obligé de lui confier , qu'un général fortifie son ambition et acquiert cette opiniâtreté de caractère qui le rend , en toute circonstance , tranchant et décisif ; accoutumé à faire tout céder à la force , il en fait la première règle de sa conduite , et son épée devient l'unique balance de sa probité : en distribuant

un riche butin injustement acquis, il peut gagner ses soldats et les corrompre, et en battant les ennemis de son pays, préparer les moyens de l'asservir. Les peuples sont bien à plaindre; ceux auxquels ils donnent le pouvoir de les défendre en usent pour les écraser, et ils sont continuellement dans la cruelle alternative d'être exterminés par des nations étrangères, ou d'être tyrannisés par les chefs de leurs soldats. Quiconque aura fait long - temps la guerre, deviendra despote s'il parvient au souverain pouvoir, parce qu'il sera naturellement porté à croire que le civil doit être gouverné à-peu-près comme le militaire.

Les hommes ne devraient jamais juger du mérite des actions humaines d'après leur éclat, mais d'après leur utilité. C'est avec le faux brillant qui les entoure, que les conquérans éblouissent les hommes et acquièrent, par la stupide admiration qui leur est accordée, le droit de les exterminer. C'est le même prestige qui fait donner des éloges à une politique habile, mais

(181)  
L'étal  
midi de  
effet, et  
sur les t  
produisit  
guerre es  
elle réve  
elle leur  
leurs resso  
mais les m  
freux et i  
fatale aux  
Les violen  
ses moyens  
meurtre, l  
effets. C'est  
mèrent les  
plus impitoy  
mandement  
de lui confie  
son ambition  
treté de carac  
circonstance,  
coutumé à fai  
il en fait la pr  
duite, et son  
balance de sa

cherche  
qui fut applaudi  
audacieux c  
dans m  
dignité. Ains  
deviennent les in  
leurs pères malheurs, et  
avec le diables qui les  
leur tour; ils encourage  
le grand adroit qu  
monde et les tourmente; il  
sous les pieds qui von  
de guirlandes  
le fange. Combien de  
d'applaudissemens  
crausé des abîmes,  
désiraient baiser  
du sang de  
dans des batailles do  
but! Pourquoi  
en contradic  
désire le bon  
l'en privent  
à cette v  
admirer  
les m  
oppris et



le  
les  
er-  
aux  
lle-  
les  
se-  
les  
sang  
le vi-

en être  
dont ils  
ont été  
es exten-  
satiabiles  
arouches .  
ans ceux  
comes ; ils  
estre et le  
archez que  
l'œuvre van-  
de des mœurs  
vir des pen-  
sées, la dé-

cruelle , qui ne cherche que des vic-  
 times , et qui fait applaudir aux succès  
 d'un intrigant audacieux qui parvient  
 au rang suprême dans un instant de  
 trouble et d'agitation. Ainsi les fragiles  
 humains deviennent les instrumens de  
 leurs propres malheurs , et forgent gai-  
 ment les chaînes qui les attachent à  
 leurs maux ; ils encouragent d'un sou-  
 rire le brigand adroit qui les com-  
 mande et les tourmente ; ils sèment des  
 fleurs sous les pieds qui vont les écraser ,  
 et entourent de guirlandes la verge qui  
 les frappe. Combien de peuples ont  
 couvert d'applaudissemens ceux qui  
 leur ont creusé des abîmes , et combien  
 de citoyens désiraient baiser les mains  
 encore teintes du sang de leurs fils  
 sacrifiés dans des batailles données sans  
 motif et sans but ! Pourquoi l'homme  
 est-il toujours en contradiction avec  
 lui-même ? Il désire le bonheur , et il  
 admire ceux qui l'en privent : sa raison  
 n'a pu le conduire à cette vérité im-  
 portante. Il ne faut admirer que les  
 actions utiles , et vouer les nuisibles ,  
 malgré leur éclat , au mépris et à l'exé-

cration. Si l'opinion de tous les peuples était fondée sur ce principe , quelle heureuse réforme ! on ne verrait plus les enfans arrachés à leur mère , chercher un tombeau sous les drapeaux d'un conquérant ; le laboureur cueillera ses moissons sans trouble , les villes ne seraient plus brûlées , la terre cesserait d'être jonchée de cadavres , les fleuves ne porteraient plus le sang humain au sein des mers , le monde entier vivrait en paix.

Quelques dévastateurs ont cru être la gloire de l'espèce humaine , dont ils ont désolé la moitié , ils en ont été l'opprobre : ils ont été d'atroces exterminateurs , des cannibales insatiables de sang ; aidés des troupes farouches qui les suivaient , ils ont sans cesse conspiré contre la vie des hommes ; ils n'ont vécu que pour le désastre et le carnage ; ils n'ont voulu marcher que sur des monceaux de cadavres sanglans ; partout ils ont laissé des ruines et des débris ; le désespoir des peuples , l'anéantissement des sciences et des arts , l'esclavage , la misère , la dé-

population, ont été les fruits de leurs horribles travaux.

Lâches historiens ! vous avez trahi les intérêts les plus chers de vos semblables, en donnant des éloges à ces antropophages ; vous avez trahi la vérité et avili vos fonctions ; vous avez corrompu l'opinion publique et donné à la jeunesse de fausses idées sur la gloire et l'honneur. Vous qui, désormais, devez rendre le passé immortel par vos écrits, gardez-vous de vous laisser éblouir par le vain éclat des conquêtes ; gardez-vous de placer dans les temples de mémoire les noms de ceux que l'effusion du sang aura illustrés ; confiez aux poteaux de l'infamie leurs titres à la célébrité ; armez-vous du fouet sanglant de la satire, et flétrissez toutes leurs actions, et que votre indignation, rendue en traits de feu, excite contre eux les malédictions de tous les siècles futurs ; et si jamais un intérêt honteux vient souiller votre plume, si jamais votre âme se laisse surprendre par les attraits de l'or, songez au mal irréparable que

vous ferez à vos concitoyens et à votre patrie.

Mais les hommes seront assez éclairés un jour pour charger de chaînes et condamner au dernier supplice ceux qui les forceront à faire des guerres inutiles et se feront un jeu de les égorger. L'espèce humaine est-elle donc faite pour devenir la proie de ceux qu'un fol orgueil porte à toutes les violences et à tous les excès ? Je sais qu'il exista des capitaines respectables, mais ils furent bons citoyens, et furent soumis aux lois ; ils défendirent leur patrie et ne la tyrannisèrent pas. Presque toutes les républiques ont été détruites par des généraux auxquels elles avaient confié un pouvoir trop prolongé. L'ost-racisme fut une des plus sages institutions de l'antiquité, et de toutes les villes anciennes, Carthage fut la seule qui trouva sa perte dans les précautions que prit son sénat pour limiter la puissance de son excellent général. Annibal fit une guerre légitime ; il aurait rendu un grand service à l'humanité s'il eût détruit Rome de fond en comble. Toutes

les ames généreuses devraient abhorrer la mémoire d'Alexandre , que des historiens sans jugement nous ont peint sous de trop belles couleurs. Il anéantit la liberté de la Grèce , et toutes les belles actions qui en étaient inséparables ; il détruisit Thèbes , il tua Clitus. ( Ce fut le moindre de ses crimes. ) Il fit enfoncer des pieux dans la plante des pieds de Bœtis , et le fit traîner trois fois autour de la ville qu'il avait vaillamment défendue : cette action fut celle d'un homme sans générosité , d'un scélérat , d'un cœur bas , d'une ame atroce. Il fit raser une ville en Perse , et fit mourir tous ses habitans , parce qu'ils étaient descendus de Grecs qui , anciennement , avaient trahi leur patrie , comme si les petits-fils devaient répondre des fautes de leurs aïeux. Il fit périr le médecin d'Éphestion , parce qu'il avait quitté un moment son malade pour aller au spectacle de Babylone ; il fit assassiner Parmenion sans avoir de preuves certaines de son crime ; il infligea une punition flétrissante à un jeune Grec qui avait décoché une flèche sur

un cerf avant lui. Harpalus, avec quelques braves, forma le projet de le tuer : la conspiration fut découverte ; tous les conjurés périrent dans les supplices.

Ajoutez à toutes ces belles actions la manie mille fois ridicule de se faire passer pour un dieu , la haine violente qu'il porta à tous ceux qui lui refusaient ce titre , la sotte prétention de ressembler à Achille, l'habitude qu'il avait de lutter contre des obstacles quelquefois invincibles , malgré la certitude qu'il perdrait beaucoup d'hommes , voici l'être qu'on nous a présenté comme le modèle des héros. Grand Dieu ! s'ils doivent tous lui ressembler, fais qu'il n'en paraisse plus sur la terre.

Un homme supérieur se distingue sur-tout de ses semblables par sa modération , la dignité qu'il met dans sa conduite, par sa sagesse. Le roi de Macédoine eut-il ces qualités ? Quel but se proposa-t-il dans ses conquêtes ? de venger la Grèce anciennement offensée. Pourquoi attaqua-t-il les Indiens et les Scythes ? quel fut le fruit de ses succès ?

des trahisons , des assassinats , des guerres civiles.

Haine éternelle à tous ses pareils ! les suites de leur ambition sont trop funestes. Ces prétendus héros sont des assassins de l'humanité, dont les succès ne sont marqués que par des désastres ; ils ne trouvent de plaisir que dans la destruction ; leur joie ne prend sa source que dans des ruisseaux de larmes : des villages brûlés, des femmes et des vieillards tremblans , des ponts rompus, des moissons ravagées, des villes ensevelies sous des murailles qui s'écroulent, ou dévorées par le feu des bombes ; des cadavres mutilés, dont quelques-uns frémissent encore ; des chevaux abattus, des armes brisées, des cris de rage, de désespoir, les gémissemens qui se font entendre de toutes parts, les traces hideuses de la mort qui se promène partout, voilà le spectacle qui réjouit leurs yeux : ils ne sont heureux que par la ruine et le malheur de tout ce qui les environne, et leur ame infernale ne s'épanouit qu'à l'aspect des monceaux de victimes



que leur orgueil monstrueux a immolées. Montesquieu , esprit juste par excellence , a fait l'éloge d'Alexandre ; c'est que les génies les plus élevés ne peuvent s'affranchir entièrement des préjugés rendus respectables par une longue suite de siècles.

L'esprit des conquêtes hâte la décadence des peuples , et leur prépare une vieillesse prématurée ; les nations vaincues leur transmettent leur luxe , leurs besoins et leurs vices ; le caractère national se trouve altéré , les mœurs se dépravent , et les peuples conquérans sont à leur tour conquis. La guerre entretient un mouvement perpétuel parmi toutes les nations du monde , et la fortune , dont elle est l'arbitre , arrache la puissance aux uns pour la donner aux autres ; elle les élève ou les précipite du faite des grandeurs ; elle les éclaire ou les abrutit , les rend formidables ou pusillanimes ; elle détruit ou forme des empires.

Les peuples qui s'occupent beaucoup de la guerre se livrent peu aux sciences et aux arts : les Spartiates et les Ro-

maines en sont la preuve. Mais les nations parvenues au faite de la puissance ressemblent à ces végétaux superbes contre lesquels les aquilons se déchaînent , et qu'ils brisent et renversent par des efforts réitérés. Tous les peuples voient leur grandeur et la craignent , ils forment des complots , et les attaquent ; elles tombent sous le poids de leurs armes , elles disparaissent. Les petits peuples furent presque toujours heureux ; on eut peu de motifs pour les abattre , et ils formèrent rarement des entreprises nuisibles à leurs intérêts.

Le gouvernement d'un grand empire , au contraire , est mauvais par sa nature , il tend essentiellement au despotisme ; les provinces très-éloignées de la capitale ne peuvent être gouvernées que par des préfets , qui ont la facilité de commettre impunément toutes sortes de vexations ; les recrutemens y sont difficiles , et les armées ne peuvent se joindre promptement , à cause des grandes distances qu'elles ont à parcourir. Les peuples qui le composent ne peuvent être très-unis ; ils n'ont ni les

mêmes mœurs, ni le même langage; ni les mêmes intérêts; les subalternes ne peuvent recevoir que lentement les ordres de leurs chefs. Les révoltes sont fréquentes, parce que les peuples supportent impatiemment le joug. Les moyens de repression étant souvent éloignés, elles peuvent se prolonger, et occasionner des troubles continuels; et plus il est étendu, plus il est facile de le démembrer. Les vastes états ressemblent à ces corps d'une taille gigantesque, dont les mouvemens sont lourds, pénibles et embarrassés.

D'un autre côté, les conquérans détruisent l'amour de la patrie, et font disparaître l'esprit national des peuples qu'ils conduisent à la guerre.

Il ne faut point chercher de patriotisme bien entendu chez les militaires, ils n'en ont point. L'unique devoir des chefs est de faire des manœuvres et de commander, et les soldats n'en connaissent point d'autre que d'obéir et se bien battre; le sol des armées se trouve partout où elles campent, et au lieu des pays qui les ont vu naître, ceux qui les

composent ne connaissent que leurs drapeaux ; leurs chefs donnent des ordres , le tambour frappe : ils vont se battre contre leurs concitoyens ; la pointe de leurs baïonnettes est pour eux la raison souveraine ; ils forment en quelque sorte un peuple à part : ce peuple a des mœurs , des habitudes , des usages qui lui appartiennent exclusivement ; il cesse d'avoir l'esprit , les opinions , les idées de sa patrie ; ses intérêts deviennent différens des siens , et il est fréquemment disposé à la traiter aussi mal que les nations ennemies.

D'ailleurs , l'organisation de troupes très-nombreuses est une chose monstrueuse en politique : des guerres soutenues par tant de bras doivent avoir un terme funeste pour les vainqueurs ; elles soustraient aux arts mécaniques et à l'agriculture les hommes qui leur sont nécessaires ; le laboureur , payant la main-d'œuvre fort cher , est forcé de vendre ses denrées en proportion ; toutes les classes de la société en souffrent. Le mal ne peut être réparé par les soldats qui rentrent dans leurs foyers , parce

qu'ils ont perdu le goût du mariage et du travail. Le commerce languit et manque à-la-fois d'ouvriers, d'encouragement, de matières premières et de liberté.

Le produit des manufactures se borne à la consommation de l'intérieur : la marine, fille du commerce, est paralysée, et les relations étrangères s'arrêtent.

Non - seulement l'activité d'armées très-nombreuses est incompatible avec le commerce, elle le devient avec tous les états. La jeunesse, impatiente de jouir des honneurs qu'on accorde aux militaires, n'a d'estimé que pour l'épée; tous les établissemens, toutes les écoles publiques se peuplent de soldats, et l'éducation qu'ils y reçoivent les prépare à toutes les violences et à tous les excès.

Mais, me dira-t-on, les Grecs, qui étaient tous soldats, étaient d'excellens citoyens : oui, mais leur éducation n'était pas entièrement militaire, comme celle des jeunes gens qui se destinent à cet état aujourd'hui ; leurs armées

n'étaient composées que d'hommes libres, qui avaient autant de lumières que de courage ; un général passait souvent du camp à la tribune pour y haranguer ses concitoyens ; il était à-la-fois orateur, diplomate et capitaine. Maintenant les chefs des armées ne connaissent que leur épée, toute leur occupation ne consiste qu'à discipliner des troupes et donner des batailles ; ils ne connaissent point les droits de leur nation.

Charles XII, qui passe pour un bon général, fut un mauvais souverain. On peut juger de sa conduite par ces mots adressés au sénat suédois : *Je vous enverrai ma botte pour vous gouverner.* Parler ainsi à un corps qui représente une nation, c'est lui faire le dernier des outrages, c'est mettre le comble à la tyrannie. Les nations soumises à des conquérans peuvent être comparées à ces jeunes arbres qu'une force supérieure plie et courbe, mais qui se redressent brusquement et reviennent à leur état naturel lorsque cette force cesse de les abaisser.

Après les changemens opérés chez les peuples par la guerre , viennent ceux qui s'opèrent lentement et par des causes insensibles ; je les appelle révolutions civiles : elles résultent sur-tout des progrès des sciences naturelles et philosophiques , d'un commerce étendu , des relations que les peuples ont entre eux , du perfectionnement des arts , de l'industrie et de l'influence que les nations éclairées exercent sur les nations barbares : c'est le passage d'un état d'ignorance à un état de lumières , et le développement complet de la raison. Alors les anciens préjugés s'éteignent ; d'autres , plus raisonnables , prennent leur place ; de nouvelles idées se propagent , les esprits prennent une autre direction , l'opinion se modifie. Les mœurs se ressentent beaucoup de ces changemens , elles gagnent d'un côté , et perdent de l'autre ; elles deviennent plus douces , plus polies , plus aimables , et par la même raison , plus libres. La culture de l'esprit , qui s'étend à tous les objets , fait trop connaître le prix du plaisir. La conduite a moins de frein quand l'es-

prît a peu de craintes, et le cœur n'est point arrêté dans ses élans. La violence, signe certain d'habitudes farouches, heurte et déplaît ; mais on se dédommage par la ruse et l'artifice. Les passions qui prennent mille nuances diverses, et les besoins qui naissent en foule, propagent la cupidité et portent de terribles atteintes aux consciences ; on met le luxe à la place de la délicatesse, et on s'efforce de fixer l'attention par son éclat, quand on sent qu'on ne mérite plus le respect dû à l'honneur. Voici , en abrégé, l'histoire de tous les peuples qui se civilisent.

La marche naturelle de l'esprit humain est de tendre vers une certaine perfection ; mais des événemens malheureux, des guerres permanentes, des souverains sans lumières et sans philanthropie, des erreurs presque invincibles le font souvent rétrograder. Ainsi, des siècles de barbarie peuvent succéder à des siècles de lumières, et ramener l'espèce humaine au point d'où elle était partie.

Aucuns siècles ne se ressemblent : les générations qui remplacent d'autres gé-



nérations n'ont ni les mêmes idées , ni les mêmes erreurs , ni les mêmes vices. Des peuples obscurs sortent de la poussière , paraissent avec éclat ; d'autres , dont la splendeur s'est éteinte , tombent dans la caducité. Le monde moral est un vaste théâtre , qui change continuellement de personnages , de scènes et de décorations. Le temps use les peuples comme les individus , et l'époque où ils ont le plus de force est celle qui touche le plus à leur faiblesse.

Souvent des esprits vastes , hardis , donnent un mouvement rapide à ces mutations ; elles sont dangereuses , parce qu'elles créent des partis et divisent les peuples. Les réformes volontaires sont nécessaires au bonheur des peuples , et indispensables à la sûreté des souverains : c'est parce qu'on les a trop souvent négligées que quelques rois ont été précipités du trône , et que certaines nations sont tombées dans les horreurs de l'anarchie. Calvin , dont les prédications eurent de si grands résultats , ne fut point un réformateur assez universel ; la différence de doctrine rendit

une partie de l'Europe ennemie de l'autre, et eut des suites affreuses ; mais il donna une leçon dont beaucoup d'esprits profitèrent : il apprit qu'on pouvait attaquer avec succès ce que tout le monde avait révééré jusqu'alors : on ne voulut croire que d'après l'examen. La raison, en s'exerçant, devint plus sévère et plus hardie ; chacun comprit selon sa capacité , ses lumières ; des sectes furent créées , et tout individu instruit devint le juge et l'arbitre de sa conscience.

Les variétés de la morale , qui visent au même but , n'ont pas toujours les mêmes bases ; les uns font émaner le sentiment du juste , de la raison ; les autres de la divinité , les autres de la nature. On doit invoquer ces trois appuis , mais il faut donner plus d'importance à celui qui comporte le moins d'abus. Si Calvin ne fut pas la cause des opinions philosophiques qui s'établirent en Europe, il en fut au moins l'occasion ; il traça la première route : ceux qui le suivirent , tout en créant d'autres maximes , ne firent que l'imiter.

La morale du paganisme fut nulle, et toujours en contradiction avec elle-même; ses préceptes ne pouvaient, sans inconséquence, porter des hommes à imiter des dieux qui furent tous de vils scélérats. Sans la profonde sagesse des législateurs, les peuples anciens auraient été sans principes, sans guide et sans remords. Les philosophes apportèrent des remèdes encore plus puissans aux vices de la religion, en donnant à leurs sectateurs de hautes idées sur Dieu, l'homme et la nature; ils leur firent connaître toute leur dignité : un noble orgueil les éleva jusqu'à l'amour d'un ordre souverain; ils crurent que la vertu seule pouvait les rendre supérieurs au reste des hommes, et ils en firent le mobile de toutes leurs actions. Les généraux, les hommes d'état furent formés dans les écoles de philosophie, et ce fut un bien inappréciable pour les Grecs; ces hommes apportèrent des lumières dans l'administration, du patriotisme à la tête des armées, de la modération dans le gouvernement; leur mérite attira celui des autres citoyens;

et par une succession d'hommes supérieurs, la liberté fut maintenue partout.

L'homme est l'ouvrage de la nature et de l'art; l'une lui donne des penchans primitifs, l'autre les développe et les fortifie : l'éducation seule ne fait point son moral, elle ne peut qu'affaiblir ou donner plus d'énergie à ses dispositions premières. Or, le but de la philosophie ancienne fut d'exercer sans cesse ce qu'il avait de bon. L'esprit toujours tendu, le cœur sans cesse dirigé vers le bien, ses disciples prirent assez d'empire sur eux-mêmes pour étouffer le mauvais principe; leurs vices s'affaiblirent à mesure que leur vertu se fortifia, et leur ame s'éleva au-dessus des passions humaines. Une gloire pure fut la récompense de si nobles efforts, et pour le bonheur qu'ils procurèrent aux peuples, ils reçurent un peu d'admiration.

Montesquieu met au nombre des causes de la décadence de l'empire romain, l'oubli de la secte des stoïciens. En effet, les plus grands hommes de la

Grèce et de Rome sortirent de leur école. Quelles furent les causes qui portèrent les Grecs à devenir membres des sectes philosophiques ?

Leurs travaux et l'administration de leurs biens étaient confiés à des esclaves; ils s'occupaient peu du commerce; l'étude pouvait devenir leur occupation favorite; et comme la morale de leur temps était inséparable de la législation, ils trouvèrent dans la philosophie l'aliment de leur penchant le plus cher, l'amour de la liberté. Mais la grande influence de la philosophie ancienne vint sans doute de ce qu'elle fut cultivée par une foule d'esprits supérieurs. Par le moyen de leurs nombreux disciples, ils se rendirent entièrement maîtres de l'éducation; ils formèrent tous les jeunes gens issus des premières familles, et par eux ils se rendirent les arbitres de l'opinion.

Il existe d'énormes différences entre la philosophie ancienne et la moderne; la première tendait à garantir les peuples des révolutions, la seconde tendait à en produire parmi eux. Presque toutes

les législations anciennes furent l'ouvrage de l'une, au lieu que les lois modernes créées par des peuples barbares et par des publicistes ignorans, furent sans cesse en contradiction avec l'autre. Aussi elle les a minées lentement, et presque tous les gouvernemens d'Europe ont éprouvé des changemens qui les ont améliorés.

On ne doit pas conclure de là que ce sont des philosophes qui ont produit les révolutions : elles sont, comme tout ce qui se passe dans le monde, le résultat du cours naturel des choses. Toutes les nations ont en elles-mêmes les principes des mutations que leurs institutions politiques et religieuses éprouvent ; mais pourquoi les philosophes modernes n'ont-ils point formé de sectes comme les anciens ? Plusieurs causes les en ont empêchés. Il leur aurait fallu d'abord une morale supérieure à celle du christianisme, ce qui aurait été très-difficile. On les a vu attaquer sans cesse les dogmes, les mystères, la vérité de la mission du Christ, les vices de ses vicaires et de ses

prêtres; mais ils ont respecté sa morale: ils n'auraient pu former des sectes qu'en la prenant pour base, ou en la détruisant. Dans le premier cas, leur ouvrage aurait été inutile, et dans le second, nuisible. La seconde cause est émanée des progrès immenses des sciences physiques qui occupèrent la plupart des esprits : les vérités naturelles, plus claires et plus simples que les morales, eurent la préférence, et le but des savans fut moins de rendre les hommes meilleurs que de les éclairer.

D'ailleurs, comme l'instruction n'était point entre leurs mains, ils ne purent former ni élèves, ni sectateurs. Peut-être aussi que les lumières ont moins de prix à mesure qu'elles deviennent plus communes; et les peuples modernes, plus généralement instruits que les anciens, n'auraient pas eu pour des fondateurs de sectes philosophiques cet enthousiasme que montrèrent les Grecs et les Italiens pour leurs instituteurs. L'Angleterre, féconde en idées hardies, est la seule partie de l'Europe qui ait vu naître dans son sein des sectes

publiques indépendantes du christianisme ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elles aient eu d'aussi bons effets que les écoles anciennes.

Quant à celles qui se sont fondues dans la religion chrétienne , elles ont eu une influence avantageuse , parce qu'elles n'en ont été que des réformes éclairées. Le propre de la propagation des lumières est de mettre une sorte d'égalité parmi les personnes qui en ont ; et l'aisance de la classe moyenne , qui a sa part des propriétés qui cessent d'être entre les mains d'un petit nombre , la rapproche encore des classes titrées ; alors elle devient active , industrielle ; les richesses qu'elle possède la mettent à portée de donner une bonne éducation à une jeunesse laborieuse qui en sent tout le prix. Les hommes les plus distingués qu'elle produit deviennent capables de remplir avec honneur les premières places dans le militaire , l'administration et la magistrature ; toutes les affaires sont alors expédiées avec célérité ; la police devient exacte , et les jugemens éclairés ; c'est alors qu'un



gouvernement, même vicieux par le fond, peut jouir d'une certaine énergie et répandre partout l'instruction, au moyen d'établissemens sagement dirigés.

Il est bien peu de familles honnêtes alors qui ne tiennent à un homme instruit, et qui ne puissent en recevoir une certaine impulsion pour faire des sacrifices en faveur de leurs enfans. A cette époque, une nation est vraiment puissante, parce qu'une grande partie de ceux qui la composent peuvent prétendre aux distinctions qui sont la récompense du mérite et des talens.

Si ses ennemis l'attaquent, elle a de bons officiers pour la défendre; si quelques-unes de ses lois tombent en désuétude, elle a des hommes capables d'en créer de nouvelles; si ses finances s'épuisent, des hommes instruits les rétabliront par des moyens ingénieux, et si son commerce tombe, des négocians habiles le remettront en vigueur. Ainsi, pour qu'une nation soit florissante, il ne faut pas qu'elle soit exclusivement composée de pauvres et de riches; c'est

cette dernière cause qui a privé la Pologne de l'existence politique qui lui manque ; elle ne sera jamais puissante si elle n'a que des barons et des esclaves. Il serait malheureux pour elle qu'une révolution la forçât à changer cet ordre de choses.

Toute révolution a pour but un bien en produisant un mal. Cette observation est aussi applicable au monde physique qu'au monde intelligent. Si un coin du globe est recouvert par les eaux, une terre jeune, fertile, s'offre à de nouveaux habitans ; il perd un sol fatigué, épuisé par l'industrie de l'homme, pour recouvrer un sol fécond. Il en est ainsi dans les révolutions civiles : les peuples qui, par leur caractère, leurs idées, leur climat, seront portés au changement, joueront un rôle important dans le monde ; ceux qui conserveront toujours les mêmes usages, les mêmes mœurs, les mêmes lois, tomberont dans l'oubli ou deviendront esclaves.

Une grande révolution politique n'est que le résultat d'une foule de change-

mens insensibles opérés pendant plusieurs siècles dans les usages, les préjugés, les opinions d'une nation. Quand les lumières d'un peuple sont en opposition avec les principes de son gouvernement, il faut que le premier devienne esclave, ou que le second croûle; c'est le moment, alors, des crises, des révoltes, des factions, des guerres civiles. Ainsi il est une quatrième espèce de révolutions, que j'appelle politiques; elles sont produites, comme on a pu le voir, par des révolutions civiles. Elles détruisent les lois, les usages et le gouvernement des nations qui les éprouvent.

Quelquefois elles substituent la monarchie à l'état républicain, et quelquefois aussi elles abattent des trônes pour fonder des républiques sur leurs bases. Souvent encore elles font dégénérer les monarchies en despotisme. Enfin il y a révolution politique quand la constitution d'un peuple est changée.

Trois choses sont particulières aux révolutions politiques : elles s'annoncent par une sorte d'explosion qui échauffe

certaines esprits, en effrayent d'autres ; l'effervescence, le fanatisme républicain en caractérisent quelques-unes. Une révolution ne peut être ni projetée, ni méditée, comme on l'a pensé en France, parce que les hommes capables de la provoquer, qui la précèdent, n'ont aucun intérêt de causer un bouleversement dont ils ne pourront tirer aucun parti. Si, par des ouvrages qui leur survivent, ils y préparent l'opinion, c'est seulement pour exposer leur manière de voir, sans aucun but révolutionnaire pour l'avenir. Quand des hommes audacieux remuent les principaux mobiles d'une révolution politique, tous les moyens de lui donner un entier effet leur ont été préparés d'avance par l'état des finances, la dépravation des grands, la faiblesse du gouvernement, et les prétentions énormes ou l'incapacité du chef de l'état. Or, voilà des causes qui tiennent à des ressorts cachés, à des agens imperceptibles, que des hommes mal intentionnés ne peuvent faire naître, parce qu'ils dépendent de ceux qui ont le plus d'intérêt à les éviter.

Il est facile aux hommes habiles de profiter d'une révolution; mais il leur est impossible de l'occasionner, si des mobiles qui ne sont point en leur pouvoir, et qui ont été préparés par la succession de plusieurs siècles, ne leur en ont donné les moyens. Ainsi, on ne peut remonter à la source d'un grand changement politique, parce qu'il se perd dans la confusion des temps. Dans quelques révolutions de cette nature, tout s'avance, avec rapidité, vers la perfection. Les sciences, les arts utiles et agréables, après avoir reçu de violentes secousses, renaissent de leurs cendres, et se propagent avec beaucoup de célérité: toutes les têtes sont en fermentation alors, tous les ressorts du génie sont tendus, toutes les ressources de l'habileté et du courage sont épuisées.

Un peuple révolutionné est à-la-fois capable des plus grands excès ou des plus grandes entreprises. Tous les partis qui se heurtent avec violence opposent les crimes aux crimes, les forfaits aux forfaits. Les têtes tombent par milliers,

postes ; souvent ils en abusent et deviennent des tyrans.

Les méchans sont actifs , et savent former des complots ; ils se réunissent et s'entendent , et souvent de misérables bandes de brigands et d'assassins ont fait trembler tout un peuple. Dans de pareilles circonstances , les honnêtes gens se cachent , fuient , gémissent , ou se laissent égorger comme des agneaux ; ils n'ont ni assez de raison , ni assez de fermeté pour anéantir les sicaires ; ils devraient cependant sentir que la force est le seul moyen à employer alors pour se soustraire à la mort.

Les révolutions portent le caractère des siècles où elles éclatent , des mœurs , des préjugés , des opinions régnautes alors , et des causes qui les ont fait naître. Le nombre de ces causes est considérable et très-difficile à saisir ; les révolutions portent même l'empreinte des climats qui en sont témoins , et des gouvernemens qu'elles détruisent. Ceux qui les dirigent y laissent aussi les traces de leurs inclinations

et de leur génie. Les révolutions qui ont fréquemment lieu en Orient ont fort peu de rapport avec celles qui agitent Rome, et celles qui ont eu lieu en Europe, dans les temps modernes, ne ressemblent point aux agitations qui ont changé plusieurs fois l'état politique de la Grèce.

L'esprit révolutionnaire est d'autant plus funeste à un peuple, qu'il lui est moins naturel; car cet esprit suppose qu'il a reçu une commotion terrible, et que son effervescence est au comble: il prouve combien il lui en a coûté pour sortir de son calme habituel. C'est comme un homme doux par caractère, mais dont la colère tient de la rage lorsqu'elle a été fortement excitée chez lui. Les Anglais, naturellement enclins aux révolutions, puisqu'ils en ont éprouvé un grand nombre avant d'avoir le gouvernement dont ils jouissent, n'ont point accompagné les leurs de circonstances aussi affreuses, aussi atroces que celles qui ont distingué la révolution française. De toutes les révolutions d'Europe, elle a été la plus

terrible. C'est qu'il a fallu que les Français , portés par caractère à aimer leur gouvernement et leur souverain , se fissent une violence extraordinaire pour se livrer aux excès d'une révolution ; aussi a-t-elle été marquée au coin de la barbarie la plus révoltante.

Les Anglais mettent toute leur atrocité dans leurs calculs mercantiles ; les Espagnols , dans leurs guerres ; les Français , dans leurs révolutions ; les Italiens , dans leur politique. L'Espagne n'a jamais eu l'esprit de réforme ; aussi elle n'a éprouvé que des révolutions militaires. L'Angleterre , toujours inquiète , a sans cesse proposé des amendemens dans ses lois politiques , et la France , trop légère et trop frivole pour s'en occuper constamment , n'a pu jeter les yeux sur le même objet que dans un moment de frénésie ; quant à l'Italie , elle a été sans cesse en proie aux agitations qui tiennent à la nature des petits états qui la divisent.

Le plus sûr moyen d'éviter les révolutions , c'est d'améliorer les mœurs ; elles sont les plus fermes appuis des



états, elles sont la cause de leur grandeur et de leur durée. Tous les gouvernemens sont au bord d'un précipice, quand ceux qui y jouent le premier rôle ne s'acquittent pas exactement de leurs devoirs : partout on punit de mort le vol avec circonstances aggravantes, le viol, l'assassinat ; partout on devrait punir de mort la concussion, la vénalité, la violation des sermens, l'usure excessive et la fraude.

Un tribunal composé de membres éclairés et intègres est nécessaire à l'exécution des lois de chaque état. Les ministres, les généraux d'armées, les préfets, les administrateurs, les magistrats, que tous soient soumis à la censure, et qu'elle punisse par la mort ou l'infamie ceux qui isoleront leurs intérêts du bien public, et qui commettront des iniquités.

Les lois ressemblent à des toiles d'araignées, disait un Grec ; les gros insectes passent au travers, les petits y restent : vérité fatale à tous les peuples, à tous les gouvernemens, puisqu'elle a toujours été la première cause de leur

ruine. Malgré la grande civilisation de l'Europe, l'ordre social est encore très-imparfait chez elle , parce que les grands y sont trop au-dessus des lois. Un cabinet est gagné par l'argent d'une puissance étrangère , ou déclare la guerre à une autre, tandis qu'il y va du bonheur de la nation de ne le pas faire. Si le supplice de la roue devait encore exister , ce serait pour les scélérats qui vendent leur patrie.

Législateurs, créez des lois qui puissent atteindre les dignitaires, et vous tarirez la source des désordres qui se commettent dans toutes les branches de l'administration.

Excepté le despotisme, tous les gouvernemens sont bons quand l'administration en est sage, éclairée; quand les chefs en sont vertueux, et travaillent sincèrement pour leur patrie; mais chaque espèce de gouvernement convient davantage à chaque période de la perfectibilité de l'homme.

Le gouvernement patriarcal est celui qui convient aux peuplades qui mènent la vie pastorale: l'esprit de con-

ciliation qui lui est propre, la douceur de ses mesures, la prudence, la réflexion qui doivent présider à ses entreprises, la modération des châtimens qu'il inflige, la simplicité de ses relations et de ses vues politiques, sont en parfait rapport avec le genre de vie, les habitudes, les mœurs, le caractère des petits peuples pasteurs. Comme les affaires s'y discutent, s'y décident en famille, chacun peut donner son avis et compter pour quelque chose. Mais les peuplades qui vivent de chasse, et qui par cela même sont guerrières, doivent avoir un gouvernement moins doux; la guerre exige une discipline et une sévérité presque incompatibles avec l'indulgence du gouvernement paternel; d'ailleurs, les hommes qui font habituellement la guerre ont le caractère violent, difficile à conduire, impétueux: des moyens répressifs sont nécessaires pour les gouverner. Aussi les peuples sauvages d'Amérique, qui font souvent la guerre, ont pour chefs des caciques, c'est-à-dire des capitaines qui les conduisent au combat, et qui ont la plus

grande influence dans les affaires politiques; alors leur gouvernement est en quelque sorte militaire; mais il est appuyé d'un conseil.

Le gouvernement républicain convient à l'état de barbarie; mais quand il est réduit à ses modes les plus simples, il convient à la population, au caractère libre et aux mœurs farouches des peuples barbares. L'élection des chefs qui doivent les conduire à la guerre ne doit pas exclure le conseil des vieillards ou des plus intelligens du pays : ce sont eux qui forment le sénat, et qui sont chargés de diriger l'administration, de rendre la justice, et de décider des affaires civiles et politiques. Mais si une nation barbare, gouvernée en république, devient très-nombreuse et occupe une vaste étendue de terrain, son gouvernement est forcé d'employer plus de ressorts et de se compliquer davantage.

Mais comme les lumières nécessaires au perfectionnement dont il a besoin lui manquent, ses opérations deviennent incertaines ou difficiles; alors il chancelle et sent la nécessité de changer de forme.

Un homme distingué et habile se présente, on lui offre ou il s'empare du souverain pouvoir, et le gouvernement devient monarchique. Ce gouvernement convient à la nation, parce que l'unité qu'il a en partage, la simplicité de ses moyens d'exécution, compensent la grande population et la vaste étendue du territoire qu'il embrasse : il est d'ailleurs conforme à l'état d'ignorance où sont les peuples qui sont sous sa dépendance, et ils ne pourraient vivre dans l'état républicain qu'autant qu'ils seraient plus éclairés. L'histoire vient à l'appui de cette théorie : elle nous apprend que la plupart des peuplades barbares étaient soumises à un état républicain, et que les peuples nombreux étaient gouvernés par des rois. La démocratie convient aux peuples qui sont dans un état voisin de la civilisation, parce qu'alors ils ont assez de courage, d'énergie et d'amour de la liberté pour secouer le joug d'un maître, et assez d'instruction, de lumières, pour substituer au gouvernement d'un seul, une constitution plus compliquée, plus

vaste; c'est l'époque aussi où un peuple a le plus de vertu, et où il peut soutenir ce grand caractère, ce sublime dévouement qui sont les appuis d'une république. La représentation nationale jouit alors de toute son autorité, parce que les citoyens qui la composent entendent et connaissent parfaitement bien les intérêts de leur patrie. Les républiques de la Grèce et de l'Italie furent à leur plus haut degré d'énergie à l'époque où les peuples de ces pays sortirent de la barbarie.

Les Spartiates, les Athéniens, les Thébains et les Romains en sont la preuve. Mais l'état monarchique devint la fin naturelle de leurs progrès vers la politesse; en effet le gouvernement d'un seul est celui qui convient davantage aux nations parvenues à l'état de civilisation : le propre d'une grande politesse est d'abattre cette fierté et d'adoucir ce caractère indépendant, cette austérité de mœurs, qui sont nécessaires au maintien des républiques.

Dans cet ordre de choses on sacrifie volontiers un peu de sa liberté pour

s'occuper plus librement de sa fortune. D'un autre côté l'organisation politique d'une nation a beaucoup de difficultés à vaincre à cause de la multitude des passions et des besoins qui naissent alors. La vaste machine du gouvernement ne peut se mouvoir qu'au moyen d'un grand nombre de ressorts : il embrasse ordinairement alors un territoire très-étendu, parce que les états s'agrandissent à mesure qu'ils font des progrès dans l'art de former des alliances et de gouverner. Il faut alors que l'unité dans le gouvernement et la simplicité dans ses moyens d'exécution compensent l'étendue des objets qu'il embrasse. Le gouvernement monarchique convient donc aux nations policées qui occupent une grande étendue de terrain.

Le despotisme ne convient à aucun peuple et à aucun période de la perfectibilité de l'homme : il est contraire à l'humanité et à la nature ; mais c'est néanmoins le gouvernement qui a le plus de rapport avec l'état de dépravation : l'apathie, l'ignorance, la

superstition , inséparables de cet état , favorisent le despotisme , lui donnent de la force , de la durée et de la stabilité. Aussi tous les peuples dépravés , c'est-à-dire indifférens envers leurs droits , sont soumis au pouvoir absolu.

Les gouvernemens changent comme les hommes , et les hommes changent comme les gouvernemens ; ils exercent les uns sur les autres une influence réciproque , aussi l'homme prend toutes sortes de formes : c'est un vrai Protée , il est à l'égard des grands événemens comme l'ombre qui suit le corps : son esprit , ses idées , son caractère en reçoivent l'impulsion et l'empreinte ; ils le trompent et l'instruisent , changent son état , ses vues , ses intérêts , ses affections. S'ils détruisent quelques-unes de ses espérances , ils lui en donnent d'autres , ils le chagrinent ou le consolent. Le génie des temps où il vit est un tourbillon qui l'emporte , l'entraîne , et lui prépare mille maux ou le bonheur. Il devient l'être de tous les temps , et attend de l'avenir le complément de sa destinée.



Sur quoi se fondent les philosophes qui prétendent que les hommes ont toujours été les mêmes ? ils ont continuellement changé. Leurs penchans, en prenant diverses formes, leur ont toujours laissé la même disposition pour le mal, mais il s'en faut beaucoup que ses inclinations aient toujours été dirigées vers les mêmes objets. Toute la méchanceté de l'homme sauvage consiste à opprimer les femmes, à honorer des dieux cruels, à écorcher, brûler ses ennemis ; celle de l'homme barbare consiste dans la brutalité de ses mœurs, dans son attachement pour des usages nuisibles, dans la superstition et le fanatisme ; celle de l'homme moitié civilisé et moitié barbare, consiste dans un orgueil excessif, dans le souverain mépris qu'il témoigne à ceux qui n'ont pas ses avantages politiques, et dans les mauvais traitemens qu'il leur fait éprouver. Celle de l'homme civilisé consiste dans la ruse, l'astuce, l'ambition, la cupidité, l'amour effréné du plaisir et dans l'égoïsme ; et dans l'état de dépravation, l'homme est méchant

par ignorance , par bassesse et par jalousie.

Mais les hommes ont des vices communs à tous les périodes de leur perfectibilité. Dans tous , l'intérêt , l'amour propre , la haine , la vengeance leur font commettre les mêmes crimes. Les passions désordonnées sont l'appanage de la plupart des hommes , et la vertu n'est malheureusement réservée qu'à un très-petit nombre.

La somme du mal moral , dans l'humanité , l'emporte de beaucoup sur celle du bien , parce que le mauvais principe est dans une activité continue , au lieu que le bon se repose très-souvent , à cause des sacrifices qu'il exige. Malgré les efforts qu'il comporte dans son exercice , il n'est point entièrement généreux ; la pitié même , qui est si naturelle à l'homme , n'a pas cet avantage.

Des rêveurs de l'antique école , qui n'ont étudié l'homme que dans des livres ascétiques , prétendent que nos vertus peuvent être désintéressées. Qu'ils y songent bien , si jamais ils ont éprouvé

de la compassion pour quelques malheureux , si jamais ils ont soulagé leur misère , ils ont agi d'abord pour eux-mêmes , ils ont adouci cet état de souffrance nommé compassion , car la compassion est une sorte de douleur ; et comme c'est se procurer un bien que de se débarrasser d'un mal , il s'ensuit que l'homme n'exerce aucun acte de vertu sans se faire du bien le premier.

Voici la grande difficulté vaincue , le nœud gordien est coupé , le premier mobile des actions humaines est découvert ; tous les philosophes qui ont bien saisi le moral de l'homme se sont accordés sur la cause première de ses vertus , l'intérêt , bien entendu. L'essentiel était de prouver cette vérité d'une manière claire et décisive.

Mais quel serait l'état où l'homme serait le plus heureux et le meilleur ? Ce serait celui où il aurait d'assez bonnes lois pour n'être pas tyrannisé , assez de lumières pour n'être ni barbare , ni fanatique , assez de courage pour n'être pas vaincu par ses voisins ,

et assez de mœurs pour éviter les désordres et les excès qui ruinent ordinairement tous les gouvernemens. Ces quatre conditions exigent une nation naissante, vivant sous un climat tempéré, formée par un législateur habile et profond, des capitaines bons citoyens, une organisation politique fondée sur les principes du droit naturel, de l'équité et de la raison; des magistrats vertueux.

---

## CHAPITRE V.

*De l'Homme, considéré dans l'état de civilisation.*

LA lumière paraît dans tout son éclat lorsque son centre est parvenu au terme de sa hauteur; nous sommes au grand jour, nous allons voir l'homme embrassant la nature entière par ses recherches, l'immensité des mers par ses courses, les deux hémisphères par ses besoins; nous le verrons enrichir l'un, étonner l'autre, et remplir l'univers de ses travaux et de ses exploits. Une époque à jamais mémorable fut celle où l'homme acquit le moyen de devenir l'habitant de tous les pays, le possesseur de toutes les productions du globe, le maître des glaces du nord et des régions brûlantes du midi. Tous les peuples purent s'entendre, se communiquer leurs sciences, leurs arts, leur industrie. Le luxe, les besoins nombreux qu'il enfante, nécessita la fré-

121  
quence des relations. L'amour du gain,  
le plaisir, le penchant aux voya-  
ges, établirent des communications  
parmi des peuples qui, jusque-là,  
d'usages, de mœurs, de langues, se  
raïssaient pour toujours séparés. Les  
nations depuis long-temps enve-  
lées dans la fange de la superstition, de  
barbarie et de l'ignorance, se levèrent  
tout-à-coup, et parurent avec leurs  
talens, le courage, le genre humain  
en un mot ; la terre entière chan-  
gea de face.

La découverte de l'Amérique et la  
route des Indes orientales ont eu la  
plus grande influence sur la civilisation  
de l'Europe. Raynal a senti cette im-  
portante vérité ; mais deux autres causes  
ont contribué à cette grande révolu-  
tion, la découverte de l'imprimerie et la  
réforme de Calvin. Je vais exposer mes  
propres idées sur les avantages que les  
sciences et les arts tirèrent des rapports  
fréquens que les Européens eurent avec  
les trois autres parties du monde. La  
perfection de la marine a été la pre-  
mière source de la supériorité

opé a prise sur l'Afrique , l'Asie et  
 Amérique : la construction de ses  
 vaisseaux exigea des connaissances en  
 mécanique , en mathématique : l'usage  
 de la boussole avait déjà donné des  
 idées très-ingénieuses sur la physique ,  
 l'aimant et l'électricité. Lorsqu'on fat  
 a pleine mer , on observa les cou-  
 rants , les flux et les reflux , les émi-  
 grations des oiseaux , les trombes d'eau ,  
 la nature des plantes marines , et celle  
 des montagnes de corail , la direction  
 des vents ; on acquit de nouvelles con-  
 naissances en physique. Mais lorsque  
 les flottes furent arrivées au but de  
 leur destination , on vit des hommes  
 nouveaux , on observa leurs mœurs ,  
 leurs usages , leurs habitudes , leurs be-  
 soins , l'état de leur industrie ; les phi-  
 losophes firent mille réflexions neuves  
 sur ces hordes vagabondes ; des ani-  
 maux d'une structure et d'un instinct  
 particuliers fixèrent l'attention des na-  
 turalistes ; ils furent étudiés avec soin  
 et classés avec méthode. La botanique  
 acquit considérablement l'étendue de  
 ses connaissances ; des milliers de plantes

quence des relations. L'amour du gain, le plaisir, le penchant pour les voyages, établirent des rapports réitérés parmi des peuples que des différences d'usages, de mœurs, de religions, paraissaient pour toujours séparer. Des nations depuis long - temps ensevelies dans la fange de la superstition, de la barbarie et de l'ignorance, en sortirent tout-à-coup, et parurent avec éclat; les talens, le courage, le génie prirent un nouvel essor; la terre entière changea de face.

La découverte de l'Amérique et de la route des Indes orientales a eu la plus grande influence sur la civilisation de l'Europe. Raynal a senti cette importante vérité; mais deux autres causes ont contribué à cette grande révolution, la découverte de l'imprimerie et la réforme de Calvin. Je vais exposer mes propres idées sur les avantages que les sciences et les arts tirèrent des rapports fréquens que les Européens eurent avec les trois autres parties du monde. La perfection de la marine a été la première source de la supériorité que l'Eu-



rope a prise sur l'Afrique , l'Asie et l'Amérique : la construction de ses vaisseaux exigea des connaissances en mécanique , en mathématique : l'usage de la boussole avait déjà donné des idées très-ingénieuses sur la physique , l'aimant et l'électricité. Lorsqu'on fût en pleine mer , on observa les courans , les flux et les reflux , les émigrations des oiseaux , les trombes d'eau , la nature des plantes marines , et celle des montagnes de corail , la direction des vents ; on acquit de nouvelles connaissances en physique. Mais lorsque les flottes furent arrivées au but de leur destination , on vit des hommes nouveaux , on observa leurs mœurs , leurs usages , leurs habitudes , leurs besoins , l'état de leur industrie ; les philosophes firent mille réflexions neuves sur ces hordes vagabondes ; des animaux d'une structure et d'un instinct particuliers fixèrent l'attention des naturalistes ; ils furent étudiés avec soin et classés avec méthode. La botanique accrut considérablement l'étendue de ses domaines ; des milliers de plantes

étrangères vinrent augmenter ses trésors ; la terre, creusée dans toutes ses profondeurs , vit sortir de ses entrailles des métaux précieux et d'autres inconnus ; les traces d'un bouleversement antique furent observées ; la véritable forme de la terre fut reconnue ; les points des longitudes et des latitudes furent tracés ; le cours des astres fut saisi dans tous ses passages , et la nature approfondie dans tous ses secrets. A cette époque seulement la géographie forma une science ; la minéralogie, la géologie furent créées ; l'astronomie sortit de sa longue enfance , et la physique , qui depuis si long-temps marchait d'un pas indécis et incertain , s'éleva jusqu'aux cieux , et enfanta la chimie.

Le nombre des impressions que l'homme reçoit est en raison du nombre des objets qui tombent sous ses sens ; l'étendue de ses connaissances, de ses talens, suit celle de la série des choses perçues : sa perfectibilité dut faire des progrès rapides quand le champ de ses études fut considérablement augmenté. Les prodiges de l'entendement humain

durent paraître dans tout leur éclat lors du complément de la civilisation de l'Europe , qu'une longue suite de siècles avait mûrie.

L'histoire des sciences et des arts ne peut rien offrir de plus étonnant et de plus merveilleux que les découvertes des modernes. Pour l'invention ils l'emportent infiniment sur les anciens : la politesse de ces derniers fut très-imparfaite en comparaison de la leur. A d'excellentes institutions, les anciens joignirent une superstition grossière, des usages absurdes, inhumains, des mœurs féroces; leur théogonie, également sotte et atroce, rendit sacrée l'effusion du sang humain, et fit adorer des vices révoltans dans des dieux dont la folie fut l'unique mère. Les autres nations, méprisées comme barbares, furent traitées comme criminelles; les prisonniers de guerre furent réduits à l'esclavage, ou exterminés; à Rome, les pères eurent un pouvoir absolu sur leurs enfans, et en abusèrent trop souvent. Les combats des athlètes furent cruels, et ceux des gladiateurs atroces.

Les Romains eurent souvent l'infamie de défier des tyrans exécrables et immondes : la plupart des actes de leur religion furent un mélange de cruauté et de superstition grossière. L'histoire ancienne est farcie de fables , de contes absurdes et de mensonges impudens.... la douceur des mœurs est la plus grande preuve de la vraie politesse. Ainsi les modernes sont plus civilisés que les anciens , parce que leur culte , leurs usages , leurs préjugés , n'ont en eux-mêmes rien d'inhumain.

Les anciens l'ont emporté sur eux pour quelques beaux arts : la sculpture , l'architecture et l'éloquence paraissent être les seuls. Mais il est une supériorité qui dépend des avantages des lieux ; les monumens des Grecs durent sans doute la leur à la magnificence des sites et à la beauté des marbres. Leur histoire , quoique dépourvue de critique , est préférable à la nôtre. Le propre des républiques est de présenter des caractères fortement prononcés , des événemens dramatiques et des actions extraordinaires. Malgré tous les éloges

qu'on a donnés à Homère, à Virgile, à Pindare, etc., nos poètes modernes ne leur sont point inférieurs. Quant à leur peinture, tout annonce qu'elle fut bien au-dessous de la nôtre.

Les sciences et les arts les plus difficiles à perfectionner, ont fait les progrès les plus lents. Les inventions qui ont exigé le plus de patience, de génie et d'application ont été réservées aux modernes. Cependant les anciens ont senti des vérités de la plus haute importance en astronomie et en physique céleste; les philosophes de nos jours n'en ont fait que de justes applications. Les disciples les plus instruits de Pythagore admettaient que la terre tournait, et que le soleil était immobile. L'amour de la matière, les atômes de Démocrite, qui tendaient sans cesse à se réunir, furent les premières notions sur ces phénomènes, qu'on a depuis nommés attraction. Descartes renouvela le même système, mais il fut réservé à Newton d'en faire l'agent des mouvemens planétaires. Néanmoins les sciences naturelles firent si peu de progrès

dans l'antiquité , qu'elles paraissent presque toutes de création moderne. La mécanique est une de celles qui doivent faire exception ; comme elle s'applique à tous les arts utiles, elle devint, dès l'origine , un objet de la première nécessité pour tous les peuples. Ce fut avec des machines qu'on attaqua les places, qu'on fit les sièges , qu'on éleva les monumens , et qu'on lança des pierres sur les assiégeans. On sait à quel degré de perfection Archimède porta cette science : l'hydrostatique fut entièrement créée par lui.

Si les anciens furent très-inférieurs aux modernes pour les sciences physiques, ils le furent encore davantage pour les détails de l'industrie et pour les instrumens employés dans les arts. Quoiqu'ils connussent l'usage du verre, ils ne savaient point construire des instrumens d'optique. Ainsi leurs recherches ne pouvaient s'étendre jusqu'aux objets infiniment éloignés ou infiniment petits ; ils ne savaient point corriger les vices de la vue. Leurs étoffes étaient en petit nombre , et ils ignoraient les moyens

de varier leurs couleurs et leurs tissus. S'ils connaissaient l'usage des voiles, ils en tiraient fort peu de parti, puisqu'ils ne faisaient marcher leurs vaisseaux de guerre qu'à force de rames. On sait qu'ils ne connurent que fort tard le produit des vers à soie. La fonderie, la métallurgie, l'orfèvrerie furent des arts peu avancés chez les anciens. La fabrication du coton fut nulle ou très-peu de chose chez eux. Leurs habits étaient presque tous de lin ou de laine. La porcelaine, le papier, le métier à bas, la plupart des machines qui servent à la fabrication, sont d'invention moderne. L'agriculture était peu avancée en Grèce, et sur-tout en Italie. Rome faisait venir les bleds qui servaient à sa consommation, de la Sicile et de l'Égypte. Les sciences chirurgicales, telles que l'anatomie, la physiologie, la médecine opératoire étaient dans l'enfance. Les modernes ont une foule d'instrumens d'une construction ingénieuse, que les anciens n'avaient pas. Au reste, l'imprimerie et le perfectionnement de la navigation suffiraient

seuls pour mettre une grande distance entre les uns et les autres. Presque toutes les sciences des anciens furent spéculatives; étrangers à l'observation, ils soumettaient tout au raisonnement : aussi leurs productions sont plus fécondes en erreurs qu'en vérités.

C'est assez sur ce sujet; je vais maintenant m'occuper de l'influence que la révolution française a exercée sur l'Europe et sur l'Amérique. La sagacité des animaux s'accorde avec la raison des hommes pour reconnaître les grands avantages de la liberté; excepté quelques espèces que l'homme a subjuguées, et qui, dans l'origine, ont eu avec lui des lieux communs d'habitation, toutes l'ont en partage, et meurent quand elles en sont privées. L'homme isolé en jouit, l'homme sauvage en fait son bonheur, l'homme civilisé doit en jouir encore; l'homme dépravé, seul, doit être esclave.

Mais quand l'ordre social est compliqué, la liberté doit être limitée et soumise aux lois, car elle dégénérerait en anarchie. Chaque chose a ses abus,



et la liberté est une de celles dont on abuse le plus facilement. C'est pour cette raison que les moyens d'exécution de la révolution française furent affreux. La nation , au lieu de jouir des bienfaits de la réforme , n'en ressentit que les inconvéniens ; des scélérats s'emparèrent du souverain pouvoir , et puis élevèrent leur fortune sur des monceaux de cadavres. Cependant cette puissante impulsion donnée à un grand peuple entraîna tout dans sa course ; son mouvement , tel que celui d'un tourbillon immense , fut briser la masse de toutes les forces de l'Europe , comme un fleuve impétueux qui se gonfle , s'étend , déborde ; elle renversa tout ce qui fit obstacle à ses efforts , et porta d'un bout du globe à l'autre ses maximes et ses lois. Jamais révolution n'eut des projets aussi vastes , des suites aussi désastreuses , des résultats aussi universels : elle ébranla une partie du monde , lui donna des chaînes en lui promettant la liberté. L'anéantissement des monastères , l'abolition des droits féodaux et de la dîme , la tolérance

religieuse, la propagation des principes libéraux, la connaissance du droit naturel, les progrès de l'agriculture, des arts utiles, de l'industrie, l'aisance des habitans des campagnes, furent ses bienfaits. L'anarchie, les maux qu'elle entraîne, l'élévation des intrigans et des scélérats, qui en est la suite; des guerres longues et ruineuses, les atteintes portées aux mœurs, la démoralisation des armées, l'inquiétude de tous les esprits, le pouvoir absolu d'un seul, furent ses inconvéniens.

Avant cette époque trop célèbre, la France avait déjà eu la gloire de donner son costume, ses manières, sa politesse, son langage à l'Europe. L'empire paisible que lui avait donné l'élégance de ses mœurs l'avait rendue le centre du goût et des arts européens. Partout on imitait sa manière de vivre, on estimait ses ouvrages, on aimait ses usages; l'admiration, l'amitié l'attachaient, par leurs doux liens, aux peuples qui l'entouraient; son ascendant était chéri. L'ambition monstrueuse d'un aventurier a changé cet

amour en haine. Toutes les révolutions politiques n'eurent pas pour but la liberté, mais elle leur servit toujours de prétexte. Les hommes de bonne foi travaillèrent pour elle, les ambitieux se servirent de son nom pour parvenir à leurs fins. Leur charlatanisme les fait ordinairement réussir ; ils ont continuellement le mot patrie dans la bouche, et l'oppression est dans leur cœur. Quelques révolutions sont marquées par le fanatisme religieux, d'autres , par le fanatisme républicain ; d'autres par la férocité militaire ; mais toutes sont alimentées par des hommes avides, qui n'ont pour but que leur fortune et le rang suprême.

Les moteurs de la révolution française furent des hommes aussi inconséquens dans leur conduite que pervers dans leurs maximes. En immolant le chef de l'État , ils donnèrent un exemple affreux, qui ouvrit la porte à tous les crimes ; les dissensions , déjà au comble , reçurent un mouvement encore plus rapide. Lorsque la nation n'eut plus de point de ralliement, le

vide immense que laissa l'abolition des autorités du royaume ouvrit la route aux horreurs de l'anarchie : en détruisant la morale publique, ils avaient fait de l'incrédulité une maxime politique qui mit toutes les consciences à l'aise, et autorisa tous les genres de crimes et d'atrocités. En confiant à quelques-uns d'entre eux un pouvoir trop étendu, ils firent une bévue qui leur fut fatale : ceux-ci s'en servirent pour les sacrifier. Enfin la faute qui causa leur ruine entière, fut celle qui consista à laisser trop long-temps les mêmes généraux à la tête des armées. Les Français ne peuvent se vanter d'avoir fait la révolution par amour de la liberté : ils s'en virent adroitement privés, et n'en furent pas indignés. L'éclat de quelques victoires leur tint lieu de tout.

Quand un peuple passe de la monarchie à l'état républicain, la guerre devient son premier ressort. Il est rare qu'un roi détrôné n'intéresse pas les peuples voisins à sa cause, et qu'il ne cherche pas à se rétablir par leur se-

cours. Alors la nation, devenue démocrate, court aux armes pour maintenir son gouvernement. L'enthousiasme qui règne alors, l'impulsion donnée à tous les citoyens qui croient compter pour quelque chose dans l'état, les disposent à se battre pour conserver leur importance. D'ailleurs le propre des innovations est de donner une grande activité aux peuples ; elles les stimulent puissamment par les secousses violentes qu'elles leur donnent, et mettent en jeu toutes leurs passions. Alors le militaire devient l'objet principal de leurs vœux, et les conquêtes le but de tous leurs efforts. L'estime illimitée qu'on accorde à ceux qui embrassent cette profession, leur donne bientôt une supériorité marquée sur les autres classes de la société : ils les tyrannisent. C'est alors qu'une nation acquiert des dispositions à la férocité, parce que la moitié de sa population est composée de soldats.

C'est par ses principes révolutionnaires et par l'état de guerre où la France a forcé l'Europe de rester pendant vingt

ans, qu'elle a particulièrement exercé son influence sur elle. En faisant la conquête d'une partie, elle a changé ses préjugés, dépravé ses mœurs, altéré ses usages, et modifié la forme de ses gouvernemens ; en forçant l'autre à rester continuellement dans un état défensif, elle y a fait naître les mêmes abus qui existaient chez elle, abus qui tiennent à l'influence d'un système militaire trop étendu. Malgré l'oppression sous laquelle existaient les peuples conquis, les idées libérales y ont germé, la philosophie française y a jeté de profondes racines, l'impulsion qu'elle leur a donnée leur a appris à discuter leurs droits, à retrancher de leurs institutions civiles des usages pernicioeux, à réformer leur législation. Les changemens civils et politiques qu'elle y a opérés en préparent encore pour l'avenir.

Immédiatement après la révolution, les mœurs françaises changèrent entièrement. Le luxe, qui, auparavant, était le partage exclusif des nobles, du haut clergé et des financiers, se répan-

dit dans presque toutes les conditions. Chez tous les gens aisés, les draps fins prirent la place d'étoffes grossières ; la beauté des maisons, la propreté des appartemens, l'élégance des meubles devinrent générales ; chacun prétendit aux manières polies, et voulut donner de l'éducation à ses enfans ; les événemens politiques devinrent familiers au peuple : toute la société changea de face, une génération nouvelle fut formée. Mais cette politesse fut trop précocce, le temps nécessaire pour la perfectionner lui manqua, elle ne représenta même qu'un spectacle singulier et grotesque. Beaucoup d'individus, que les circonstances avaient enrichis, réunirent à l'éclat de l'opulence les dehors repoussans de la grossièreté. A ces formes peu agréables, se joignit l'esprit d'agiotage et de trafic ; le parvenu, né indigent, ne perdit point entièrement ses anciennes habitudes ; il montra dans toutes ses affaires cette cupidité qui avait été la première source de ses richesses : peu délicat sur le choix des moyens capables d'augmenter ses fonds,

il ne manqua jamais l'occasion d'écorcher et de ruiner des familles honnêtes, en prétendant leur être utile.

Chose digne de remarque, et qui prouve combien les hommes sont en contradiction avec eux-mêmes, ce fut à l'époque où on abolit les supplices de la roue, de la corde, du feu, comme trop cruels, qu'on fit assommer des milliers d'hommes dans les prisons, qu'on fit brûler des prêtres, et qu'on hacha par morceaux des personnes dont tout le crime était de n'avoir pas l'opinion du temps. Tandis que la raison travaillait pour l'avenir, le fanatisme révolutionnaire rendait le présent à jamais mémorable par des atrocités révoltantes.

Les passions humaines seront toujours inconséquentes : depuis trois siècles on parle, en France, d'intolérance religieuse, et à cette époque on rendait une foule de citoyens victimes de l'intolérance politique.

Mais quelles que soient les causes qui la retardent ou qui la produisent, la politesse des peuples a trois périodes :



Le premier est celui qui suit immédiatement l'état de barbarie ; les particuliers très-riches et les grands l'ont seuls en partage ; il suppose les progrès de quelques beaux-arts , de l'industrie et la connaissance des bienséances. Le second est celui où une nation a une langue perfectionnée , des lois raisonnables , de bons ouvrages , des théâtres d'un bon goût. Le troisième est celui où la pureté du langage , l'affabilité , l'aisance dans les manières , le sentiment des convenances , les commodités de la vie sont aussi communes dans les classes moyennes que dans les hautes conditions de la société.

Ce degré éminent de civilisation que la révolution a fait naître en France s'est propagé dans la plus grande partie de l'Europe. Ses peuples adoptent les moyens de salubrité publique que la chimie a découverts : des mesures de propreté deviennent universelles ; des fabriques se multiplient , des machines ingénieuses pour filer la laine , le coton , sont mises en usage partout ; la forme des habits devient élégante et

commode ; l'or et l'argent prennent mille formes plus agréables les unes que les autres sous le marteau de l'orfèvre ; l'agriculture acquiert tous les jours plus de ressources ; la manière de construire les maisons et de percer les rues des villes est devenue plus saine et plus agréable ; les bâtimens publics se font remarquer par leur richesse et leur magnificence , et les équipages sont plus légers et plus commodes qu'ils n'avaient jamais été ; partout la police est éclairée et active. L'application de la chimie aux arts utiles, l'usage du café devenu général, les progrès des sciences naturelles ont aussi beaucoup contribué au changement des habitudes et des mœurs européennes. Le goût du plaisir naît avec le développement des passions et de l'esprit, les préjugés influencent le cœur, et celui-ci, à son tour, influence la conduite. Les Français, en propageant leur licence, leur adresse, leur philosophisme, leur avidité, ont perverti en partie les mœurs européennes ; le pillage et les excès de leurs armées, les rapines de leurs généraux

ont donné des exemples que la fragilité humaine n'est que trop disposée à imiter. Cependant tous les peuples de l'Europe n'ont pas également participé à cette corruption, parce que tous ne sont pas disposés à recevoir les mêmes impressions et à suivre les mêmes principes.

Mais la politique de Machiavel, qui paraissait particulièrement avoir son asile en Italie, s'est répandue dans toute l'Europe, depuis la révolution française. Un soldat, que des victoires avaient rendu célèbre, et que des atrocités ont rendu exécrable, n'a que trop propagé ses principes désastreux. Ennemi implacable de la raison, de la justice et de l'humanité, il a donné pendant quinze ans, à l'Europe entière, le scandale des excès les plus révoltans : depuis l'Océan jusqu'aux régions glacées du nord, est-il une ville qui n'ait été inquiétée par ses féroces soldats ? est-il une rivière qu'ils n'aient souillée par leurs cadavres, et des campagnes qu'ils n'aient dépeuplées par leurs ravages ? Que de ponts rompus par ses

ordres , que de murailles détruites , que de monumens anéantis ! Partout les feux qu'il a fait allumer ont laissé leurs traces désastreuses ; des poutres à moitié brûlées , des pierres et des marbres rembrunis par la flamme , des toits renversés , des colonnes à moitié penchées , des monceaux de décombres , des statues mutilées , des temples abattus , attestent son passage. L'Espagnol frémit encore de rage en voyant l'état de ses campagnes ; le paysan du Danube pleure la perte de sa chaumière , et l'habitant de Moscow jette un cri de douleur en contemplant les ruines de sa cité. Combien de mères maudissent la mémoire de ce tyran ! Quelles sont les familles qu'il n'a pas décimées ? Le Nil , le Pô , le Guadalquivir , le Tage , le Rhin , la Seine roulent encore dans leurs flots les ossemens de ceux qu'il sacrifia inutilement dans les combats. Les mânes irritées de quatre millions d'hommes errent encore sur les sables où leurs corps furent ensevelis. En vain la fumée des villes incendiées s'est élevée cent fois jusqu'aux nuages

pour provoquer la vengeance du ciel contre lui , les ruisseaux de sang européen qui ont pénétré jusque dans l'enfer , n'en ont pas fait sortir les furies pour le dévorer. Malheur à quiconque voudra suivre son exemple ! Qu'il devienne l'objet du mépris et de l'exécration de tous les siècles futurs ! Puisse la terre l'engloutir dans ses gouffres , et les rochers se détacher des montagnes pour l'écraser ! Puisse la foudre le mettre en poussière , et les tigres sortir de leurs antres pour le mettre en lambeaux ! Puissent les aigles et les vautours déchirer ses entrailles ! Les peuples seront-ils toujours traités comme de vils troupeaux , et ne se garantiront-ils jamais des insinuations perfides de quelques ambitieux ! Buonaparte réunissait dans sa personne toutes les ruses d'un caractère faux , tous les ressentimens d'un cœur implacable , toutes les cruautés d'une âme féroce. Il a méconnu la foi des traités les plus solennels , il a violé dans tous ses articles le pacte sacré qu'il avait formé avec les Français , il a rompu les liens respec-

tables des alliances qu'il avait formées avec ses voisins ; la ruse , la violence , le mensonge , la perfidie ont été les ressources ordinaires de son infame politique : il n'a établi les bases de son trône que sur des tas de morts et de mourans. Trop heureuse si la France pouvait oublier les maux qu'il lui a causés !

La révolution française a changé l'état religieux , civil , politique et militaire de la plus grande partie de l'Europe. Déjà ses gouvernemens sont modifiés , la religion et ses ministres n'ont plus sur les esprits le même ascendant qu'autrefois , le nombre de ses troupes est devenu si considérable , que des royaumes entiers ne paraissent être qu'un camp ; elle doit s'attendre aux plus grands malheurs si elle n'obvie promptement aux inconvéniens inséparables d'un pareil système militaire. Je sais que la guerre est inévitable , surtout entre des nations voisines ; mais la faire avec un million d'hommes , c'est aimer ses propres maux , et conspirer contre l'humanité. Les impôts devien-

nent excessifs dans un état qui a beaucoup de militaires à sa charge, et ses mesures deviennent arbitraires et violentes. L'Histoire ancienne ne nous présente qu'un peuple qui eut exclusivement la guerre pour objet, et cependant ses armées furent peu nombreuses en comparaison de celles qu'on met sur pied de nos jours. A présent, les guerres doivent être longues, opiniâtres et désastreuses, parce que tous les peuples de l'Europe ont des lumières; ils ont à-peu-près le même courage, les mêmes moyens d'attaque et de défense; tous savent user d'une tactique savante et profonde, et former de puissantes coalitions. Un plan de conquête doit nécessairement échouer contre eux; aussi celles de la France n'ont été qu'éphémères. La domination française a fait beaucoup de mal et beaucoup de bien à la plupart des peuples de l'Europe; si elle a altéré leurs mœurs, d'un côté, elle les a améliorées de l'autre: en leur donnant les vices qui dépendent des progrès du luxe et de la multitude des besoins, elle les a soustraits aux vio-

lences qui résultent de préjugés dangereux. Les erreurs nécessaires sont celles dont l'abus ne peut avoir de résultats nuisibles.

L'Espagne tirera un jour quelque fruit de l'influence que les Français ont exercée sur elle. Le fanatisme, la superstition, qui paraissent lui être naturels, seront enfin adoucis par les progrès de la raison. La législation française a aussi exercé sa bienfaisance envers l'Italie ; les assassinats n'y sont plus aussi fréquens, et les coupables ne trouvent plus dans les temples un refuge contre les poursuites de la justice.

Le temps, les grands événemens politiques agissent sur les peuples comme le marteau et l'enclume sur l'acier ; ils les façonnent, les forment et les polissent. Mais des nations très-civilisées peuvent encore être barbares sous quelques rapports. Il y a la politesse de l'esprit, celle des manières, celle qui résulte du sentiment des convenances, et enfin celle des mœurs : on peut avoir les trois premières sans avoir la dernière. De toutes les nations du monde,



la française est une des plus polies, et néanmoins ses mœurs portent l'empreinte de la violence et de la brutalité : cela tient sans doute à la nature de la révolution qu'elle a éprouvée , et des guerres continuelles qu'elle a eu à soutenir ; ce qui prouve que si elle a fait des progrès d'un côté , elle a rétrogradé de l'autre. Le système militaire actuel de l'Europe est incompatible avec le complément de la civilisation auquel elle est destinée. On croit communément que les sciences , les beaux-arts , la littérature sont les causes principales de la civilisation des peuples : ils y contribuent sans doute ; mais l'industrie , les arts mécaniques , le commerce y contribuent encore davantage. Celui qui fit faire un pas à l'agriculture , celui qui inventa la boussole , celui qui construisit des instrumens d'optique , celui enfin qui fut assez intrépide pour faire le premier un voyage de six mille lieues en mer , ces hommes contribuèrent plus que les savans à la civilisation des peuples. Ce fut aux voyages des philosophes anciens , que la Grèce , la

Sicile , une partie de l'Italie durent leurs lois , leurs lumières et leur liberté. C'est encore aux voyages des modernes que l'Europe a dû une partie de sa civilisation. Les sciences, les arts libéraux ne sont pas à la portée de tout le monde , et ne peuvent polir qu'un petit nombre d'individus , au lieu que les arts utiles , les détails de l'industrie ont une influence avantageuse sur toute la société. Le corps social eut déjà beaucoup de consistance quand on sut faire une hache , une bêche , une charrue , une scie. Amis de l'humanité , voulez-vous donner aux peuples sauvages les moyens de se polir , ne leur envoyez pas des philosophes , des poètes , des musiciens , des orateurs , mais apprenez-leur à défricher un champ , à construire une maison salubre et commode , à élever des fossés autour d'une métairie , à y planter des arbres. Instruisez-les sur la construction d'un bateau , sur la manière d'entourer un jardin de murs ; apprenez-leur à nourrir des bestiaux , à croiser leurs races , à filer la laine et en faire des tissus.

Les premiers peuples civilisés furent commerçans et navigateurs, témoin les Phéniciens. Dans l'origine, toutes les nations de la terre ont été errantes, ainsi que la plupart de leurs noms paraissent l'annoncer : ainsi elles ont dû rester long-temps sauvages, parce que la vie sédentaire est indispensable au perfectionnement de toute association. Maintenant les peuples vagabonds de l'Asie sont encore les moins civilisés. Tout ce qui peut s'opposer parmi les hommes à la fréquence de leurs rencontres, devient un obstacle aux progrès de leurs sociétés. Ainsi les montagnes, les lacs, les forêts, les déserts furent autant de barrières qui arrêterent les progrès de la civilisation ; mais les pays de plaines lui furent plus favorables, et c'est-là sur-tout qu'elle établit sa demeure.

La politesse est venue, en Europe, d'un grand nombre de sources ; la Grèce dut particulièrement la sienne à l'Égypte, à l'Asie mineure, à la fertilité de son sol, au grand nombre d'esprits supérieurs qu'elle produisit, à l'excel-

lence de ses institutions ; ses colonies portèrent ses sciences , ses arts , sa littérature dans les pays où elles s'établirent ; la Sicile et une partie de l'Italie furent bientôt éclairés. Néanmoins , les Romains restèrent longtemps barbares : la férocité naturelle de leur caractère leur fit rejeter tout ce qui tendait à l'adoucir. Mais la conquête de la Grèce fut la véritable époque de leur civilisation , qui n'est pas à comparer avec celle des modernes. Les vainqueurs , en donnant des lois , reçurent des leçons , et en commandant aux vaincus , ils obéirent à leur goût.

Lorsque le despotisme , la superstition , l'établissement des barbares eurent ramené l'Italie à la grossièreté des premiers âges , l'Europe resta pendant dix siècles dans un état d'ignorance absolue. Après cette époque , les premiers rayons de la civilisation parurent. Déjà une impulsion générale avait été donnée aux peuples européens pour les diriger vers ce but. Après deux siècles d'efforts ils furent tous civilisés , excepté ceux du septentrion. Alors le

commerce , les sciences , les arts , la littérature en firent une vaste république. Ils ont tous suivi la même progression dans la marche de leurs connaissances , et à l'avenir ils avanceront ou rétrograderont ensemble. C'est pour cette raison que l'Europe a conservé un certain équilibre pendant seize cents ans. Ses peuples étant continuellement au niveau les uns des autres , soit dans l'état de barbarie , soit dans l'état de civilisation , aucun d'eux n'a pu prendre une supériorité marquée sur ses voisins. Partout où on a les mêmes ressources , on peut déjouer les mêmes projets. On a dit que la perfectibilité de l'homme était indéfinie , on s'est trompé si on l'a considérée individuellement : on a eu raison si on n'a considéré que son espèce. La quantité des idées et des connaissances qu'un homme isolément pris peut réunir est très-limitée ; celle que peut associer l'espèce humaine ne l'est pas , parce que sa durée n'a point de terme fixé par la nature.

L'esprit humain , dans ses découvertes , n'a point marché d'un pas uni-

forme. Semblable à ces éclairs qui, après avoir long-temps séjourné dans la nue, parcourent en une seconde la vaste étendue de la voûte des cieux ; à des intervalles très-longes d'inaction il a fait succéder des courses rapides. Quoi qu'il en soit de la perfectibilité de l'homme , il n'a pas encore existé de peuple qui ait porté dans le même temps tous les genres de connaissances au plus haut degré de perfection. Chaque siècle a des talens, des productions, des chef-d'œuvres d'une nature particulière : les mêmes époques n'ont pas vu fleurir les poètes , les orateurs , les philosophes et les mathématiciens. Le génie, ce dieu dont la bouche renferme également le bien et le mal , est forcé de se borner à certaines choses pour y exceller. D'ailleurs , il est des arts et des sciences qui tiennent aux mœurs , aux usages des temps où ils furent cultivés. Dans les siècles de galanterie, on ne vit que des poètes , des troubadours , des romanciers ; quand la religion fut dans sa force , on s'occupa de théologie partout ; des chants héroïques

consacrèrent les temps marqués par des victoires; chez un peuple entièrement marchand, on voit beaucoup de chimistes, de mécaniciens, et les mathématiques sont en grand honneur chez une nation guerrière.

Toutes les productions littéraires d'un siècle portent l'empreinte de ses idées prédominantes. Les changemens qui s'opèrent dans les gouvernemens viennent encore donner une nouvelle tournure aux esprits. Les sciences et les arts que les peuples cultivent dépendent donc immédiatement de leurs mœurs, de leurs habitudes et de leurs usages. Le climat eut aussi part à la nature des productions humaines; c'est dans les pays chauds que les sciences contemplatives ont pris naissance : la théologie fut presque l'unique science des premiers Indiens; l'Arabie, la Judée, la Perse, la Grèce même, furent très-fécondes en idées contemplatives. Mais les sciences physiques ont été réservées au nord : si toutes n'y ont pas pris naissance, toutes y ont été perfectionnées. Le septentrion a été la patrie de l'astro-

nomie moderne, l'Allemagne a été le berceau de la chimie et de la plupart des instrumens de physique; l'histoire naturelle a été perfectionnée en Suède.

Le jugement a d'autant plus d'activité, que l'imagination en a moins; l'une de ces facultés se fortifie aux dépens de l'autre. Un beau poëme vous frappe d'abord, il excite votre admiration : le choix des expressions, l'harmonie des phrases, la mesure des périodes, la pompe des figures, la magnificence des comparaisons, l'éclat des images, la noblesse de la diction, vous enchantent; dans toutes ses parties vous trouvez de la chaleur, de la rapidité, du coloris; mais soumettez-le à l'analyse, soumettez à un sévère examen cet ensemble imposant de paroles ampoulées, vous n'y trouverez pas l'ombre du bon sens. Tels que des vases qui rendent des sons mélodieux, mais qui ne renferment aucune substance, ces contes charmans flatteront votre oreille, et ne pourront plaire à votre pensée; et si vous y trouvez quelques idées justes, elles ne se-



ront jamais en rapport avec les mots destinés à les rendre.

Les beaux arts sont nés dans les climats tempérés, et n'ont jamais franchi leurs limites; c'est là que reposent leurs immortels monumens. Dans tous les lieux où un froid excessif abâtardit les productions de la nature, dans tous ceux où des chaleurs brûlantes les consomment, l'artiste ne trouve rien qui puisse exciter son enthousiasme et enflammer son imagination. Les Danois, les Suédois, les Russes sont bien faibles en musique, en sculpture, en peinture. L'Angleterre a produit de grands poètes, mais l'Angleterre proprement dite a un climat tempéré. La Flandre, qui a produit de si bons peintres, est aussi un pays tempéré, où les productions de la nature sont belles, les ouvrages de l'art sont grands : si les arts ont été utiles à la civilisation, le commerce lui a été encore plus avantageux. Le négociant est un des plus puissans ressorts du progrès des sociétés; c'est son universalité qui a donné aux modernes la grande supériorité qu'ils ont sur les anciens. Par lui

le monde est devenu un vaste marché où toutes les nations se procurent ce qui leur manque , et se débarrassent de ce qu'elles ont de trop. Le commerce a peuplé des plaines de sable et des rochers arides. Au moyen de l'activité qu'il a répandue partout, il a enrichi les pays que la nature avait condamnés à la misère, et est parvenu à vaincre la parcimonie d'un sol ingrat et stérile: ici il a fait construire de larges bassins pour mettre ses vaisseaux à l'abri des vents : là il a fait élever des digues contre lesquelles les flots de la mer viennent se briser ; il a rendu générales des habitudes qui, auparavant, étaient particulières à quelques climats, et a confondu toutes les races humaines.

Il a couvert les mers de cités flottantes, et a fait circuler dans l'orient les richesses de l'occident ; tous les rivages de l'Océan lui doivent des villes fameuses : il a fait présent au septentrion des délices du midi. En leur présentant l'attrait de l'opulence et des richesses, il retire les peuples de leur indolence naturelle, et entretient parmi

eux un mouvement perpétuel. Le commerce tend à faire, parmi les nations, une distribution presque égale des biens de la terre. Le travail met entre les mains des uns ce que la nature accorde de superflu aux autres. L'industrie de l'homme est une mine inépuisable, où il trouve tous les genres de richesses; c'est par elle qu'il répare les pertes que lui ont causées de longues guerres, et qu'il obvie aux disettes qui résultent d'une trop nombreuse population; c'est le commerce qui a rendu habitables les marais de la Batavie et les côtes glacées de la Norvège. Tel que la sève qui circule de la base au sommet des arbres, et pénètre leurs branches, leurs rameaux et leur feuillage pour les nourrir, le négoce parcourt le monde pour entretenir l'existence et la splendeur des sociétés qui couvrent sa surface. Les anciens comurent le commerce, mais ils le négligèrent tout-à-fait comme Sparte et Rome, ou s'en occupèrent exclusivement comme Tir et Carthage. Sous ce rapport, les modernes sont beaucoup plus sages qu'eux; ils savent

partager leurs travaux entre l'agriculture, le commerce et la guerre. Les peuples chez lesquels ces trois parties sont en harmonie et ont le plus d'activité, sont les plus florissans. Les institutions modernes doivent cet avantage à l'abolition de l'esclavage, c'est un des premiers titres du christianisme à la reconnaissance de l'humanité. L'homme est d'autant plus actif et d'autant plus industrieux qu'il est plus sûr de jouir tranquillement des fruits de son travail. Tous les pays où les esclaves furent mis en liberté durent sentir bientôt les heureux effets de cette mesure; la population y gagna considérablement. Les affranchis, persuadés que leurs enfans seraient libres, contractèrent volontiers des mariages.

L'oppression d'une classe dans un état est toujours un obstacle à sa prospérité : toutes doivent être également favorisées pour entretenir l'harmonie nécessaire à leur conservation. La prédominance des militaires et des prêtres est celle qui a le plus d'inconvéniens.

Cependant il est des peuples qui peuvent être presque entièrement marchands. Celui dont le sol est ingrat et voisin de la mer, est forcé de mettre peu d'importance dans l'agriculture, afin de s'occuper de son négoce et de sa marine : la Hollande est dans ce cas. Le système continental de Bonaparte a beaucoup nui au commerce. Pendant quelque temps l'Angleterre n'a pu tirer parti de la liberté de sa navigation, parce qu'elle ne pouvait commercer qu'avec une partie de l'Europe. Les denrées coloniales ne pouvant être vendues, devinrent, par leur quantité, très-onéreuses aux négocians, et leurs opérations furent paralysées; ce système tendait à priver l'Amérique de ses relations avec l'Europe, et à soustraire, à l'une ou à l'autre, les avantages infinis qu'elles en retirent. Les colonies d'Amérique sont parvenues à un haut degré de splendeur, elles ne rétrograderont pas; cependant celles du midi ont encore besoin des lumières de notre continent. Abandonnées à elles-mêmes, assujéties à la domination épi-

copale, elles pourraient perdre les connaissances qu'elles avaient apportées du continent européen. Cependant elles sentent le prix de leur indépendance, et avec des efforts elles parviendront à améliorer la politique et l'administration de la métropole.

Les possessions européennes dans les trois continens sont administrées par trois espèces de législations ; mais les climats, le genre des travaux qu'ils exigent, l'éloignement, les modifient.

Excepté aux Indes orientales, où les commis de quelques compagnies exercent un monopole ruineux et inhumain, les établissemens anglais prospèrent, leurs îles sont très-bien cultivées, et ont une population nombreuse : avant l'époque où les blancs furent massacrés par les nègres, les îles françaises étaient d'un grand rapport. Malgré les mesures un peu arbitraires du gouvernement, les agriculteurs voyaient leurs richesses s'accroître et leur industrie récompensée. Cet avantage venait sur-tout de la douceur avec laquelle ils traitaient

leurs nègres ; mais le gouvernement espagnol, absurde dans ses vues, injuste dans ses mesures, atroce dans ses exécutions, a mis partout des obstacles à l'industrie. L'Espagne possède les plus belles contrées de l'Amérique ( abstraction faite des pays usurpés ), et jamais elle n'a su en tirer un grand parti ; à l'avenir, ce ne sera point un mal pour elle, et ce sera un bien pour ses colonies, si elles parviennent à établir leur indépendance.

Des auteurs ont prédit que l'Amérique parviendrait à un degré de puissance supérieur à celui de l'Europe ; cette opinion me paraît mal fondée. Pour arrêter le cours de la prospérité de ce vaste continent, il suffirait de lui interdire toute communication avec le nôtre.

Les moutons y sont en petit nombre et n'y prospèrent pas ; le cheval y a singulièrement dégénéré ; dans les pays chauds, la vache n'y donne que de très-mauvais lait.

Le bled ne croît bien que dans le nord ; mais cette partie est remplie de fleuves, de lacs, de forêts impénétra-

bles, de marais fangeux. De hautes montagnes coupent le continent dans presque tous les sens. Dans beaucoup de contrées le terrain y est pierreux, ou trop humide ou ciliceux ; et presque tous les objets qu'on en tire sont destinés au luxe de la table, des habits ou des meubles ; toutes ces causes réunies mettront de grands obstacles à sa population. Les noirs forment la classe d'hommes la plus propre à se multiplier dans ces climats, parce qu'elle se nourrit de racines qui y croissent en abondance ; d'ailleurs on sait que la physique et la morale de l'homme s'affaiblissent dans les climats très-chauds ; les Européens établis à Batavia, à Java, à Pondichéry, y ont perdu cette inquiétude, cette vivacité, qui les rend ordinairement si actifs et si entreprenans.

Si les colonies de l'Amérique méridionale n'étaient continuellement rajeunies par des étrangers qui y apportent leur industrie, leur activité et leurs talens, elles'apercevraient bientôt de l'influence de leur climat. Les petits-



filz des colons ne ressemblent point à leurs ayeux pour le caractère et les mœurs : la patience, le travail, le génie de l'homme, ne peuvent entièrement vaincre la nature ; ils ne peuvent en subjuguier qu'une partie. Les tremblemens de terre, les ouragans, les tempêtes, seront toujours la terreur de quelques contrées américaines.

Dans l'ordre social même les effets moraux sont subordonnés à des causes physiques. L'intelligence de l'homme ne peut se développer s'il est éloigné des objets capables d'échauffer ses sens. Des enfans pleins d'intelligence deviendraient sauvages dans des déserts ; les plus grands législateurs n'auraient pu rendre aucun service important à leur patrie, s'ils n'eussent été secondés par le climat. Si jamais l'Amérique veut se passer entièrement de l'Europe, elle sera forcée de changer son mode d'agriculture, et si son sol s'y refuse, elle ne parviendra jamais à un haut degré de puissance. Le Canada, les Etats-Unis et les pays adjacens peuvent seuls être exceptés. La multipli-

cation de l'espèce humaine a été un des bienfaits du progrès des sociétés. Plus les peuples ont eu de lumières, plus ils ont été nombreux; quoiqu'en disent des écrivains, qui ont plutôt suivi leurs préjugés que la marche de l'observation, l'Europe a beaucoup plus d'habitans qu'elle n'en avait il y a dix-huit siècles. Il suffit de considérer l'état actuel de l'agriculture, les progrès des arts mécaniques, la grandeur des villes, le défrichement des terres incultes, le nombre des colonies fondées dans les trois parties du monde, pour s'assurer que sa population a beaucoup augmenté. L'Italie, la Gaule, l'Espagne, étaient remplies de villes il est vrai, mais ce n'étaient que des bourgades en comparaison de celles qu'on y voit maintenant. On sait combien l'esclavage qui existait alors est contraire à la population. Ces nuées de barbares que les Romains eurent à combattre étonnent; mais comme tous étaient soldats, à l'exception des enfans et des vieillards infirmes, leurs armées devaient être très-nombreuses. Cependant lorsque César descendit dans

la Grande-Bretagne, il n'y trouva que des peuples faibles, qu'il dispersa facilement; à la même époque la Germanie était remplie de marais et de forêts. Mais parce que des essaims de Normands vinrent quelques temps après inonder le midi de l'Europe, on a conclu que la Norvège, la Suède, le Danemark, etc. avaient été des pépinières inépuisables d'hommes; cela prouve seulement que leurs peuples n'étaient pas contents de leur sol, ou qu'ils ne savaient pas en tirer parti. Le seul pays de notre continent où la population ait diminué est l'ancienne Grèce : le gouvernement oppresseur des Turcs lui a beaucoup nui. On ne peut nier que le catholicisme n'ait mis obstacle à la population de l'Europe, mais après les Croisades, elle eut un système militaire peu étendu. Les guerres que ses peuples eurent entre eux ne furent ni longues, ni désastreuses, en comparaison de celles qui viennent de l'agiter : si ses usages étaient vicieux, il y avait une bonhomie dans les mœurs, qui remédiait à bien des maux. Je sais

qu'on aurait pu suivre une meilleure marche pour faciliter les mariages , et donner aux époux le moyen de nourrir de nombreuses familles ; mais , dit un auteur anglais , les hommes sont doués d'un désir si vif d'améliorer leur situation , qu'ils parviennent à faire prospérer la société , malgré les vices de ses institutions. Les causes ordinaires de la grande population d'un pays , sont l'absence des établissemens monastiques , la division des propriétés , leur garantie par les lois , les progrès de l'agriculture et du commerce , le petit nombre des guerres ou leur modération , la douceur du gouvernement , et la tolérance religieuse qui admet l'établissement des étrangers. Ces sages mesures ont porté quelques peuples d'Europe au plus haut degré de splendeur , et l'Espagne , pour les avoir négligées , a toujours vu sa population décroître. Un grande population est un bien dans un pays : elle prouve l'excellence de son gouvernement. Cependant elle est un mal à la Chine , mais les inconvéniens qu'elle entraîne sont moins graves que

ceux de la guerre qui lui servirait de remède. Les Chinois ont grand tort de mépriser le commerce étranger : il est le seul moyen qu'ils pourraient employer pour se soustraire aux famines fréquentes auxquelles ils sont exposés. En exportant une partie de leurs denrées, et en important celles qui leur manquent, ils procureraient à leur immense population la subsistance qui lui est nécessaire. J'ai dit que la politesse des peuples avait trois périodes : lorsqu'une nation est au dernier elle entre dans son âge mûr, c'est alors qu'elle connaît tous ses moyens, qu'elle emploie toutes ses ressources, et qu'elle jouit de toute sa puissance. Elle peut rester long-temps dans cet état : pour cela il suffit que les peuples qui l'entourent aient marché du même pas vers la grandeur et vers la décadence. Les peuples qui sont à l'unisson du côté de l'ignorance ou des lumières ne sont jamais bien redoutables les uns pour les autres.

Les erreurs sont à l'esprit ce que les fautes sont à la conduite ; cependant

elles servent de règles à celles - ci. L'homme doit souvent sa modération et ses vertus à ses préjugés, et un peuple barbare, essentiellement ignorant, est inconséquent dans le bien comme dans le mal, et fait également l'un et l'autre par un zèle aveugle. Mais l'homme, parvenu au dernier degré de la civilisation raisonne ses actions, il en calcule toutes les suites, et voit des avantages attachés aux dangers auxquels elles l'exposent : il a d'ailleurs confiance en ses moyens pour se tirer du péril, s'il y tombe ; alors il devient entreprenant, et forme des projets hardis. Mais le paysan qui manque de ressources dans l'esprit, quoique riche, n'ose quitter son sol ; il évite le moindre écart ; sobre, économe, laborieux, il craint les résultats de tous les plaisirs qui sortent du cercle de ses habitudes, et ne se permet que les faibles jouissances qui ne peuvent déranger ni ses travaux ni sa santé. Timide dans ses entreprises, il ne hasarde rien, et ne vise jamais à de grands profits quand ils peuvent être incertains. Le paysan est, à l'égard de

l'homme civilisé et du citadin, ce qu'une nation barbare est à l'égard d'un peuple très-civilisé, et la comparaison faite entre les premiers peut s'appliquer aux derniers.

Dans toutes ses opérations, soit commerciales, soit religieuses, soit politiques, le peuple barbare suit une espèce de routine : la superstition entre essentiellement dans sa croyance, et il se livre à tous les excès qu'elle comporte, tout en conservant de la droiture et de la loyauté dans ses mœurs. Mais ce qui distingue particulièrement une nation très-civilisée, c'est de vouloir réduire tout en principe. Quand cette disposition des esprits ne s'applique qu'aux choses usuelles, aux arts mécaniques, à l'économie rurale, aux sciences, elle ne peut avoir que d'heureux résultats ; mais il est imprudent de l'appliquer au but moral de sa conduite, si on n'a des lumières supérieures. La vérité est comme le feu, il est dangereux de la regarder de trop près : descendre jusqu'à la source de ses impressions, suivre leur enchaînement,

analyser ses idées morales , approfondir les causes et la nature de ses opinions , examiner en quoi consiste le mérite ou le démérite des actions humaines , est une science innocente par elle-même ; mais il est facile d'en abuser , sur-tout quand on manque de la pénétration qu'elle exige. Cet abus , nommé philosophisme , tend à paralyser tous les mouvemens de l'ame et tous les sentimens du cœur. Le machiavélisme chez les grands , l'indifférence dans les familles , un goût décidé pour tous les genres de voluptés , une insouciance absolue sur le sort de ses connaissances , de ses amis ; un égoïsme froid et calculé , la méfiance , la misanthropie , sont ses funestes résultats. Ceux qui sont pénétrés de ses malheureux principes , sont des hommes sans conscience , sans remords , sans entrailles ; ils n'ont ni enfans , ni frères , ni père ; entièrement isolés dans la nature , ils ne vivent que pour flétrir de leur doctrine empoisonnée tout ce qui entre en contact avec eux.

Les maux que ces vertiges ont fait



aux mœurs ne sont que trop universels ; ils sont les fruits de la révolution française. La barbarie n'est pas changeante , les peuples très-civilisés sont les plus portés au changement. Un peuple déjà policé recule davantage le terme de sa perfectibilité dans l'espace d'un siècle , qu'une nation barbare dans l'espace de mille ans. L'inconstance , chez un peuple , décèle le pressentiment d'un état meilleur que le sien , et annonce un caractère actif et entreprenant. Les Asiatiques ont toujours conservé leurs premiers usages , leurs institutions , leurs mœurs ; ils ont toujours été esclaves. La versatilité des Français , leur goût pour les nouveautés et les modes , dépendent autant de la grande politesse à laquelle ils sont parvenus , que de leur caractère. Avant la révolution , chaque classe avait dans sa coiffure , dans la forme de ses habits , quelque chose qui la distinguait. Cet usage , fait pour flatter l'orgueil des uns , et humilier les autres , portait encore l'empreinte de la grossièreté de nos aïeux. Maintenant , excepté à la cour ,

chacun se met comme il lui plaît ; on ne distingue plus , à la promenade , le marquis du financier , ni le médecin du négociant ; presque tous les rangs se rapprochent , s'allient ; l'éducation et les rapports d'état paraissent seuls établir des différences et des distinctions parmi les membres de la société. Celui qui , dans le monde , cherche à se prévaloir de sa naissance et de ses titres , passe pour un indiscret ; un mot piquant , un sourire moqueur le punissent de sa jactance. Quoique les Français se soient toujours distingués par leur vanité , jamais ils n'en ont eu autant qu'à présent ; chacun veut paraître tenir à quelque chose , et occuper un rang dans la société. Cette fragilité , qui met de l'importance dans des bagatelles , est d'un mauvais présage : quand une nation s'occupe beaucoup de petites choses , elle néglige les grandes.

Le christianisme a donné naissance à une vertu inconnue des anciens , et qu'on nomme modestie : c'est un enfant de l'humilité ; son culte fut toujours suivi aux époques où il y eut des mœurs.

Les Français ont oublié les vertus chrétiennes , ou ils veulent imiter les anciens , qui parlaient volontiers de leurs talens , de leurs exploits , de leur importance et de leur gloire. En cela ces derniers étaient beaucoup plus raisonnables qu'eux ; ils se glorifiaient de choses qui constituent réellement le mérite , au lieu que ceux-ci se vantent de ce qui ne peut en rien leur faire honneur. La fatuité est un travers si commun en France , qu'elle est devenue presque à la mode. Cet abus de la politesse pourrait être sans conséquence dans un état , s'il ne supposait une nullité entière dans la plupart des jeunes gens.

Une grande inégalité dans les fortunes suppose , chez un peuple , le luxe des voitures , des domestiques , de la chasse ; c'est par ce genre de magnificence que les grands dépensent ordinairement l'excédant de leurs revenus. Mais quand les propriétés sont partagées de manière à ce que la plupart des citoyens possèdent quelque chose , le luxe des habits devient presque géné-

ral pour tous les rangs ; être bien vêtu offre un moyen agréable et peu dispendieux de prouver son aisance. La coquetterie , que la mise entretient , assaisonne les plaisirs des deux sexes , en donnant plus d'attraits à l'un et plus de prétentions à l'autre. Mais soigner beaucoup ses agrémens extérieurs , suppose la mollesse dans les habitudes : celle-ci chatouille la sensibilité , excite les sens , inspire le goût de toutes les jouissances. Leur usage fréquent altère la santé et amène une excessive délicatesse : bientôt il en résulte une race d'hommes dégénérés.

L'amour est plutôt un sentiment qu'un besoin dans les climats tempérés ; mais des causes morales peuvent produire sur les femmes des effets semblables à ceux d'un climat chaud. La lecture des romans , la vie sédentaire , la musique , l'usage d'alimens délicats , l'habitude de voir et de fréquenter les hommes , disposent fortement les femmes aux vapeurs , ou produisent chez elles l'hystérie. L'appétit vénérien accompagne ordinairement ces indispositions ,

et les personnes à crises de nerfs sont très-disposées au plaisir.

Quoique les Français soient sybarites, ils n'en sont pas moins actifs. L'amour des commodités de la vie et du travail sont inséparables. L'industrie est même en honneur parmi les citadins, mais c'est moins pour thésauriser que pour jouir qu'ils s'occupent.

Avant la révolution, on croyait vivre noblement en passant son temps dans l'apathie et la paresse, maintenant le mépris est réservé à ceux qui ne savent pas s'occuper ou prendre un état; aussi il règne beaucoup de concurrence dans toutes les professions. L'industrie française a fait des progrès rapides, ses manufactures sont parvenues à un haut degré de perfection. Avec le secours de la paix, la France deviendra une des premières puissances commerçantes de l'Europe. Le superflu des produits de son sol lui procurera toutes les denrées coloniales qui lui sont nécessaires; il lui restera le produit de ses fabriques, ses objets de mode et de fantaisie, son orfèvrerie, sa bijouterie.

Son agriculture n'est pas aussi parfaite qu'elle pourrait l'être ; la Belgique et l'Angleterre lui sont supérieures sous ce rapport.

Les beaux-arts se soutiennent moins en France par leur perfection que par la multitude des amateurs ; cependant la peinture actuelle possède des ouvrages distingués. Mais la poésie est bien déchue : elle manque d'élan, de nerf et de chaleur ; les poètes visent à l'élégance, à la grace, et négligent tout ce qui peut donner de la magnificence, de la grandeur à un poème ; ce n'est plus d'ailleurs l'amour de la gloire qui les stimule : ce sentiment sublime, qui annonce la jeunesse des sociétés, n'existe plus chez eux ; cependant jamais on n'a fait plus de vers ; l'amour de la rime est une maladie générale.

Cette sottise est nuisible à la société. Un grand nombre de jeunes gens qui ont reçu de l'éducation passent un temps précieux à placer d'une manière symétrique des mots sonores et pompeux. Mais les sciences naturelles sont cul-

tivées avec le plus grand succès. On a fait de merveilleuses découvertes en chimie. La teinture, la pharmacie, la métallurgie, la matière médicale, l'anatomie ont donné un nouvel essort au génie national, et lui ont communiqué un rapide mouvement.

Les époques illustrées par de grands génies ne sont pas celles où les sciences sont le plus perfectionnées ; les conceptions sublimes de quelques esprits extraordinaires renferment souvent moins de vérités que les observations lentes et sévères des hommes médiocres : les talens transcendans tracent la route et donnent les premiers aperçus : le reste est fait par la médiocrité. Les premiers dédaignent souvent les faits, les seconds les recueillent, les classent et en forment un ensemble qui constitue réellement la science. Ce qui le prouve, c'est que le siècle actuel a peu d'hommes d'un esprit très-supérieur ; il se distingue cependant par une connaissance approfondie de la nature. Parmi les sciences, la médecine est celle qui joue le pre-

mier rôle ; presque tous les savans travaillent pour elle ; elle tient sous sa dépendance une partie de la physique, la chimie, l'histoire naturelle, la botanique, l'anatomie comparée. Mais les professeurs de l'école de Médecine se distinguent sur-tout par l'exactitude avec laquelle ils recueillent les faits, et par la méthode avec laquelle ils les classent : ils placent par ordre tous les phénomènes qui font l'objet de leurs recherches ; sans cette marche, l'art de guérir serait encore un chaos et un tissu d'erreurs. Excepté quelques nations d'Europe chez lesquelles les sciences n'ont jamais fleuri, toutes les autres marchent du même pas dans la carrière de l'observation et de l'expérience ; mais comme leurs besoins ne sont pas les mêmes, toutes ne font pas la même application de leurs connaissances. La chimie, dont le commerce tire un si grand parti, est cultivée partout avec un égal succès.

Les sciences physiques ont déjà exercé une grande influence sur l'opinion en Europe ; elles la modifient encore tous



les jours. Les idées religieuses s'affaiblissent, les traditions les plus anciennes perdent de leur crédit ; les vérités morales inspirent peu de confiance, la croyance n'a plus de règles fixes, quelques erreurs s'éloignent, mais d'autres viennent à leur place (car toutes les opinions ont leurs sophismes) ; la morale publique chancelle, ses bases lui sont soustraites ; l'incrédulité s'affermite et crée des doctrines (comme les autres elles ont leurs préjugés). Ces effets émanent de la marche naturelle de l'esprit humain, et ont cependant une influence funeste sur les mœurs. En morale, quand l'esprit n'a point de principes fixes, la conduite n'a point de frein relativement aux actions qui échappent aux lois ; les membres de la société sont sans guides et sans boussole ; leur équité est basée sur la crainte du châtimement, ils s'abandonnent à leurs penchans quand ils sont sûrs de s'y soustraire. Alors les mœurs se relâchent, l'intérêt personnel, l'amour propre l'emportent sur tous les autres sentimens ; le mensonge prend la place

de la franchise quand il est avantageux ; toute espèce de moyen pour parvenir à son but paraît légitime ; on s'isole de la société , on en sépare ses intérêts ; on se familiarise avec la bassesse de quelques actions mercenaires ; on rapporte tout à ses plaisirs ; rien n'est sacré ; toutes les passions se font une guerre qui divise tous les citoyens ; la flatterie devient impudente , l'envie , le désir de nuire se montrent à découvert ; on se dépouille même du manteau de l'hypocrisie , on n'a plus honte de paraître vicieux ; le mal est bientôt à son comble si la législation n'y remédie. On voit par-là qu'il est beaucoup plus facile de perfectionner l'intelligence de l'homme que d'améliorer ses penchans. Aussi les peuples n'ont jamais fait de progrès égaux dans la science et la vertu. Au contraire, leur moral a souvent perdu à mesure que leurs lumières se sont accrues. Bien faire et beaucoup savoir , sont deux choses si différentes , que le dernier avantage nuit souvent au premier. Une longue politesse produit dans les fa-

milles le même effet qu'elle produit sur les peuples. Celles qui se sont transmises d'âge en âge leur rang, l'élégance de leurs mœurs, se distinguent sur-tout par leur apathie, leur faiblesse et leur incapacité. Un individu fait rarement quelque chose pour lui-même quand la naissance et la fortune l'ont comblé de leurs faveurs; mais ceux qui sentent la nécessité de se soustraire au besoin, ont ordinairement de l'aptitude et de l'énergie. L'ordre social est comme un grand cercle qui, en tournant sans cesse, change continuellement les degrés d'élévation ou d'abaissement de ceux qui occupent sa circonférence.

Si toute l'espèce humaine était soumise aux mêmes usages, aux mêmes lois, aux mêmes institutions, à la même religion, son destin serait de se perfectionner et de rétrograder sans cesse. Sa perfectibilité n'aurait qu'un espace donné à parcourir, et elle reviendrait sur ses pas lorsqu'elle en aurait atteint le terme; la cause de ce mouvement de rotation, qu'on me permette ce mot,

consisterait à ce que son organisation politique et morale, ne pouvant vivre aussi long-temps qu'elle, la laisserait tomber dans la dépravation, et par celle-ci dans la barbarie; elle resterait dans les ténèbres jusqu'à ce que de puissantes commotions la régénérassent. Mais comme l'espèce humaine est partagée en une foule de nations, la civilisation est toujours en permanence, parce qu'elle se réfugie chez les unes quand elle ne trouve plus d'asile chez les autres; c'est ainsi qu'il existe toujours un point central de lumière qui est comme le flambeau de l'univers; c'est ainsi que les sciences se perpétuent, et que l'humanité conserve sa jeunesse et sa splendeur. Mais si les peuples ne peuvent la conserver toujours comme elle, cela tient au mouvement qui est communiqué à la marche de leurs préjugés et de leurs mœurs.

J'ai déjà assigné à chaque siècle le caractère que lui imprime la nature de ses erreurs ou de ses lumières, je vais indiquer ici celui que lui imprime ses

mœurs. Dans les siècles où la superstition domine, la raison ne sert point de guide aux hommes, mais un zèle aveugle et mal entendu ; toutes leurs démarches, tous leurs projets sont marqués au coin de l'ignorance et du délire ; un entêtement opiniâtre tient lieu de principes. On attache son honneur, sa fortune, sa vie même à une chimérique persuasion ; on confie les décisions de la justice à un hasard religieux, le soin des familles à une dévotion stupide. La découverte de la vérité devient le signal de la discorde, et la paix est sacrifiée à d'impitoyables préjugés ; la folie régnante est sacrée, tout le monde est forcé de courber la tête devant ses autels ; elle met un voile épais sur les choses saintes et sur les profanes ; elle confond tout, elle pervertit tout. La persuasion qui vient du sentiment est plus forte que celle qui résulte de l'évidence, on y tient davantage ; tout ce qui la heurte déplaît et indigne ; on croit sa colère respectable, on devient intolérant et cruel. Comme on est trop ignorant pour entendre la religion qu'on

veut servir, on agit directement contre ses intentions. Voici une esquisse de l'état moral des peuples dont la piété n'est pas éclairée. La religion n'est utile aux hommes qu'autant qu'elle est soutenue par la raison ; les nations sont aussi vicieuses avec une dévotion aveugle qu'avec la licence de l'incrédulité ; l'indiscipline, le brigandage des armées croisées en orient, la conduite des Espagnols dans leurs expéditions d'Amérique, nous en ont laissé de tristes preuves. Le plus grand malheur des sociétés c'est que la religion puisse servir aux passions des hommes.

Dans le siècle qui a été témoin de guerres longues et désastreuses, la violence est en honneur : il n'est point d'action infame quand elle décèle de l'adresse, de la force ou du courage. Les principes de la modération, du droit, de la justice sont anéantis ; frapper, piller, tuer, sont des expressions familières ; l'ivrognerie, le ton bruyant et tumultueux, ne paraissent plus déplacés ; les dehors repoussans d'une débauche avilissante ne heurtent point ;

les femmes même s'accoutument aux propos indécents des hommes de guerre ; un mot grossier , un blasphème , ne blessent plus leurs oreilles. Les militaires qui ont tant d'influence sur la jeunesse lui communiquent leur esprit chevaleresque , leur jactance , leurs manières libres , leur conduite inconscéquent. Prompte à les imiter , elle suit leurs traces , et imite tous leurs exemples. L'estime illimitée qu'on accorde au métier des armes devient bientôt un vice dans l'opinion : ceux qui ont servi sont les seuls révéérés , le mépris est réservé au civil.

Dans le siècle où la politesse a fait des progrès rapides , les modes , les usages de la cour transmis à la ville et aux provinces , les romans , les poésies érotiques et légères , le luxe , le prix qu'on met au plaisir , les spectacles , exercent la plus grande influence sur les mœurs ; l'affectation dans le langage , la parade de tous les sentimens , une délicatesse étudiée dans les manières , un raffinement profond dans

l'art de varier ses jouissances, la vanité enflée de succès galans, la tyrannie des fantaisies passagères, sont les symptômes du mal qui attaque la société alors. Les femmes, qui ne trouvent plus de honte à satisfaire leurs goûts, parce que la malice de l'esprit est à son comble, attirent la foule des jeunes gens; ceux-ci, pour leur plaire, s'accommodent aux proportions de leur ame, de leurs idées; ils deviennent vains, futils, fats à l'excès. Dans les cercles, dans les bals, dans les boudoirs, dans tous les lieux de plaisir, ils cherchent à reposer leur oisive indolence, partout ils veulent avoir l'air de faire des conquêtes; la coquetterie se crée des principes, le libertinage qu'elle assaisonne se répand rapidement, les dames vendent leurs charmes; elles en usent pour détruire la fidélité des époux, la probité des magistrats, la vertu des ministres; leurs faveurs fixent celles de la cour, et leur influence devient généralement funeste.

Dans le siècle où les opérations du



commerce sont étendues, mais d'un produit incertain, à cause de l'état politique du gouvernement, une foule de commerçans emploient la ruse et la fraude pour améliorer leurs affaires; les marchandises perdent de leur qualité; l'abus du crédit est fréquent; le négociant emploie des moyens que la délicatesse désavoue pour se soustraire aux réglemens établis; dans l'arrangement de ses affaires, il use de finesse, même envers ceux de son état; la confiance si nécessaire au négoce disparaît; on ne veut prêter ses fonds qu'avec des assurances et des intérêts; l'usure devient une branche de commerce; la cupidité n'emploie que des mesures inhumaines et cruelles; ceux qui ont de l'argent deviennent fripons par égoïsme; le manque de bonne foi se propage dans tous les rangs de la société; les banqueroutes viennent; les banques s'épuisent; les vols sous les apparences du malheur se perpétuent, et l'état souffre. Si chaque siècle n'avait qu'une espèce des maux dont je viens

( 308 )

de tracer l'esquisse, il pourrait en supporter le poids, mais malheureusement un seul siècle peut les réunir presque tous, et le nôtre en présente le triste tableau.

**FIN DU PREMIER VOLUME.**



3 9015 06220 9674



**A** 408463 DUPL

